00088558

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LES LOISIRS

DE

MONSIEUR DE VILLENEUVE,

OU

VOYAGE

D'UN HABITANT DE PARIS A L'EST DE LA FRANCE,
EN SAVOIE ET EN SUISSE,

PUBLIÉ PAR J. J. LEMOINE.

88558

PARIS,
PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES, PALAIS-ROYAL.
LEIPZIG,
PONTHIEU, MICHELSON, ET Cie.

1827.

V11/ L01
88558
Ref
114.94
00088558

LES LOISIRS

DE

MONSIEUR DE VILLENEUVE.

PREMIÈRE PARTIE.

La Distraction.

CHAPITRE PREMIER.

« J'ai vu sous le soleil que le prix de la course » n'est point pour ceux qui sont les plus légers, ni » la victoire dans la guerre pour les plus vaillans, » ni le pain pour les plus sages, ni les richesses » pour les plus habiles, ni la faveur pour les ou- » vriers les plus intelligens; mais qu'il leur arrive » à tous ce qu'il plaît à Dieu selon le temps et l'oc- » currence. »

Cette pensée de l'Ecclésiaste plaisait beau-

coup à M. de Villeneuve. Ce bon ami, en s'installant autour de mon feu, dans une de nos soirées d'hiver de l'année 1825, répéta plusieurs fois ces divines paroles avec un sourire dédaigneux pour les choses de ce monde. Si je m'étais cru plus heureux que lui, peut-être aurais-je contesté la justesse de l'application qu'il semblait en faire au siècle présent; mais frappé moi-même, comme il l'avait été, par l'un des grands actes qui venaient de signaler notre gouvernement à l'attention publique, je n'avais aucun motif plausible pour entrer, à ce sujet, dans une sérieuse discussion; et je répétai, à mon tour, avec une certaine complaisance : « J'ai vu sous le soleil, etc. »

De Villeneuve, en parlant ainsi, avait déroulé les premières feuilles d'un manuscrit sur lequel il désirait connaître mon sentiment. C'était la relation d'un voyage entrepris dans le cours de l'année qui venait à peine de finir. Ne pouvant, au premier moment de sa disgrâce, trouver en lui-même la consolation qu'il cherchait, cet excellent homme avait voulu, à l'activité des affaires dont il re-

grettait la perte, substituer l'intérêt plus ou moins grand qu'une suite de scènes variées devait, dans une excursion à l'est de la France, offrir alors à ses méditations. Le Jura et sa cîme imposante, la Côte d'Or et toutes ses richesses, le Rhône, sa course rapide et la beauté de ses rives, les Alpes et leur admirable majesté, pouvaient faire diversion à de douloureux souvenirs. Quelques vues jetées çà et là sur la situation actuelle des sociétés devaient encore ennoblir le travail. Nous allions en juger. C'était la première soirée consacrée à la lecture de l'ouvrage; et il fut convenu que nous nous réunirions ainsi quatre ou cinq fois, lui, avec le plaisir de me lire ce qu'il avait écrit, et moi, comme de raison, avec le bonheur de l'entendre.

J'avais cependant, il faut le dire, quelques remontrances à soumettre à M. de Villeneuve. L'auteur, en cherchant des distractions à ses chagrins, avait eu, comme son début le faisait pressentir, l'intention d'indiquer la cause du malaise que son imagination voyait en France, et de montrer, s'il

se pouvait, les moyens d'y remédier. La tâche me semblait honorable; mais n'était-elle pas délicate à remplir? n'y avait-il pas aussi quelque inconvenance à se plaindre des injustices dont il paraissait avoir été la victime? — Je vous entends! s'écria mon ami avec chaleur. Il me sera impossible, je le sais, de ne pas jeter en passant un regard sur les grands intérêts du moment; mais que j'aie eu la pensée, pour des torts particuliers, de régenter sans mesure et à mes dépens les forts d'Israël, vous ne le croirez jamais! Sans doute, j'ai éprouvé des contrariétés poignantes; j'aurais à me plaindre comme beaucoup d'autres; j'éviterai, je l'espère, une telle faute; c'est une mauvaise action qu'une rancune qui ne s'éteint pas; les démons haïssent toujours, Dieu pardonne, et l'homme doit pardonner.

Eh! comment m'eût-il été possible de nourrir long-temps dans mon cœur des souvenirs pénibles, quand je voyageais avec ma femme bien aimée, et ma fille chérie, Camille, qui touchait à peine à son dix-huitième printemps? Il nous man-

quait, à la vérité, un personnage essentiel, c'était mon fils, mon bon Alfred, si cher, vous le savez, au cœur paternel. Notre bonheur, avec lui, eût été plus complet; mais de puissans motifs le retenaient à Paris. Il avait, deux années plus tôt, visité les contrées que nous allions parcourir. Je voulus, en le laissant à ses utiles occupations, combiner pour sa mère et pour Camille les mêmes chances de plaisir. Je trouvais d'ailleurs, dans cette excursion, l'avantage immense, après trente ans, de revoir d'anciens amis, et peut-être aussi, au moment où Camille devait, comme la fille d'Icarius, échapper à la tendresse d'un père, l'occasion de savourer dans tout son charme le sentiment le plus doux qui puisse, sur cette terre de douleur, consoler un malheureux mortel. Ainsi, mon ami, vous aviez su, vous, dans la jeunesse, réunir, à de hautes considérations philosophiques, les ravissantes extases qui signalent cet heureux temps de la vie; j'allais, moi, dans l'âge mûr, m'entourer de toutes les douces affections qui nous consolent au déclin de nos jours.

Quand on voyage avec un semblable cortége, on n'est pas dangereux pour les puissances. Des hommes tels que nous ont rarement troublé le sommeil des rois.

CHAPITRE II.

« Celui qui s'accommode comme il
» faut à la nécessité, est sage et ha-
» bile dans la connaissance des choses
» de Dieu. »

(Épictète.)

Tels étaient les sentimens qui remplissaient mon âme, ajouta de Villeneuve en passant plusieurs feuilles de son récit, quand je me vis, le 4 août 1824, après la sixième heure du soir, avançant avec madame de Villeneuve et Camille entre la Marne et la Seine. Réunis tous les trois dans une berline qu'un ami avait voulu mettre à notre disposition pour le temps du voyage, nous pouvions nous entretenir en toute liberté des émotions que la situation allait faire naître. La première que je ressentis fut bien douce, à la vue de mes deux compagnes dont la physionomie était rayonnante de joie. Je leur fis part du plaisir dont elles étaient

la cause; elles convinrent avec moi que si je jouissais de leur bonheur, elles ne se croyaient pas moins heureuses du mien. Il leur paraissait charmant, en voyageant ainsi, d'oublier le passé, de jouir du présent, et de nourrir ensemble l'espoir d'un meilleur avenir.

Nous avancions toujours, la nuit commençait à nous envelopper de ses ombres; mais la lune, prête à se plonger sous l'horizon, éclaira notre marche de ses derniers rayons jusqu'au milieu de la forêt de Sénar, dont la silencieuse majesté me rappela les sensations que j'y avais éprouvées, dans un voyage fait à cette époque de la vie où l'âme est remplie de pensées si douces, et le cœur ouvert à toutes les espérances. Heureux âge, mon ami! Alors tout souriait à mon imagination. Je ne sais quel pressentiment m'avertissait que le malheur ne pouvait jamais m'atteindre. « Soyons bons, me disais-je, restons fidèles à la vertu, à la vérité, à l'honneur, et tout nous sourira dans la carrière; les cieux seront toujours purs et serains pour nous! Et cependant..... » De Villeneuve, se sou-

venant sans doute de l'engagement qu'il venait de prendre avec moi, n'eut pas cette fois le courage de finir. Le coup est porté, dit-il, le mal est fait, la plainte est superflue. Ce dernier coup, ce récent malheur, je l'ai vaincu. Si la jeunesse et ses tendres illusions ne sont plus, l'âge mûr et ses aimables réalités m'environnent; je voyage avec ce que j'ai de plus cher au monde; et tout est oublié.

D'autres soins toutefois semblèrent, un moment, remplacer ces inutiles regrets. La lune avait disparu, la nuit étendit sur nous ses ailes sombres; et bientôt, je l'avoue, malgré la résolution prise d'échapper aux douloureuses pensées, de légères inquiétudes, fruit naturel du progrès des ans et de la triste expérience, commencèrent à s'agiter dans mon sein. J'avais écrit à mes amis pour leur annoncer mon prochain départ de Paris, mais je n'avais pas, pour me mettre en mouvement, attendu leurs réponses; et quand je me vis ainsi lancé avec ma femme et ma fille, des réflexions passablement sérieuses vinrent assaillir mon esprit.

Je ne pouvais douter du bon accueil qu'allaient me faire de vieux et fidèles camarades. J'étais attendu à Dijon par Valmore dont la destinée ressemblait beaucoup à la mienne; la conformité de principes et de fortune nous promettait là quelques heures de délassement et de plaisir. J'espérais, à Lons-le-Saulnier, faire chez l'honnête Blainval une station de plusieurs jours; ce n'était pas un homme d'un si loyal caractère, qui pouvait, dans une telle circonstance, manquer au devoir d'une ancienne amitié. Mon intention, de là, était de nous diriger vers les campagnes de la Bresse, chez le respectable Grandmaison, qui occupait depuis long-temps, à Bourg, un poste honorable dans l'administration; je comptais sur celui-là comme sur moi-même; et si j'avais eu le moindre doute sur le dévouement de mes deux amis de Lyon, j'aurais été le plus injuste des hommes. Quant à notre ami du Beaujolais, les collines qu'il habitait eussent chancelé sur leurs bases plutôt que l'amitié dans son excellent cœur. Ainsi toutes mes craintes, en ce moment, devaient s'évanouir.

Cependant, à l'heure même où je faisais, pour m'encourager, ces admirables raisonnemens, je n'étais pas entièrement tranquille; et je me disais tout bas : N'aurais-tu pas trop bien présumé de la nature humaine? serait-ce la première fois que les plus anciennes et les plus belles affections auraient changé avec la fortune? Je me rappelais, en dépit de moi, ce mot d'un philosophe du seizième siècle : « Qu'il fallait marcher en ses amitiés la bride en main. » Et j'avais bien l'air de lâcher un peu la bride. Ces réflexions, il faut en convenir, n'étaient pas absolument déraisonnables; mais elles semblaient un peu tardives. Il ne s'agissait plus, quoi qu'il pût arriver, de tourner nos regards en arrière. Était-ce d'ailleurs un si grand mal que de mettre à l'épreuve quelques amis? Froidement reçu, je passais outre avec une erreur de moins; accueilli comme je devais l'être, je revenais avec une jouissance de plus; et je m'abandonnai, dans cette douce confiance, aux heureux pressentimens qui m'avaient fait entreprendre le voyage.

Il restait cependant encore une incertitude à dissiper; celle-ci portait sur le parti que je pourrais, dans l'intérêt public, tirer de notre petite expédition; et j'éprouvai quelque découragement, je l'avoue, en pensant à la situation présente des personnes qui devaient y figurer. Qu'importait à l'Europe (car c'était à l'Europe que ma modestie s'adressait), que lui importât qu'une petite famille, sans éclat, sans nom, se fût déplacée? Quel intérêt allait offrir une relation comme la mienne à côté des nombreux ouvrages et des poëmes publiés de nos jours? La simplicité de mœurs était d'un grand prix pour ceux qui la cultivaient. Il ne semblait pas toutefois aisé, avec ce seul appui, de fournir une brillante carrière. C'était une vérité un peu triste; mais il fallait bien dire que la candeur des affections privées, et la tranquillité d'âme qu'elles donnent, étaient beaucoup moins dramatiques que le spectacle des grandes passions qui agitent le monde.

Eh bien, le croiriez-vous? dit ici de Villeneuve en rougissant; mon ami, je ne tardai pas moi-

même, tout petit que j'étais, et malgré mes beaux raisonnemens, à soupçonner autour de moi un horizon plus vaste que je ne l'avais d'abord imaginé. J'étais, à coup sûr, bien peu de chose, mais j'allais beaucoup voir, beaucoup éprouver, beaucoup sentir. Le théâtre que j'avais à parcourir ne paraissait pas très-étendu; mais il n'était pas impossible de l'agrandir par la pensée. Fontainebleau, par exemple, et près de là Melun où nous passions, étaient pour un romantique voyageur des noms assez vulgaires; et ces noms cependant, en me rappelant de récentes infortunes et de glorieux souvenirs, suffirent d'abord pour rehausser la perspective intellectuelle que je voulais embrasser. Tout se tenait dans le cours des choses humaines. J'étais là parce que de sanglantes batailles avaient été livrées, d'éclatantes victoires remportées, d'épouvantables revers subis. Mon existence, ma vie, mon voyage, se liaient aux plus remarquables événemens. La petite famille grandissait ainsi à ses propres yeux en prenant sa place dans ce long enchaînement de malheurs et de gloire.

Après ces premiers pas, les autres devaient me paraître faciles. Puisque ma destinée se mêlait à de si grands objets, il m'était permis, selon moi, d'y élever quelquefois mes pensées; et je me disais, en passant d'un air capable ma main sur mon front : Comment ceci finira-t-il? que veut la France, que demande la France? quel est son besoin, son opinion dominante? où peut-elle, après de semblables catastrophes, trouver son salut? La question était assez clairement posée, et j'allais y ajouter encore quelques développemens, lorsque j'aperçus, au milieu des ténèbres, les lumières et le pont de Montereau, célèbre au dix-neuvième siècle par un beau fait d'armes; au quinzième siècle par un grand crime; et je me mis aussitôt en tête, pour juger le présent, d'interroger le passé; et je me demandai d'où était venu, dans ce terrible quinzième siècle, le salut de la France.

« Un roi, me dis-je en élevant un peu la voix, » un roi parut ne perdant pas courage, mettant sa » confiance en Dieu, d'un caractère facile, d'un » abord affable et caressant; le peuple se pressa

» autour de Charles VII, et Charles VII reconquit » son trône. »

Voilà de la raison, s'écria madame de Villeneuve, tout émerveillée de ma fraîche érudition, et c'est encore là ce que demande aujourd'hui la France, l'union de la nation et du prince? Ma douce compagne avait lu l'histoire de Charles VII; elle était enchantée d'Agnès Sorel et de ses conseils; elle aimait beaucoup le royal amant, son courage, son amour et ses victoires. J'applaudis à sa pensée; c'était un beau sentiment que le désir exprimé par elle de voir encore la France et son roi s'entendre ensemble pour arriver au bonheur commun. Le malaise que nous éprouvions pouvait venir de la funeste idée de tourmenter sans raison la conscience d'un grand peuple; et quand on répétait chaque jour tant d'erreurs déplorables, pourquoi n'aurais-je pas redit une vérité qui, bien comprise et sagement appliquée, devait être le salut de tous? J'avais d'ailleurs retenu cette autre maxime de *Montaigne* : « C'est la seule volonté des peuples » de quoi un prince peut faire ses affaires; nulle

» autre qualité ne peut attirer leur volonté comme » celle-là (1). La force, la violence, peuvent quel- » que chose, mais non pas toujours. »

J'allais continuer sur le même ton; mais madame de Villeneuve me conseilla d'éloigner de mon esprit ces discussions périlleuses; elle me rappela en riant une maxime que j'avais eue souvent à la bouche quand j'étais heureux : « Apprends » à te conformer aux circonstances, et ne souffle » pas contre le vent (2). » Il valait mieux, suivant elle, nous occuper de la situation des paysages, des scènes intéressantes qu'ils pourraient nous offrir; et, en général, quand nous serions sur un plus grand théâtre, des révolutions physiques du globe et de ses admirables phénomènes, que de l'histoire des hommes qui depuis tant de siècles l'avaient habité et désolé. Nul doute que l'espérance, à la vue des beautés de la nature, n'entrât bien plus avant dans nos cœurs. Nous en fîmes presque aussitôt l'épreuve à une lieue au-

(1) La bonté.
(2) Phocylide.

delà de Sens. Parvenus à la hauteur d'où l'on voit se développer la magnifique vallée où roulent en serpentant les eaux de l'Yonne, ce fut pour nous, à la naissance du jour, un vrai coup de théâtre. Le soleil, paraissant à l'instant même au-dessus des collines, répandit de toutes parts des flots de lumière. Mes sombres idées s'évanouirent à cet aspect; les portiques du ciel s'étaient ouverts à nos regards pour nous consoler.

Arrivés à Joigny avec ces heureuses pensées, madame de Villeneuve et Camille, après y avoir pris un repos nécessaire, furent d'avis d'en partir à cinq heures du soir. Il fallut alors nous éloigner de l'Yonne, pour suivre l'Armençon et le canal qui, passant près de Tonnerre, de Montbard, de Sémur, de Dijon, devait porter près de Saint-Jean ses eaux dans la Saône, et unir ainsi le Rhône à la Seine, la Méditerranée à l'Océan. La rapidité de notre course ne me permettait pas de m'occuper, comme j'aurais voulu le faire, de ces vastes projets. Je pressentais plus que je ne pouvais l'expliquer la disposition des lieux; mais ces premiers aperçus, ces

appréciations un peu vagues du cours des rivières, des canaux et des fleuves; le bonheur de m'élever à des objets d'utilité générale; le plaisir de suivre, quoique d'une manière imparfaite, de grands travaux dans leurs nombreuses ramifications, et de considérer les avantages dus aux progrès de l'industrie, me conduisirent naturellement à cette autre réflexion : Que toutes ces améliorations ne pouvaient aller seules; que les progrès de l'industrie humaine en présageaient de semblables dans la raison, dans les mœurs et dans les lois.

Ainsi disant et pensant, nous approchions de Tonnerre. J'aurais volontiers, à l'aspect de cette ville, parlé de l'excellence des vins qu'elle donne, de la beauté de ses femmes, du charme de ses sociétés, de la longévité de ses habitans, et même de l'égale répartition qu'on y voyait dans les fortunes. Ce seul exemple n'eût pas été à dédaigner dans la circonstance; et j'allais me livrer ici à d'importantes considérations, si la nuit, en me surprenant au milieu de mes idées, n'en avait heureusement interrompu

le cours. Peut-être le jour venu m'y serais-je abandonné de nouveau, malgré l'opposition de madame de Villeneuve, lorsque Camille, qui s'était réveillée la première, me montra, du haut des collines, une ville à laquelle le souvenir d'un grand homme imprimait à mes yeux un auguste caractère. De sombres nuages couvraient les campagnes environnantes, un rayon du soleil éclairait Montbard. Ainsi, plus nous avancions, et plus, comme je l'avais pressenti, la perspective semblait s'étendre devant nous. Il ne m'était pas permis de passer là sans visiter la demeure de Buffon, sans admirer ses jardins, ses terrasses suspendues, couronnées par une tour, dont les ogives et les aiguilles, en discordance avec le génie moderne de ce grand peintre de la nature, avaient néanmoins quelque chose d'imposant en rapport avec la hauteur de ses pensées. Nous y montâmes, et de là nous pûmes contempler à notre aise les coteaux qui forment autour de la ville une enceinte verdoyante. Le choix des arbres qui embellissent cette habitation nous annonça mieux

encore celui qui y avait fixé son séjour. Nous aimions à nous promener à l'ombre des mélèzes, des sapins, des platanes, des marronniers plantés de sa main ; mais ce qui nous affecta d'un tout autre sentiment, ce fut de voir le lierre, les mousses, et une foule de plantes nuisibles, s'unir à la négligence des hommes et à l'action du temps pour dégra der les terrasses, et la tour elle-même menacée peut-être d'une ruine prochaine. L'intérieur de l'édifice n'était pas plus satisfaisant ; çà et là de grandes salles vides, de la solitude, de l'oubli, et ce déplorable abandon, indice trop certain que la pensée des hommes supérieurs ne fait pas toujours partie de leur héritage. J'aurais voulu voir aussi le cabinet où Buffon composa ses immortels ouvrages ; il était fermé ! Ma femme et ma fille voulaient pénétrer dans la chapelle où ses cendres reposent ; l'entrée en était interdite ! Madame de Villeneuve ne put s'empêcher, frappée de notre indifférence pour nos hommes célèbres, de m'opposer nos anciens temples avec leurs mausolées ; et le regret qu'elle montra de ne pas trou-

ver en France un autre Westminster où Buffon pourrait, à son rang, recevoir l'hommage des générations, me sembla tout-à-fait légitime.

Je remonte en voiture avec mes deux compagnes; je passe Saint-Seine, Val-Suson, et j'arrive enfin, ajouta d'un air triomphant de Villeneuve, j'arrive à Dijon (*Divio*), ville divine. Je savais depuis long-temps qu'une ancienne chronique de Bourgogne faisait mention d'une ville appelée Bourg d'Ogne ou des Dieux (car le mot *Ogne* voulait dire *Dieu* en langue celtique), d'où les habitans, bien avant la conquête des Gaules par les Romains, avaient pris le nom de *Bourgongnons;* et quand je songeais à la richesse de cette côte d'or qui couronnait devant nous l'horizon, pouvais-je m'étonner, mon ami, que la contrée où nous étions alors eût porté, dans les siècles reculés, le nom de contrée des Dieux? Mais il y avait à Dijon quelque chose, pour nous, de plus intéressant que ces vieux souvenirs; c'était notre ami Valmore. Nous nous fîmes conduire vers sa demeure, voisine de l'Hôtel-de-Ville et du Musée.

Le roulement de la voiture avait été entendu. Valmore, quand nous arrivâmes, était déjà sous son beau péristyle. Il se jeta dans nos bras, et nous conduisit aussitôt dans une grande salle préparée pour nous recevoir. Nous nous assîmes autour de lui, le cœur tout ému de son touchant accueil. Je me levai plusieurs fois, je le serrai contre ma poitrine. Bien! très-bien! honneur à l'amitié, mon cher Valmore!

CHAPITRE III.

« Ce n'est pas encore le temps de rem-
» plir la coupe de la joie. — Bardes
» des siècles à venir, ne vous rappelez
» jamais la mort des héros sans verser
» des larmes ! »

(Ossian.)

Valmore avait à la main deux lettres qui nous étaient adressées à Dijon; il me les remit aussitôt; j'ouvris la première, datée de Lyon; elle m'était écrite par l'honnête Montesson et le cher d'Haute-rive : ces deux amis s'apprêtaient à nous recevoir : « Mon voyage les avait, disaient-ils, comblés de joie. » Admirable! m'écriai-je, en me levant avec vivacité; premier bonheur! Je ne me suis pas trompé! Je continuai, et quelle fut ma douloureuse surprise, quand j'appris que l'honorable Grand-maison, affecté de la perte récente de son état, dans un âge où les grands chagrins sont mortels, venait, à Bourg, de succomber à ce malheur tout-

à-fait inattendu! La lettre me tomba des mains. Je fis part de l'affreuse nouvelle à mes deux compagnes et à Valmore. Je n'essaierai pas de vous peindre leur douleur. Grandmaison était un des amis sur lesquels j'avais le plus compté, et la mort venait de le frapper au moment où j'espérais, avant de quitter la terre, l'embrasser encore une fois. Le coup que nous recevions, rien ne nous l'avait fait pressentir. J'allais chercher quelque allégement à mes peines dans le sein d'un ami, et nous arrivions là pour verser des larmes sur sa tombe! J'aurais voulu, sans distraction, et en écartant tout ce qui semblait personnel, me livrer à ma sainte colère contre le déplorable effet de l'injustice des hommes : cette triste consolation m'était impossible en présence de Valmore, et dans le mouvement rapide et continuel d'un voyage à peine commencé! J'ouvre, en tremblant, la seconde lettre datée du Beaujolais. Dieu soit loué! m'écriai-je au premier mot, la Providence me réservait encore une compensation, et c'est d'Aubigny qu'elle en a chargé! Ce bon ami nous offrait

l'hospitalité dans tout le cours de septembre! Une idée me saisit à l'instant; la perte déplorable de Grandmaison venait déranger tous nos calculs; Valmore, pour tout réparer, voulait, à Dijon, nous retenir pendant deux grandes semaines. Les derniers jours du mois d'août auraient été passés à Lons-le-Saulnier et à Lyon; et nous eussions fait, à point nommé, notre apparition dans les riantes campagnes du Beaujolais. Je pris tout-à-coup une autre résolution; madame de Villeneuve et Camille ne connaissaient pas plus que moi la ville de Genève; elles m'avaient parlé plusieurs fois du plaisir qu'elles auraient eu à voir son lac magnifique, et peut-être quelques-unes des cimes glacées de la Savoie et de la Suisse. Je leur proposai aussitôt de nous diriger, dès le jour suivant, sur Lons-le-Saulnier, et d'aviser de là aux moyens de nous rendre vers les bords du Léman. C'était quitter un peu brusquement Valmore; mais la saison avançait, nous pouvions le revoir à notre retour; et il reconnut lui-même, avec ces dames, l'excellence du nouveau plan

qui, sans doute, pour rappeler l'expression passionnée d'un ancien (1), et, si j'en juge d'après le bien qu'il nous a fait, m'était inspiré par quelque dieu. Cette nouvelle résolution décida sur-le-champ Valmore, après nous avoir accordé un moment de repos, à parcourir la ville avec nous, pour donner à mes deux compagnes une idée de la patrie de Buffon et de Bossuet. En général, la ville de Dijon, au premier aspect, nous présenta une physionomie un peu triste; mais je ne sais quelle impression locale m'avertit que quelque chose de grand et de solennel pouvait se montrer dans son enceinte. Tout fatigués que nous étions, nous en visitâmes les principaux quartiers. Valmore, chemin faisant, me parut d'abord un peu sombre et silencieux. Mes regards s'étant fixés sur les siens, il me dit : « Ma tristesse peut-être vous étonne; il faut qu'elle soit grande pour que le plaisir que j'éprouve en ce moment la laisse apercevoir; mais vous devez facilement en deviner la cause. Dijon n'est plus à mes yeux ce qu'il a été. Je res-

(1) Homère.

pecte, comme je le dois, l'administration; j'obéis aux lois et aux circonstances; mais ces circonstances, je puis le dire, me rendent bien malheureux. Tout le monde autour de moi a disparu; autrefois vous eussiez vu mon salon rempli d'amis; aujourd'hui je n'ai plus à vous offrir, avec un bon cœur, que l'abandon et la solitude! » Madame de Villeneuve me regarda en ce moment, et je crus lire sur sa physionomie ces tristes paroles : « Vous voyez ce qu'il en coûte! » Vous êtes ici, répondis-je à Valmore; je vous retrouve comme vous étiez il y a vingt ans; c'en est assez pour adoucir mes chagrins! Mon ami me serra la main, et nous continuâmes de parcourir la ville.

Cette première émotion étant passée, « Il y a, me dit Valmore, plusieurs manières de voyager; la meilleure peut-être est d'observer l'homme avant la contrée. Si vous étiez, à mon grand plaisir, resté ici plus long-temps, j'aurais essayé, tout rebuté que je suis, de vous introduire dans quelques salons où vous eussiez vu des énergumènes du temps de la république, s'efforcer aujourd'hui

de nous précipiter sous la verge du pouvoir absolu; des honnêtes gens persécutés souffrir et se plaindre comme nous; et quelques philosophes s'apprêter, en arrangeant leur philosophie, à tout approuver et tout subir. » Ébranlé par ces tristes exemples, je demandai à Valmore comment il fallait s'y prendre pour concilier ainsi nos consciences philosophiques avec les intérêts du moment. « Rien de plus facile, me répondit mon ami; parlez morale, religion; accordez peu d'importance à la forme des institutions; prêchez la modération aux hommes qu'on écrase, la résignation à ceux qui oppriment; déversez le blâme sur nos armées généreuses quand elles se couvrirent de gloire; admirez-les quand elles consentirent à reposer leurs armes; n'oubliez pas surtout cette maxime si commode : « Que dans ce monde » changeant et mobile, c'est souvent constance de » varier dans ses desseins (1); » et tout vous succé-

(1) Nel mondo mutabile e leggiero
Costanza è spesso il variar pensiero.

dera selon vos désirs! » Ici madame de Villeneuve ne put s'empêcher de sourire. Je ris moi-même; mais cette joie fut courte; nous allions continuer nos rapides promenades, lorsque Valmore se trouva en présence d'un ancien ami, qu'il aurait, à ce qu'il parut, évité bien volontiers. C'était un homme d'une soixantaine d'années, vêtu de noir, petit de corps, un peu voûté, circonspect dans sa démarche. Une perruque à longs cheveux blonds cachait ses cheveux blanchis par les années; une grande cravate tombait sur sa poitrine; sa voix douce et timide annonçait la bénignité; mais ses yeux perçans, mal dissimulés sous des bésicles dorées, produisirent sur moi une impression moins rassurante. Je crus, à ma grande surprise, le reconnaître; je lui demandai si, par hasard, il n'était pas M. de Saint-Genies. Vous l'avez dit, me répondit-il avec un sourire un peu forcé, et en fixant sur moi ses yeux inquiets; mais..... c'est lui-même, s'écria-t-il aussitôt avec l'accent d'un déplaisir assez mal déguisé; oui, c'est vous, c'est de Villeneuve, que j'eus l'honneur de con-

naître à Lyon, dans un temps de lamentable mémoire. Que les temps sont changés! et heureusement changés, ajouta-t-il bien vite en me serrant la main et regardant de côté. Autant cette époque était affreuse, autant... Au surplus, mon ami, nous nous reverrons, nous causerons; on m'attend au comité; je suis plus souvent à Lyon qu'ici. — Adieu. —Et il s'éloigne.—Valmore, qui pendant cette entrevue avait paru piétiner sur des charbons ardens, poussa, quand M. de Saint-Genies nous eut quittés, un soupir de satisfaction qui me frappa. Je n'accuse personne, me dit-il, mais, parlons d'autre chose, mon ami, et poursuivons notre course. Nous n'avions rien de mieux à faire; nous suivîmes Valmore. Nous vîmes ensemble la place où fut la statue de Louis XIV, les belles promenades qui font l'ornement de la ville à l'est et au sud; les peupliers du jardin *Montigny*, ses statues, sa belle architecture. Revenus au centre de l'académique cité, Valmore nous conduisit au Musée. Madame de Villeneuve y vit avec plaisir de belles peintures, et surtout la *Sémiramis* de M. Lordon. D'an-

ciens tableaux nous rappelèrent les beaux faits d'armes du grand *Condé;* je remarquai le portrait du dernier duc, *Charles-le-Téméraire,* tué devant Nancy en 1477. Du reste, Dijon nous parut dénué de mouvement; et cette solitude même ne fit qu'accroître la solennité de mes pensées. En parcourant ses rues désertes, je me disais, à la manière de Volney, dans ses Ruines : Ici fut jadis le siége d'un royaume; ici fut la capitale d'un duché dont les maîtres jouèrent un grand rôle dans notre histoire, et luttèrent avec nos rois. Je ne savais pas si l'on y conservait encore, dans une église, la tête de *Jean-sans-Peur* assassiné à Montereau. Personne, Valmore lui-même, ne put m'en instruire; j'en eus presque des regrets, car mon imagination s'était montée sur un ton assez lugubre pour ne pas fuir ce triste débris des misères et des passions humaines. Mais d'autres souvenirs devaient bien autrement toucher mon âme. J'abandonnai le quinzième siècle et ses héros farouches, pour arriver, en dépit de mes promesses, au siècle présent; je songeai alors aux événemens,

aux acclamations de 1815, à nos triomphes, à nos malheurs; et je m'en allai tristement, les bras croisés sur ma poitrine, en murmurant ce passage si connu des Machabées : « Il s'enrichit des dé-» pouilles des nations. — Il fut le maître des peu-» ples et des rois. — La terre se tut devant lui. — » Et après cela il connut qu'il devait mourir ! »

CHAPITRE IV.

« Pourquoi votre esprit s'élève-t-il jusqu'à
» proférer de si étranges discours? »
(Job.)

De retour dans notre appartement, j'écrivis sur mon Journal : Danger des persécutions. — Perte d'un ami. — Figure sinistre. — Servilité des opinions. — Grande catastrophe. — Vanité de la gloire. — Il n'en était pas ainsi de l'amitié de Valmore. Je n'avais pas encore fini de noter mes souvenirs, que je le vis entrer dans la salle pour nous inviter à passer plusieurs jours avec lui. Mais il avait été résolu que je partirais le lendemain avec mes deux compagnes; nous fûmes inflexibles. Valmore, pour s'assurer de notre retour, me conseilla de laisser ma lourde berline à Dijon. Madame de Villeneuve y consentit; et, le 7 août, après avoir embrassé l'ami que nous nous promettions bien de revoir,

nous prîmes, à six heures du matin, dans la voiture publique, la route de Lons-le-Saulnier.

Nous n'étions pas seuls dans cette voiture ; et je m'applaudis beaucoup, après les douloureuses impressions éprouvées à Dijon, de me trouver encore en si bonne compagnie. Je me rappellerai long-temps une jeune sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui voyageait avec nous, sa douce figure, le livre qu'elle tenait à la main, et les prières qu'elle répétait à voix basse. A côté d'elle contrastait d'une manière tranchante la figure pâle et le regard un peu dur d'une dame Ursule qui nous annonça avec un sourire peu touchant, selon moi, la résurrection à Dôle d'une institution dont ma candeur parisienne n'avait pas jusque là soupçonné l'existence. Je passai rapidement sur l'institution, et parlai d'autre chose. Ce que je puis dire seulement, c'est que la religion était douce, aimable, secourable, dans la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, et qu'elle me parut d'une sévérité extrême dans cette dame Ursule. Nous avions encore avec nous un autre voyageur, c'était un hom-

me d'une trentaine d'années : sa figure ouverte me charmait ; l'accent de sa voix parlait à mon cœur. Il racontait un grand nombre d'anecdotes. Quelques-unes de ses histoires, embarrassantes pour nos dames, effarouchaient surtout madame Ursule, et faisaient rougir la sensible sœur qui, les yeux baissés, lisait toujours, priait toujours. Une certaine mesure fut cependant gardée. Madame de Villeneuve fit, avec adresse, changer d'allure à la conversation ; on parla commerce, industrie, agriculture ; ce que dit l'ardent voyageur de quelques villageois qui, de rien, en Franche-Comté, s'étaient, par leur travail, fait une grande fortune, ne déplut à personne ; nous causâmes aussi de musique, il en parla bien ; on s'occupa d'hygiène, il se tira d'affaire à merveille. Arrivés à Auxonne, nous mîmes tous les deux pied à terre, et précédâmes la voiture d'environ une demi-heure. Nos dames y étaient restées ; la conversation s'anima bientôt entre nous. Quel bonheur ! m'écriai-je, de porter ainsi nos pas vers ce bel amphithéâtre, vers cet avant-scène des Al-

pes ! Comme l'âme s'élève, comme elle s'agrandit à cet aspect ! — Quoi ! me dit le voyageur en m'interrompant, sérieusement, monsieur le Parisien, est-ce que vous en seriez encore là ? Vous ne savez donc pas que cet enthousiasme, la plupart du temps, n'est qu'une affaire de convention ? Vous allez vous fatiguer beaucoup ; vous ne voudrez pas en avoir le démenti ; votre imagination va se créer une admiration forcée ; la première exaltation éteinte, vous avouerez vous-même que vous avez été dupe d'une vaine curiosité ! — Je ne revenais pas, en l'entendant, de ma surprise : ni son regard, ni sa complexion, ni sa voix, n'annonçaient de l'insensibilité. Et quel fut encore mon étonnement quand, aux noms d'une puissance infinie, et d'une vie à venir, dont la vue des grands phénomènes de la nature réveillait, selon moi, l'idée dans nos cœurs, il s'écria, avec une assurance inconcevable, qu'il se déclarait matérialiste envers et contre tous ! qu'il voulait bien (et c'était une grande concession) admettre un Dieu, mais qu'il ne voyait aucun rapport entre son existence et notre immortalité ! J'allais répondre ;

il m'interrompit en disant qu'il connaissait tout ce qu'on avait dit là-dessus; qu'on lui avait sans cesse opposé la nécessité d'un monde meilleur que le nôtre pour concilier, par une sorte de compensation, le malheur de l'homme avec la justice divine; mais que c'était accuser d'imperfection l'œuvre de Dieu ici-bas. « Oui, monsieur, me disait-il d'un air convaincu, et en élevant beaucoup la voix, vous supposez Dieu méchant, vous l'insultez ! » Je m'arrêtai d'abord, les yeux fixés sur lui, sans pouvoir dire un seul mot. La stupeur passée, je lui répondis de mon mieux ; je tonnai à mon tour, et bien inutilement sans doute, car il n'entendait rien à mes raisons. J'avais beau lui montrer les misères humaines, la nécessité, pour rétablir l'équilibre et justifier la Divinité, d'admettre une autre vie. Il me criait à tue-tête que je manquais à Dieu, que je faisais Dieu méchant ! En vain je lui parlais du principe d'action que nous recélions en nous-mêmes, de la volonté, de la spontanéité, de l'unité qui, se manifestant dans la pensée, devait éloigner jusqu'à l'apparence de destruction ; en vain je

m'élevais au sentiment d'éternité, d'infinité, dont était pénétré le cœur de l'homme, et le sien tout le premier; en vain, voyant qu'il ne m'entendait pas, je revenais à l'intérêt de la morale, à nos besoins de tous les jours, à la nécessité de donner un support à la vertu; le raisonneur, battant la campagne, ne me comprenait pas davantage. Il se retournait de temps en temps, tout en discutant, pour voir si la voiture approchait; et rien ne paraissait encore, lorsqu'il aperçut à quelque distance de nous un de ses amis venant à notre rencontre. La personne qui l'avait amené, dans un char du pays, prit, sans nous attendre, un chemin de traverse sur la gauche, et s'éloigna en nous saluant. Mon voyageur hâta le pas, atteignit son ami, et se jeta dans ses bras avec une effusion d'âme inexprimable. « Le voilà! me dit-il » en lui frappant sur la poitrine, le voilà! c'est » lui, c'est d'Héricourt; j'ai fait cent lieues pour » le voir, pour l'embrasser, pour le sauver! » J'avais peine, je l'avoue, à concevoir un pareil alliage de sentimens contraires. Mon discoureur,

mon matérialiste, nommé Dalmas, était médecin. Né dans le Jura, à Saint-Claude, il était allé faire ses études à Montpellier, où depuis plusieurs années on le voyait exercer sa profession avec une supériorité incontestable. Il avait fait, à certaines époques, et assez récemment, quelques apparitions dans son pays natal. Cette fois, il arrivait pour guérir son ami malade, et, disait-il encore, pour soigner le *moral* de ce bon ami, cruellement affecté. Je restais là tout effaré. Être si bon, si secourable, et si mal raisonner! Je n'y pouvais rien comprendre. Et ne voilà-t-il pas encore, par une inconséquence que je ne pus expliquer, le docteur revenant, en présence même de son malade, sur la discussion qui m'avait brisé l'âme, ne pouvant rien concevoir surtout à mon admiration pour les grands tableaux dont la majesté commençait à frapper mes regards! — « O vous! m'écriai-je, en interrompant ici de Villeneuve, ô vous! que j'ai combattus, et qui auguriez si mal de la nation française, auriez-vous eu raison de dire qu'en général les Français étaient peu sensibles aux grands phé-

» nomènes de la création ? S'il en était ainsi, mon » ami, quelle petite nation que la nôtre ! Ah ! loin » de moi la pensée de souscrire à cet arrêt déplo- » rable ! Mais n'était-ce pas toujours une chose » étrange que cette insensibilité aux beautés de la » nature dans un homme qui niait notre immor- » talité ? » — Je signale ce trait comme caractéristique, repartit de Villeneuve. L'âme qui croit à son néant est déjà morte, dans ce monde, aux merveilles qui nous environnent. Mon ami ! si vous aspirez au bonheur, même sur la terre, gardez, conservez, nourrissez au fond du cœur ce mouvement si naturel à l'homme, qui le porte à reconnaître partout l'empreinte de la Divinité, et à étendre ses ineffables espérances au-delà de ce qu'il voit.

Cependant la voiture où étaient ces dames ne paraissait pas encore sur l'horizon. Nous jouissions du bonheur d'aller à pied, de discourir tout à notre aise. Le matérialiste s'arrête un moment sur une hauteur pour chercher des yeux l'équipage qui se faisait attendre. Il s'assied sur

le gazon, tire un livret de sa poche, et nous fait signe d'aller toujours. Je pus ainsi cheminer, pendant quelques minutes, avec le malade, et apprendre de lui qu'il devait nous quitter à Dôle où il demeurait. Ce pauvre d'Héricourt avait les paupières humides en racontant l'obligeance et la bonté du médecin. «Malheureusement, ajouta-t-il, la maladie dont je suis atteint ne peut se guérir, je le sens; c'est une idée fixe qui fait mon désespoir, et le malheur de tous ceux qui m'aiment.» Il me fit frémir avec cette épouvantable demi-confidence; mais je frémis encore davantage quand il m'eut dit que s'il estimait Dalmas comme médecin, et le chérissait comme ami, il le redoutait comme philosophe. L'idée dont le docteur voulait le guérir tenait (il en avait la conviction) à la perte de sa foi; et cet excellent homme dont les intentions étaient, à coup sûr, les meilleures du monde, pouvait, avec son matérialisme, lui faire un mal affreux. «Chose étrange! disait-il; »je voudrais revenir à mon ancienne croyance, un »tel effort m'est impossible, j'en suis désespéré.»

On parle tant de religion, ajouta de Villeneuve, et ceux qui en parlent le plus en ont quelquefois si peu, que je craindrais de porter une physionomie sinistre en insistant long-temps avec vous sur cette étrange confidence. Peut-être cet honnête homme ne me la fit-il si facilement que parce qu'il croyait ne me revoir jamais. Mais cette révélation est une chose trop remarquable pour ne pas être consignée dans mon récit. L'idée funeste qu'il ne me dit pas et que je crus deviner, annonçait un dérangement de tête dont la perte des idées religieuses pouvait bien ne pas être la seule cause; mais un fait certain, c'est que d'Héricourt espérait en trouver le remède dans la foi, dans cette foi qu'il était désolé de ne plus avoir; et que Dalmas, avec son étrange philosophie, pouvait, en augmentant le mal, donner la mort à celui qu'il voulait sauver (1).

(1) Ce trait, raconté par M. de Villeneuve, me rappela le malheur dont m'avait parlé, trente ans auparavant, Don-Martinelli. Cette analogie, vraiment remarquable entre les effets d'un malheureux système, méritait un souvenir.

Je donnai plusieurs conseils à d'Héricourt : « Aimez, priez, occupez-vous sans cesse de bonnes œuvres; suivez pour votre santé les avis de » Dalmas, rejetez sa philosophie. »

Le malheureux comprenait tout, approuvait tout; et il me disait : « Vous avez raison, je vous » entends; mais je ne me sens pas, en approuvant » vos conseils, la force de les suivre. La mort! la » mort! »

Dalmas nous rejoignit, et me dit, en remettant son livret dans sa poche, qu'il y avait là plus qu'il ne fallait pour me répondre. Il insista, pour justifier ses principes, sur l'abus des vieilles erreurs, sur je ne sais quelles résurrections qui, disait-il, devaient épouvanter la France! Il nous annonça, sans le désigner autrement, les efforts d'un certain parti pour tout étouffer, pour tout éteindre; la fondation projetée de plusieurs établissemens réprouvés par l'opinion dans le pays même que nous allions parcourir; l'assiduité de quelques hommes autour du lit des mourans pour épouvanter les consciences et saisir de l'or; l'inquisition justifiée,

la sanglante journée du mois d'août 1572, citée avec éloge jusque dans le saint lieu; et des semences partout répandues d'oppression, de troubles et de malheurs! Oui, mon ami, voilà, par une inconséquence bizarre, ce que Dalmas m'opposa pour défendre son déplorable système. Vous voyez ici comme tout s'enchaîne dans le cours des choses humaines. Il n'est pas une erreur, une faute, une mauvaise institution, qui ne porte son fruit! Ce fruit déplorable est un accès de folie, quelquefois un crime! Et ce n'était pas là, sans doute, en rappelant une des pensées du voyage, ce que demandait la France.

Je notai ici : Danger de l'hypocrisie en tous genres. — Fausse politique. — Effet déplorable de l'incrédulité. — Exemple éclatant. Je n'avais encore fait qu'un pas; et les deux grands ressorts de la société, la religion et l'art de gouverner les hommes, étaient en jeu.

Mes idées cependant commencèrent à s'adoucir à la vue de la voiture qui se dessinait enfin sur l'horizon. Elle nous atteignit bientôt; nous

y montâmes avec d'Héricourt; la dispute cessa. Ce fut un spectacle assez bizarre de voir ainsi en présence une religieuse, un matérialiste, l'affidée d'une association que l'on croyait dangereuse, moi qui m'estimais sérieusement philosophe, et un fou. Il y a de tout cela dans le monde. A la vue de madame de Villeneuve et de ma fille, j'étais tenté de dire qu'elles m'offraient l'image des vertus sociales, vraiment philosophiques et chrétiennes, jetées au milieu de certaines prétentions également exagérées, et dont les effets déplorables avaient été déjà signalés par tous les sages!

Je ne dirai rien autre chose actuellement, sinon que l'espèce de berline dans laquelle nous fûmes entassés menaçait, en criant de toutes parts, de tomber en pièces avec nous. Les voyageurs qui s'y trouvaient réunis, étaient tout aussi discordans; il nous fut d'abord impossible de donner un champ libre à la conversation. Cependant la douce figure de la sœur de Saint-Vincent, son maintien, ses yeux baissés, ses lèvres mur-

murant des prières, imposèrent, avec la réserve de mes deux compagnes, quelque retenue au bon Dalmas. Nous eûmes moins d'attaques à subir. L'aimable influence des idées religieuses, sans aigreur, finit même ici par se faire sentir d'une manière charmante. Dalmas ne put s'empêcher de témoigner quelques respects à l'auguste sœur, dont les parens, me dit-il tout bas, connaissaient sa famille. Plusieurs mots qu'il ajouta m'échappèrent. Je crus seulement apercevoir sur son front des signes d'étonnement, de curiosité, de plaisir. « S'il ne croyait point à sa loi, il croyait à ses » vertus (1) ! »

(1) La fe ch' ho certa in tua pietà, mi giove.

CHAPITRE V.

Vergine erà fra lor. . . . .
D'alta beltà, ma sua beltà non cura.

Une vierge était parmi eux,
Belle, mais dédaignant sa beauté.
(Le Tasse.)

L'ambition funeste de quelques hommes et l'exagération d'un faux zèle pouvaient servir de prétexte, parmi nous, aux aberrations d'une philosophie absurde. Il existait des athées et des matérialistes en France, parce qu'on y rencontrait des fanatiques et des fourbes : et s'il semblait permis de concevoir quelque espérance pour le bien, c'était sur les affections religieuses bien entendues, sur un principe admirable de charité et de sincérité dans la foi, qu'on devait la fonder. Madame de Villeneuve n'était pas éloignée sur tout cela de partager mon sentiment; mais elle n'aimait pas à me l'entendre proclamer, elle craignait

toujours des écarts, des raisonnemens hasardés, des persécutions; et elle n'avait pas tort. Serait-il donc possible, me disais-je, encore si près d'une époque où l'on ne pouvait sans péril défendre la religion et le sens commun, qu'il vînt un temps où une philosophie éminemment raisonnable, d'accord avec le véritable esprit du christianisme, eût à son tour ses dangers et ses martyrs? On passerait ainsi, et en si peu de temps, d'un excès à l'autre! O ma patrie! puisse la Providence te préserver d'un si grand malheur!

Arrivés à Dôle, Dalmas et son malade nous firent leurs adieux. Ce cher Dalmas ne put s'empêcher, en nous quittant, de jeter un regard de compassion sur la religieuse. Le pauvre docteur ne se doutait guère combien il était lui-même digne de pitié. Je dois cependant ajouter que, malgré nos discussions, cet honnête jeune homme parut nous quitter à regret. Il désirait me rejoindre pour faire, un peu tard peut-être, mon éducation philosophique. « Petite philosophie! disait-il, en me regardant avec un sang-froid imperturba-

ble, petite philosophie ! » Son assurance était à peindre; je me sentis touché de son air de bonté. Une idée bizarre s'était placée, par hasard, dans cette tête faite pour de plus saines doctrines; mais le cœur me paraissait excellent, et tout était pardonné.

Le médecin et d'Héricourt étant hors de vue, je conduisis aussitôt mes deux compagnes vers le *Cours*, qu'on m'avait indiqué comme la plus belle promenade de Dôle. Madame de Villeneuve proposa d'abord à la sœur Thérèse (c'était le nom de la religieuse), et à la sévère Ursule, de s'y rendre avec nous; mais ces dames, obligées de visiter quelques amies, ne purent accepter l'invitation. Je crus cependant apercevoir quelque chose de sec dans le refus de la dame. La réponse de la sœur fut accompagnée de regrets et d'un sourire plein de grâce.

Parvenus au Cours, nous pûmes, du haut de la terrasse qui le couronne, jouir à souhait d'un assez beau spectacle. Nous avions devant nous la belle vallée, connue de tous les voyageurs (1), terminée

(1) Le Val-d'Amour.

à l'est par les montagnes de *Salins*. Ce serait ici perdre mon temps que de nommer toutes les rivières qui sillonnent et vivifient cette partie de l'ancienne Franche-Comté. Je ne dirai rien non plus du terrain d'alluvion qui offrit à nos regards, autant que j'en pus juger en me dirigeant vers la plaine, des sables, des galets, des graviers, sur des bancs de marne ou d'argile. Vous ne seriez pas beaucoup plus satisfait quand je vous montrerais les chênes, les hêtres, et quelques autres arbres qui nous parurent peupler les hauteurs éloignées; et il n'y aurait rien encore de moins poétique ni de plus plébéien (pour me servir d'une expression linnéenne) que les céréales qui garnissent la plaine, et ne comptent que par leur utilité. Enfin l'insalubrité des étangs, et le moyen de la faire disparaître, vous intéresseraient beaucoup moins que la beauté du paysage dont nous étions vivement frappés. Madame de Villeneuve cependant m'entendit volontiers discourir sur le canal (1) qui liait déjà le Doubs à la Saône, Lyon

(1) Le canal de *Monsieur*.

à Besançon, et devait, par une suite de travaux habilement combinés, unir plus tard le Rhône au Rhin, Strasbourg à Marseille.

De retour à l'hôtel où nous étions attendus, nous partîmes de Dôle avec la sœur Thérèse et sa compagne, enchantées toutes deux, comme je dus le croire, de la disparition de Dalmas. Cependant la sœur plus indulgente sembla le juger avec moins de rigueur, persuadée, disait-elle avec une onction touchante, que la grâce se ferait entendre de ce malheureux jeune homme, dont le cœur était bon peut-être et la tête déréglée. Elle dit, et une rougeur involontaire couvrit son front (1). Madame Ursule elle-même me parut, dans la suite, d'une meilleure composition. Tout s'était adouci. Camille et sa mère reposaient avec complaisance leurs regards sur la tendre religieuse; je parlais moi-même à demi-voix. Tout respirait autour de nous la paix de l'âme, et le charme d'une religion pleine de douceur et d'amour.

(1) E qui si Tacque, e di rossor si Tinse. . . . .

Au nom de Saint-Genies que je prononçai, madame Ursule me dit qu'elle avait connu à Lyon un homme très-honorable qui portait ce nom. A la peinture qu'elle m'en fit, je reconnus celui que nous avions rencontré à Dijon. Elle releva beaucoup son mérite et ses vertus.

Cette dame me glissa, à cette occasion, quelques mots sur l'avantage de certaines affiliations pour ceux qui avaient la sagesse de s'y soumettre. C'était une belle chose que de pouvoir, en améliorant sa destinée sur la terre, s'assurer un bonheur inaltérable dans le ciel.

La conversation se porta ensuite sur Thérèse. J'appris de madame Ursule, dans un moment où ma femme et ma fille causaient avec la sœur, que Thérèse, au terme de ses vœux, se rendait avec elle de Lyon à Lons-le-Saulnier. Ces dames étaient passées par Dijon pour recevoir la bénédiction d'un vieillard dont le fils (Édouard), militaire distingué, ami de Dalmas et plus sage que lui, avait été précipité dans la tombe à la fleur de ses ans. Cette perte avait décidé de la vocation de

Thérèse. Son intention, arrivée dans sa ville natale, était, si ses parens voulaient y consentir, d'entrer dans un couvent dont on annonçait l'institution comme très-prochaine. Après avoir, depuis l'âge de dix-huit ans, consacré quatre années de sa vie au soulagement de l'infortune, elle voulait pour toujours renoncer au monde, et se vouer sans partage au culte du Seigneur.

Nous approchions cependant de Lons-le-Saulnier. De jolies campagnes, de belles collines, la vue du premier plateau du Jura, nous en avertirent. Çà et là des vignes, des champs nombreux de maïs, de la douceur dans les animaux, des chiens paisibles, des bœufs de couleur fauve traînant lentement les charrois, des cultivateurs occupés et résignés; il y avait dans ce tableau quelque chose de doux, de tranquille, qui calmait mon âme en y réveillant les idées de bonheur et de paix.

CHAPITRE VI.

« Soyez les bien-venus, mes hôtes ; » mangez et recevez agréablement ce » que nous vous offrons. Tous les » étrangers nous viennent de Ju- » piter. » (HOMÈRE, Odyssée.)

« Dieu n'exige pas de tels sacrifices. » (W.)

Le soleil, à son déclin, effleurait encore de ses rayons les hauteurs du Jura quand nous arrivâmes à la vue de Lons-le-Saulnier. Thérèse et madame Ursule ayant aperçu trois dames vêtues de noir qui les attendaient à peu de distance de la route, nous firent leurs adieux, et descendirent pour aller les joindre. Camille et madame de Villeneuve ne purent les quitter sans un serrement de cœur que je fus loin moi-même de ne pas partager. Nous avions mis alors pied à terre, la voiture suivait, les dames disparurent ; et j'avais à peine franchi les portes de la ville, que je reconnus Blainval

arrivant à grands pas, Blainval, ce vieil ami, dont la franche et bienveillante physionomie donna d'abord à mes deux compagnes une idée complète de la contrée où nous étions appelés à plusieurs jours de repos et de bonheur. Je me précipitai, avec elles, à sa rencontre; et nous nous trouvâmes presque aussitôt dans sa belle demeure, au milieu de son intéressante famille. Ses sœurs, ses belles-sœurs, plusieurs amis, les dames les plus honnêtes, et les meilleures gens du monde, s'étaient réunis, ce jour-là, chez lui pour fêter notre arrivée. L'attendrissement de madame de Villeneuve et de Camille était au comble. Ce n'était plus ici, comme sur la céleste figure de la sœur Thérèse, l'expression de tout ce que le sentiment religieux, pour consoler la vie, peut offrir de plus touchant et de plus aimable. C'était une agréable réunion de mères de famille; ce rôle-là semblait aussi honorable que l'autre, et moins facile peut-être. Il y avait sur la physionomie de ces dames une expression de modestie, de bonté et de raison dont je fus enchanté. Ce n'était pas

non plus chez les hommes le ton délicat et presque sentencieux de Valmore; je trouvais en eux quelque chose de plus simple et plus à la portée de tous, qui pour être étranger aux formes élégantes de l'Académie, n'en paraissait ni moins agréable ni moins sûr. C'était enfin la vie humaine, montée sur un diapason moins élevé, mais très-propre à la tranquillité d'âme et au bonheur qui l'accompagne toujours.

Un repas somptueux nous attendait. Madame de Villeneuve et Camille eurent, ainsi que moi, toutes les peines du monde à obtenir une heure de grâce. Les amis invités arrivaient; Blainval venait nous réclamer à chaque instant. Enfin, il fallut céder; on se mit à table; nous étions trop fatigués pour prendre part, comme nous le devions, à cette fête. Je vous épargnerai la description du festin; je ne dirai rien des bouchons chassés avec fracas jusqu'au plafond, et retombant sur les convives. Je ne suivrai pas le mouvement des flacons courant de main en main au grand plaisir de toutes ces bonnes gens, dont la joie se prolon-

geait au loin. Mais quelle douceur! quelle bonhomie! quelle absence des passions rivales et malfaisantes! Il y avait là des hommes qui, bien plus maltraités que moi par le sort, ne s'en montraient ni moins gais ni moins aimables. Les sentimens affectueux avaient dissipé les regrets de l'ambition déçue. Enfin, je vis là (le croiriez-vous?) des hommes plus qu'octogénaires, tendres, vifs, sensibles à la beauté, versant des larmes d'attendrissement et de bonheur. Abîmés que nous étions par la rapidité du voyage, nous demandâmes, au grand déplaisir de tous, la permission de quitter la société; elle nous fut accordée avec peine. Retirés dans notre appartement, les éclats de voix, les acclamations des convives, parvinrent encore, pendant quelques instans, à nos oreilles. Mais enfin le bruit s'éloigna par degrés, nous cessâmes de l'entendre, et chacun de nous s'anéantit dans les bras d'un bien doux sommeil.

Ce début, à Lons-le-Saulnier, nous promettait un séjour tel que pouvait le désirer un homme qui voulait s'étourdir sur les contrariétés de la vie. Mais

ce n'était rien encore, selon Blainval; nous n'en étions qu'aux préliminaires; il fallait, aux épanchemens de l'amitié, joindre l'exploration rapide d'une contrée qui lui semblait mériter un coup d'œil. Les salines de Montmorot furent, dès le jour suivant, le premier établissement jugé digne de notre attention. Nous parcourûmes d'abord les bâtimens de graduation (1), puis les bâtimens à feu ou de cuisson pour l'ébullition et la cristallisation définitive. Madame de Villeneuve et Camille y prirent peu d'intérêt. Les fournaises embrasées brûlaient nos yeux. L'enceinte de l'édifice avait aussi quelque chose de sombre et de lugubre. C'était un tableau peu attrayant pour ces dames que la triste pâleur des pauvres ouvriers enfumés et salés, promenant leurs longues pelles sur l'eau bouillante, et donnant peut-être une idée des anges maudits, chargés de punir les malheureux mortels au fond du ténébreux abîme. Je le dis à ces pauvres gens; et leur sombre sourire ne fit qu'ajouter un ca-

(1) Établis pour augmenter, par l'épuration et l'évaporation, la salure de l'eau.

ractère de vérité de plus à cette bizarre illusion.

De Montmorot nous nous dirigeâmes vers l'ouest au lieu dit l'Ermitage, d'où nous pûmes deviner, à travers les ombres naissantes de la nuit, un assez vaste horizon. Cette promenade se fit remarquer par une sorte de calme, par une impression de fraîcheur, qui apaisa mes sens, tranquillisa mon esprit un peu malade, et me disposa à de plus grandes excursions.

Mon intention, ajouta de Villeneuve, n'est pas de les décrire toutes ; mais je citerai la promenade que nous fîmes le surlendemain à la côte de Mancy, où Camille et madame de Villeneuve firent leurs premières armes, en gravissant avec hardiesse les hauteurs. Arrivé sur le sommet de Mancy, j'éprouvai le plaisir de pouvoir, d'un lieu élevé, et d'un seul coup d'œil, découvrir une grande étendue de pays. La montagne de Coldres, au sud-est, dominait Conliège. Sur une éminence, plus à l'est, quelques arbres se détachant dans l'horizon nous indiquaient le camp de César. Montaigu, près de nous, me montrait ses rochers

et son clocher en flèche. Blainval nommait à ces dames Montorient d'où l'œil, sans effort, pouvait apercevoir, au sud-ouest, plus de cent vingt villages. A droite et à gauche, dans les sinuosités des vallons, quelques maisons, couvertes de fer-blanc et toutes rayonnantes de lumière, contrastaient avec les sombres salines que nous avions visitées vers le couchant ; de ce côté, les ruines de Montmorot et le débris cintré d'un vieux château, sur la hauteur, rappelaient d'une part les Sarrasins qui l'avaient peut-être construit, et de l'autre Louis XIV et sa conquête. Je voyais, en inclinant vers le nord, les ruines du château de Pimont, ancienne forteresse de Lons-le-Saulnier. Plus loin, et près du coteau de l'Étoile, le château du Pin, occupé militairement par Henri IV en 1595, se dessinait avec ses hautes murailles dans l'espace, tandis que l'ancienne abbaye de Château-Châlon, dominant au-delà les collines environnantes, réveillait le souvenir de Charles-le-Chauve et même de Charlemagne. Enfin, dans la direction de l'ouest, nous avions la Côte-d'Or depuis

Châlons jusqu'à Dijon ; devant nous, à nos pieds, une plaine de quinze lieues, où nous cherchions inutilement la Saône, cachée par les sinuosités du terrain, et par des brouillards que nos yeux ne pouvaient percer.

Blainval passa, de la configuration générale du pays, à sa situation agricole et économique. Je fus frappé d'abord du dénuement des hauteurs voisines, abandonnées à un stérile parcours. J'aurais désiré en général plus d'habitations ; mais je trouvais de la variété, de l'agrément dans les sites. Il n'y avait pas là de grandes fortunes, mais des propriétés divisées et de l'aisance. Cette situation modeste et peu brillante pouvait bien s'accommoder du bonheur, mais elle ne répondait pas à l'ambition patriotique de Blainval. Sa figure s'anima cependant, quand il nous montra au loin, un peu vers l'ouest, la campagne de Ruffey qui méritait à elle seule une attention particulière. Ruffey, remarquable par sa situation et par l'esprit laborieux de ses habitans, réunissait la double culture de la plaine et des coteaux. Ruffey avait été la patrie

du général Lecourbe, dont nous eussions bien voulu, si le temps nous l'avait permis, visiter la belle demeure, mais dont l'ascendant militaire, à ce qu'il me parut, était peu regretté de ses compatriotes. Ruffey enfin présentait encore un plus beau spectacle, celui d'un peuple fier, industrieux, prouvant d'une manière éclatante l'heureuse influence de la division des propriétés sur le caractère et la richesse des peuples. Blainval me fit ensuite remarquer que nous étions au centre de la partie du vignoble, la plus importante, suivant lui, la plus riante, la plus variée et la plus riche du département. Cette zone occupant le revers occidental de la chaîne inférieure du Jura, se développait en festons depuis Saint-Amour jusqu'à Salins, et formait le point d'union de la plaine avec les montagnes que nous allions franchir. Il nous nommait, en souriant, les excellens vins de Château-Châlon et de l'Étoile, connus de tous les buveurs de l'univers, et surtout le vin d'Arbois, honoré par la préférence que lui accorda le meilleur de nos rois.

Ce nom (le nom de Henri IV) qui a le privilége, quand j'y pense, d'égayer mon imagination, ne suffit pas, cette fois, pour produire sur mon esprit cette espèce de merveille. Je ne sais, à la vue de certains établissemens projetés, où la beauté, la grâce, les vertus les plus aimables, allaient peut-être s'ensevelir à jamais, et dont le bon Henri n'aurait pas voulu plus que nous, sans doute; je ne sais, dis-je, quel nuage de tristesse errait encore autour de moi, en dépit des efforts de Blainval pour le dissiper, et malgré l'absence de toute discussion sur un système d'administration dont mon intention désormais n'était plus de relever ce que, dans ma petite sagesse, j'osais appeler des fautes. Mais je ne pouvais m'empêcher alors de rappeler ces vœux exprimés par un éloquent évêque en présence d'un jeune prince dont le cœur fut excellent et la mémoire malheureusement peu fidèle :

« Que les honneurs fuient l'homme vendu à l'iniquité ;

» Que les fonctions publiques ne soient confiées » qu'à ceux qui se dévouent au bien public ;

» Que rien ne paraisse digne de récompense que » les talens utiles à la patrie;

» Que toute l'habileté de l'ambition se réduise à » se rendre digne des places auxquelles on aspire;

» Qu'enfin les lois réglant l'usage de l'autorité, » règnent également sur tous. »

Je n'aurais pas fini peut-être mes homélies, si Blainval, qui n'aimait pas plus que madame de Villeneuve ces sortes de discussions, n'avait eu l'idée de faire une pause chez un de ses amis, nommé d'Ossonville, habitant, vers le midi, à un quart de lieue de Lons-le-Saulnier, un des beaux manoirs du Jura. M. d'Ossonville, homme d'esprit et grand agriculteur, se distinguait par ses hautes connaissances; la maîtresse de la maison nous accueillit avec une grâce dont il était difficile, quand on avait une âme et des yeux, de perdre le souvenir. Cette famille me rappela les habitudes parisiennes que j'aimais, sans doute, à retrouver sur mon passage, mais qui peut-être m'intéressèrent un peu moins que les mœurs locales. Deux demoiselles, avec leur mère, en faisaient l'orne-

ment. Une troisième sœur, l'aînée, dont on parlait d'un air mystérieux, était absente. Elle avait, disait-on, dans l'exaltation d'une grande douleur, renoncé à la maison paternelle, pour se vouer sans partage au soulagement des souffrances humaines. Il n'y avait rien que d'honorable, selon moi, dans un élan de charité qui faisait, comme l'avait dit l'apôtre, tout espérer, tout croire et tout supporter (1). Mais Blainval me fit un signe que je n'eus pas de peine à comprendre; et l'empreinte de tristesse qui sillonnait surtout la figure du père, suffit pour m'avertir de la grandeur de son infortune. Quelque espérance cependant restait à la famille; on disait que l'expiration des vœux approchait, que peut-être même ils étaient expirés, et qu'il ne semblait pas impossible que cet ange (c'était l'expression de toutes les dames de Lons-le-Saulnier) ne fût rendu ce jour même à ses parens et à la société. Voilà ce que j'appris alors au sujet de cette jeune vierge que je jugeai, sans la moindre hésitation, digne de tout l'intérêt ima-

(1) S. Paul, Ép. Ière aux Corinthiens.

ginable, surtout d'après la charmante impression que me firent ses deux sœurs, Paméla et Laure, dont la tendre physionomie m'en rappelait confusément quelque autre que je croyais avoir vue, sans pouvoir dire d'une manière précise ni le lieu ni le moment.

Le cœur profondément ému de cette scène attendrissante, nous fûmes conduits, de retour à Lons-le-Saulnier, vers la belle allée de peupliers que nous avions encore à voir du côté de l'est. Nous y touchions à peine, lorsqu'un ami de Blainval vint lui annoncer, à voix basse, et en gémissant, l'affreuse nouvelle de la prise d'Ipsara par les Turcs. L'ami s'éloigna; j'essayai de jeter des doutes sur ce triste événement. Blainval lui-même, ne pouvant y croire, montrait à nos dames, pour faire diversion à ces dernières idées, le penchant de la montagne qu'avaient à franchir ceux qui prenaient la route de Saint-Claude pour aller en Suisse, lorsqu'un grand bruit, sur notre gauche, vint attirer l'attention des promeneurs. J'approchai comme les autres et je vis une troupe d'hommes et

de femmes, émerveillés d'un spectacle où je fus loin de trouver les distractions que nous venions chercher. Des bateleurs et des danseurs de corde occupaient, de leurs farces ridicules, les loisirs d'un peuple qu'on aurait pu perfectionner par de généreuses institutions. L'un d'eux, debout sur la corde tendue, se balançait dans les airs; et je fus d'abord importuné par les cris de joie de cette multitude ainsi distraite de ses véritables intérêts par des jeux insipides. Mais ce n'était encore là qu'un prélude : un autre voltigeur remplaça le premier; celui-là portait un mannequin de femme sur les épaules; et à cette facétie d'un nouveau genre, grand bruit, explosions universelles de bonheur! Le danseur, encouragé par l'effet qu'il produit, embrasse indécemment le masque immobile, fait tourner à plusieurs reprises l'ignoble figure dans l'espace, et la précipite en bas à la face du ciel. Les acclamations cette fois s'élèvent au loin, les collines en retentissent!

Pauvre de Villeneuve, me disais-je en retournant à la demeure de Blainval, arrange donc, si

tu le peux, ta haute philosophie et tes belles espérances avec ces vains plaisirs et l'affreuse nouvelle qu'on t'annonce!

Français, tels étaient les jeux qu'on vous permettait alors; et l'on vous eût fait un crime peut-être de gémir tout haut sur la catastrophe d'Ipsara!

CHAPITRE VII.

« L'erreur passe, la vérité demeure. » (W.)

« Notre âme est faite pour les choses qui ne » changent pas. ». (BOSSUET.)

Blainval avait retardé notre départ de Lons-le-Saulnier, jusqu'au 16 août. Je ne dirai rien de plusieurs journées consacrées, comme toutes les autres, aux réunions de l'amitié. Le bonheur de mes deux compagnes, dans cette prolongation de séjour, fut grand sans doute; mais la description que je pourrais en faire n'offrirait aucune couleur sous mes pâles pinceaux; et j'arrive, sans autre préambule, au moment de notre départ pour Genève par la route de Saint-Claude.

L'heure décisive étant arrivée, je commençai à lever la tête, en songeant que nous touchions à la partie peut-être hasardeuse du voyage; et qu'alors

seulement notre petite expédition allait prendre ce que j'osâis appeler un assez grand caractère. J'avais éprouvé jusque là d'heureuses distractions; mais quelques circonstances fâcheuses étaient venues réveiller de douloureux souvenirs. J'avais eu beau me dire qu'un honnête homme, en se pliant à l'empire des événements, « devait, autant que » possible, éviter, comme le disait un ancien (1), » toutes les réflexions que la malice fait naître. » Je n'étais pas bien sûr d'avoir, en toute occasion, montré la prudence dont la raison et madame de Villeneuve m'imposaient la loi. J'avais eu beau me répéter cent fois que c'était un grand bien pour la France de n'avoir plus à vaincre toute l'Europe, il n'en restait pas moins établi dans mes pensées que la persécution qui s'attachait à un grand nombre d'âmes généreuses, était la plus fatale mesure qu'un gouvernement pût jamais adopter pour sa propre sûreté et pour le bonheur de tous. L'honnête hospitalité de Blainval avait un peu calmé mes esprits; mais le mécontentement

(1) Marc-Aurèle.

de Valmore, l'étrange matérialisme de Dalmas, la doucereuse résignation de Saint-Genies, plusieurs familles dans les larmes, et les dangereuses prétentions d'un parti qu'on disait dominateur, avaient laissé dans mon âme un insupportable malaise. Il me semblait au contraire, en quittant Lons-le-Saulnier, et incessamment la France, qu'une autre sphère d'idées s'ouvrait devant nous, et que j'allais échapper enfin à ce qui excitait encore en moi de réels déplaisirs.

J'étais dans cette disposition d'esprit quand nous quittâmes la maison hospitalière et l'honorable famille de Blainval. Ce bon ami nous accompagna jusqu'à la voiture. Nous nous fîmes, en nous promettant le bonheur de nous revoir, de touchans adieux. Le char se mit en mouvement; tout était décidé, l'exécution du plan s'accomplissait. Le pays à parcourir paraissait difficile, extraordinaire pour madame de Villeneuve et pour Camille : l'entreprise n'en souriait que plus à leur imagination. Nous avions avec nous, dans le modeste char-à-banc, une quatrième personne dont

nous devions beaucoup nous louer dans la suite ; un autre voyageur bien plus jeune qui s'était étourdiment emparé de ma place, me l'ayant rendue après discussion, avait été contraint de monter sur le siége. Tel était l'équipage de la petite famille au moment de son départ pour les hauteurs du Jura.

Les premières heures nous promirent d'abord peu d'agrément. Le temps était sombre ; la pluie nous surprit à la montée de Montaigu ; les nuages s'amoncelaient sur la crête des monts; l'eau du ciel sillonnait de ses flots le penchant de la montagne que nous tournions vers l'est ; et la teinte rembrunie des arbres dont elle était tapissée, ne pouvait égayer le paysage ; mais le spectacle qui frappait nos yeux, en excitant vivement l'attention de ces dames, était pour elles un objet continuel de questions et de plaisirs. Après trois heures de montée, la ville d'Orgelet, ses terrasses, et des ruines s'isolant sur la hauteur, s'offrirent à nos regards. Arrivés sur la grande place, nous entrâmes, pour prendre quelques repos, dans la

première auberge qui se présenta. Le voyageur qui nous accompagnait dans la voiture, vint se placer à table avec nous. Je ne savais pas encore son nom; j'ignorais ce qu'il était, où il allait; et déjà nous étions ensemble (phénomène assez commun quand on court le monde) comme si nous nous fussions connus depuis long-temps! La conversation s'établit sur le plan de notre voyage. Il nous conseilla de ne pas nous en tenir à la ville de Genève. « Puisque vous voilà en mouvement, » nous dit-il, allez à Chamouni, poussez jusqu'au » Montanvert, et gardez-vous bien, étant là, de » revenir sur vos pas; allez, sans hésiter, au col » de Balme; de là vous vous dirigerez vers Mar- » tigny; et de Martigny, vous atteindrez avec un » peu de résolution au grand Saint-Bernard. Le » mont Saint-Bernard, et surtout son hospice, » méritent un regard des voyageurs qui vont à la » recherche des grandes idées. L'esprit de l'or- » dre prescrit aux religieux qui le desservent, de » faire un égal accueil à tous les hommes, quelle » que soit leur croyance. L'habitation qu'ils ont

» choisie est la plus haute du globe; une grande » pensée religieuse, un profond sentiment de cha- » rité universelle, semble ainsi, de cette cîme au- » guste, proclamer le premier précepte du chris- » tianisme et la plus douce de toutes les lois. »

Ici, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de pressentir avec joie les belles émotions auxquelles mon âme aspirait dans le cours de ce voyage. Une foule d'idées, confuses encore, mais consolantes, m'avertirent que mes espérances ne seraient pas trompées.

Le voyageur continua : « Au grand Saint-Bernard, mademoiselle (car il avait jugé à quelques mots prononcés que Camille cultivait la musique) devait trouver un instrument admirable. Une dame anglaise, témoin des peines que se donnaient quelques-uns des religieux pour tirer des sons imparfaits d'un clavecin à moitié brisé, s'était concertée avec plusieurs autres dames de la même nation pour faire don d'un piano magnifique aux desservans de l'hospice. » « Ils voudront, ajouta » cet honnête homme, entendre mademoiselle; il

» sera beau de la voir enchanter ces bons solitaires » sur le Saint-Bernard ! »

J'étais ravi du conseil donné; il s'en fallut peu que notre apparition au Saint-Bernard ne fût alors résolue. Déjà je m'apprêtois à choisir les morceaux qui convenaient à la situation ; et je me figurais le saint asile retentissant des beaux airs que ma fille n'avait jamais pu me faire entendre, sans éveiller en moi l'idée d'un concert d'anges, d'une harmonie céleste.

Nous venions, en cet instant, de planer dans les cieux; je fus ramené, en quittant Orgelet vers le milieu du jour, à la terre que l'homme habite, et aux débris qui la couvrent. Nous marchâmes assez long-temps à pied; la voiture était loin de nous; l'officieux voyageur, qui connaissait le pays, nous montra d'abord le *Mont Orgier*, où des soldats romains avaient jadis célébré par des jeux une victoire remportée sur nos aïeux dans les campagnes voisines ; et de là peut-être le nom d'*Orgelet* (1). Ce digne homme regretta beau-

(2) *Mons Orgiarum.*

coup de voyager si vîte. Si nous avions pu, avant le départ de Lons-le-Saulnier, nous entendre sur cette excursion, rien ne nous aurait empêchés d'employer cinq à six jours à parcourir ces montagnes; et il se serait fait un plaisir de nous accompagner dans tous les sites où la curiosité n'aurait pas manqué de nous conduire. Nous aurions visité ensemble le lac d'*Antre*, aux environs de Moyrans, le roc des Druides d'Arinthod, et peut-être, entre Condes et Anchai, les ruines du château d'Oliferne, près duquel s'élèvent les aiguilles des trois Dames, qui abandonnent toutes les nuits ces rochers pour revoir leur ancien séjour. Qui sait même, arrivés à la tour du Meix, si nous n'eussions point porté nos pas jusqu'au vallon de Chalin, et jusqu'au val de Chambly, à ses cavernes, et à son abîme dont on ignore encore la profondeur? C'était là que les druides, les bardes et les ménestrels, avaient, il y a près de trois mille ans, établi leur demeure. Quelques débris et des noms (1) les rappelaient encore.

(1) *Menestru*, Ménestrels; *Herisson*, Eau sainte.

Nous n'aurions pas non plus oublié, sur notre droite, entre Fétigny et Savigna, une roche isolée, dite, dans le pays, la pierre de *Vaivre* ou de *Vouivre*, nom d'un serpent ailé, immortel, que l'on dit se complaire dans les ruines des châteaux et des monastères. Nous l'aurions vu peut-être traverser comme un trait de feu l'espace des airs; mais nous n'eussions pas eu l'adresse de prendre, au vol, le diamant qui éclaire son front, et ferait la fortune de l'homme assez heureux pour le saisir. Le serpent ailé était un être méchant, diabolique, emblême du génie du mal. Je ne regrettai ni le trait de feu, ni le diamant, ni la fortune qu'il pouvait donner.

J'aurais vu, avec moins d'effroi, le rocher qui, considéré de loin, prend, dit-on, la forme d'une statue, connu sous le nom de *l'homme qui vire*, qui change probablement, qui tourne sur lui-même. Sous ce point de vue, ce n'était pas une chose très-extraordinaire que *l'homme qui vire*.

Toutes ces histoires intéressaient passablement mes dames; je m'arrêtais à chaque pas pour ad-

mirer avec elles la beauté du bassin d'Orgelet, que terminaient de toutes parts des montagnes couvertes de forêts, et dont l'aspect extraordinaire paraissait se prêter merveilleusement aux anciennes combinaisons religieuses, ou si l'on veut aux inspirations de la féerie.

Je dois le dire cependant, les souvenirs druidiques avaient quelque chose de décourageant qui déplaisait à mon imagination. Il m'était impossible d'y songer, sans me rappeler de grossières inventions, d'épouvantables cruautés, et l'idée si hardie d'un de nos grands hommes qui avait, dans le ténébreux séjour, voué nos druides, pour les punir, aux serpens des implacables Euménides. De sombres images, à ces pensées, se répandirent autour de moi. Je vis, dans tous les siècles, l'homme courbé sous le poids de ses folles illusions et de ses misères; les débris dont notre voyageur m'avait parlé n'étaient plus à mes yeux que des monumens de colère et de mensonge; je n'apercevais plus autour de nous que de terribles dieux, le dieu des enfers, le dieu de la guerre, le dieu de

la mort, le dieu des tempêtes; ce n'étaient que cérémonies lugubres, chants lamentables, et la ruse et la force se concertant entre elles pour asservir l'univers.

L'honnête voyageur combattit, autant qu'il le put, ces idées désolantes. Il tirait, lui, de la trace des anciens cultes, quels qu'ils fussent, cette vaste et sage conséquence : qu'au milieu des changemens de scènes qui s'étaient succédées dans le monde, l'immuable présence du grand Être n'avait jamais cessé, sous des couleurs différentes, de se faire sentir à la conscience du genre humain.

Les formes de l'adoration, en se perfectionnant, avaient suivi le progrès des siècles; mais le fond des croyances, même chez nos druides, n'avait pas toujours été aussi déplorable que certains philosophes l'ont pensé. Voici, nous dit-il, plusieurs axiomes; ils leur font, à mon avis, quelque honneur :

« Nos âmes sont imortelles;

» Tout ce qui naît tire son origine du ciel;

» Il faut être diligent, prudent et franc dans » l'administration publique. »

Toutes leurs pensées ne valaient pas celles-là, surtout quand elles ordonnaient l'immolation des victimes humaines. Ces sanglantes cérémonies ne prenaient pas leur origine dans les cieux ; et voilà, selon moi, pourquoi la religion des prêtres gaulois et toutes les fausses croyances avaient péri. O vous! ministres du Dieu vivant, chargés d'annoncer aux hommes ce Dieu rémunérateur et vengeur, prévenez les crimes, épouvantez les coupables ; mais soyez toujours vrais, bienfaisans et miséricordieux, et vous triompherez des siècles!

Nous revînmes ainsi, avec le bon voyageur, aux beaux sentimens dont il avait été saisi en nous parlant des secourables solitaires du grand Saint-Bernard ; et je sentis, débarrassé des druides et de leurs affreux sacrifices, mon imagination reprendre librement son essor, pour se livrer aux plaisirs du voyage, au bonheur du moment.

Au centre du vallon que nous étions alors occupés à franchir, s'élevaient çà et là des monticules

isolés dont l'aspect eût été digne du crayon d'un grand dessinateur ; plus nous avancions, plus l'intérêt allait croissant ; et combien alors je regrettai d'être étranger au talent de peindre la nature ! Que de situations ! que d'images m'échappent aujourd'hui, et dont j'aurais conservé le précieux souvenir ! Ce pont de la Pile, si heureusement jeté sur les profondeurs où l'Ain roule ses eaux en murmurant, j'aurais essayé d'en montrer la périlleuse hardiesse ! Je n'aurais pas oublié l'eau verdâtre et blanchissante serpentant en flots d'écume au fond de l'abîme ; et ce troupeau de génisses qui passe le torrent dans le lointain, eût terminé la perspective ! Et vous, rocs stériles, et vous, rochers où le buis commence à paraître, où bientôt le sapin imprimera ses sombres couleurs ; et vous, encore, vallée imposante de la Bienne, que d'esquisses sévères vous offririez en ce moment à nos regards étonnés ! Arrivées, dans notre frêle voiture, sur le chemin qui domine la vallée, mes deux compagnes voyant leurs pieds se dessiner sur le précipice, ne pouvaient concevoir

comment ce roc élevé n'était pas le théâtre de fréquens malheurs. Nous mîmes pied à terre pour la deuxième fois ; et nous avions à peine fait quelques pas, que nous aperçûmes à peu de distance une rangée de bornes dont la blancheur annonçait qu'elles avaient été récemment placées pour rendre la route moins dangereuse. Seulement, comme cela se pratique toujours, au lieu de prévenir l'accident, on avait songé à placer les bornes après qu'il était arrivé. La berline de Saint-Claude à Lyon, quelques jours avant notre passage au milieu des monts, avait été culbutée de cette hauteur même, jusqu'au fond de l'abîme, où les eaux de la Bienne, assez profondes pour adoucir la chute, sans l'être assez pour engloutir la voiture, avaient reçu et sauvé les voyageurs ainsi précipités.

CHAPITRE VIII.

« L'horizon s'agrandit, les idées s'élèvent, de » grands phénomènes s'annoncent. » (W.)

Nous mesurons des yeux, en passant, la roche escarpée; le char qui nous avait précédés nous attendait à quelques pas de là, nous y montons. La conversation continue avec le voyageur que j'ai eu le grand tort, mon ami, de ne pas encore nommer. C'était un des principaux habitans de la ville d'Orbe, dans le pays de Vaud. Il se nommait M. de Pully. Son bonheur, depuis vingt ans, était, chaque année, de voyager pendant six mois, partant en avril, revenant en octobre, embrassant dans ses courses l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, et surtout la France. Paris était l'objet de sa prédilection; il venait voir notre Opéra comme nous allions visiter ses montagnes. Son intention, l'année suivante, était de se rendre pour la troisième fois en Italie. Il me demanda si

je connaissais de nouveaux ouvrages sur cette belle contrée. J'en indiquai plusieurs, sans oublier un Voyage en rapport avec mes goûts, mon ami, et surtout avec les vôtres! Il l'avait lu, il en parlait avec plaisir! La hauteur de votre métaphysique lui échappait un peu, mais la couleur générale du livre lui avait donné le désir de vous connaître. — Ici, je l'avoue, je ne pus m'empêcher, en interrompant le cher de Villeneuve, de lui adresser quelques paroles sur le bonheur de nous concilier ainsi, par la seule pensée, la bienveillance de ceux mêmes que nous ne verrons jamais. J'allais ajouter quelques mots encore sur ce doux besoin de sympathie dont il était si difficile de nous défendre; mais je crus en cet instant remarquer un léger sourire sur le front de mon ami, et je le priai de continuer son récit.

Le narrateur, après cette petite interruption, reprit son cahier. « Nous suivions, dit-il, à mi-côte, en nous occupant, comme vous voyez, d'assez grandes choses, la vallée de la Bienne; et après en avoir contemplé plusieurs fois la disposition et

les accidens divers, nous aperçûmes enfin la ville de Saint-Claude, assise sur son roc, dans une situation extraordinaire et bizarre. Nous soupâmes dans l'auberge où nous devions passer la nuit. Je ne dirais rien ici de ce repas rapide et insignifiant sans le jeune Bertin (c'était le nom du voyageur placé sur le siége), dont les discours, le ton et les manières, si nous n'avions pas été saisis de pensées plus sérieuses, auraient pu divertir la société. En vain M. de Pully essaya de nous donner des renseignemens sur la fondation de l'abbaye par saint Claude, au septième siècle; sur les seize quartiers de noblesse nécessaires pour y être admis; sur la dîme réservée par les seigneurs ecclésiastiques; les lods et ventes, le droit de justice, les sorciers brûlés, et les mains d'hommes attachées avec les têtes d'animaux à la porte des donjons: il lui fut impossible de se faire entendre; Bertin avait pris la parole, et il la garda. On pouvait dire que c'était chez lui le mauvais côté du caractère français exprimé dans ce qu'il pouvait, aux yeux de nos détracteurs, avoir d'un peu commun : « Les mon-

» tagnes que nous venions de parcourir lui parais-
» saient assez jolies; mais (en riant d'avance de ce
» qu'il allait dire) quelle différence entre elles et
» le boulevart des Italiens! » Et, là-dessus, de nous regarder tous avec une assurance, un dédain imperturbable! et de se répandre, à propos du théâtre des Italiens, en longs discours sur les acteurs et surtout les actrices dont il connaissait, et pour cause, les élégans boudoirs!

Le moment du repos arriva cependant, et nous fûmes débarrassés des acteurs, des actrices, et de l'insipide discoureur.

Le lendemain, entre cinq et six heures du matin, nous partîmes de Saint-Claude pour Genève. Nous étions dans une mauvaise berline, M. de Pully, Camille, sa mère, et moi; Bertin figurait encore sur le siége. La première montée qu'il nous fallut franchir fut celle de *Tressu*. Nous mîmes pied à terre et marchâmes en avant; tout était tranquille autour de nous; la profondeur des abîmes, la majesté des hauteurs vers lesquelles nous nous dirigions en silence, excitèrent en nous une

sensation vraiment extraordinaire. J'avançais, la tête découverte; ces dames venaient après moi, d'un air recueilli. J'entendis madame de Villeneuve dire à sa fille; « Ma chère Camille! ne te » semble-t-il pas que nous montions au ciel? » Et nous continuons toujours de monter, l'âme remplie de cette pensée, vraie en elle-même, que nous approchions de plus en plus de la voûte éthérée! Cette seule émotion compensait à nos yeux la fatigue du voyage. Je sentis mieux alors pourquoi je l'avais entrepris; je m'applaudis de cette résolution presque mystérieuse, parfaitement en rapport avec la hauteur des idées que, sans doute, nous inspirait alors l'Éternel.

Quand nous eûmes atteint le plateau, nous remontâmes en voiture, mais avec le chagrin de voir les nuages s'amonceler sur la crête des montagnes. Alors, saisi d'une impression tout à-la-fois triste et solennelle peut-être, je m'écriai, avec un air d'inspiration et d'enthousiasme remarqué par mes deux compagnes :

« Les nuages couvrent la cime des monts, une

» épaisse vapeur environne leurs flancs! Soleil,
» darde tes rayons, dissipe les sombres nuées;
» géant immense, précipite-les au fond de l'abîme,
» et découvre à nos yeux l'une des plus belles scè-
» nes, un des plus grands spectacles qui puissent
» être offerts aux regards des mortels! »

Il eût été beau, après mon invocation, de voir les nuages fuir au loin, et l'astre du jour répandre sur la nature et sur nous des torrens de lumière. Mais les vapeurs ne firent que s'amonceler davantage; le temps devint affreux.

Chemin faisant, et tandis que la pluie tombait à flots, la conversation se détourna des sites qu'il nous était impossible d'apercevoir, pour se porter encore vers cette Suisse dont nous nous préparions à saluer les augustes portiques.

Ce M. de Pully qui l'avait parcourue plusieurs fois, nous dit une foule de choses intéressantes dont il me serait difficile ici de faire revivre le souvenir; mais je me rappelle distinctement encore les traits dont il caractérisa un grand nombre de cantons:

L'orgueil national de Schwitz, de Zug et d'Uri; — l'inquiétude et l'activité de Glaris; — l'humanité, l'hospitalité d'Underwald; — la simplicité, la douceur d'Appenzel; — les vertus publiques et privées de Zuric; — l'affabilité et la haute aristocratie de Berne; — le pouvoir aristocratique de Lucerne; — le fier patriotisme de Bâle; — et ainsi des autres.

Notre voyageur s'arrêta principalement au Valais où il avait passé une partie de sa jeunesse. Ce bon Suisse blâma l'amour excessif des Valaisans pour la liberté; mais il ne put s'empêcher, en parlant de la beauté des femmes, d'admirer la pureté, la simplicité, l'innocence de mœurs qui rappelaient, dans les habitans des zones supérieures, les souvenirs de l'âge d'or et de l'antique hospitalité. Je jetai, en ce moment, un regard de bonheur sur ma femme et sur ma fille; je plaçai à côté d'elles, par la pensée, mon bon Alfred; et je ne regardai plus comme une fable ce que les poètes racontent de cet âge fortuné.

Je me plaisais dans ces douces idées; et j'al-

lais m'y enfoncer davantage, si les intérêts politiques du canton de Vaud n'étaient venus prendre dans la conversation de M. de Pully, la place du genre descriptif et purement philosophique. « Le » pays de Vaud, nous dit-il, quoique soumis à l'a» ristocratie de Berne, était tranquille et heureux » depuis deux cents ans ; l'esprit de la révolution » française, qui apparemment n'était pas celui de » l'âge d'or, y pénétra. Adieu la paix ! adieu le » bonheur ! » Étonné d'une attaque à laquelle je ne m'étais pas attendu, je représentai honnêtement qu'à l'époque dont nous parlions, la France avait eu beaucoup à se plaindre de l'aristocratie bernoise. Notre erreur avait été de vouloir soumettre toute la Suisse à une constitution unique (1) ; mais il nous importait aussi que le pays de Vaud devînt, avec quelques autres peut-être, un canton indépendant. Ce pays, ajoutai-je, devait lui-même dans la suite y trouver de grands avantages, l'événement l'a prouvé, et je suis convaincu que vous vous estimez heureux aujourd'hui d'avoir vu, grâ-

(1) *V.* le Mémorial.

ce à l'intervention du général La Harpe, appuyée par l'empereur Alexandre, l'indépendance de votre canton reconnue par les hautes puissances.

Ce trait d'érudition me fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de M. de Pully. La conversation continua; elle se porta sur les relations existantes entre la Suisse et la France, et particulièrement sur le congrès de représailles. « La France, nous dit-il, » n'a rien rabattu de ses droits sur les produits de » la Suisse; la Suisse plus sage va renoncer à ses » représailles, parce qu'elle a besoin des produits » de la France. Pourquoi, malgré votre grande su- » périorité, n'en agiriez-vous pas de même avec » nous?» Et de se livrer aussitôt à de grands et profonds raisonnemens sur les funestes prétentions des puissances européennes qui croient s'enrichir en s'isolant; sur l'inconcevable maladresse de sacrifier, par de ridicules prohibitions qu'on pourrait, à la rigueur, combattre par des mesures semblables, l'intérêt des consommateurs à l'intérêt d'un petit nombre de producteurs, c'est-à-dire, l'intérêt général à l'intérêt particulier. Enfin,

M. de Pully, posant en principe, avec Say, que les produits ne pouvaient jamais s'acheter qu'avec des produits, regardait la balance du commerce comme une chimère, et le système adopté aujourd'hui par les gouvernemens comme une des causes qui contrariaient les progrès auxquels, par la force naturelle des choses, étaient appelées en ce moment les nations. J'allais, sur tout cela, lui faire une question passablement embarrassante : il crut la prévenir en disant qu'il ne proposait pas de changer brusquement le système existant. Son seul désir, sans partager à cet égard l'opinion de nos économistes, était que l'on s'acheminât lentement et avec prudence vers l'intérêt bien entendu des peuples, et vers le bon sens.

Cet entretien nous occupa jusqu'à la Joux, où nous déjeûnâmes dans une pauvre chaumière. Nous eûmes là du bon lait, de l'excellent café, du gros pain rempli de saveur. Il m'en est aussi resté le souvenir de quelques agréables figures, et d'un petit enfant que madame de Villeneuve balança dans son berceau. Bertin ne manqua pas ici, en

comparant cette humble chaumière à *Tortoni*, de dire encore quelques gentillesses qui faisaient un plaisant contraste avec les sensations éprouvées depuis deux jours. J'avoue cependant qu'averti par quelques mots qui m'étaient échappés dans la conversation, il me parut vers la fin un peu plus supportable. Tout dépend en général du mouvement donné à l'éducation, et peut-être aussi à la haute législation des peuples. De bonnes institutions formeront des sages ; de mauvaises lois peuvent nous donner des sots ; et ce bon jeune homme ne demandait lui-même peut-être, pour se corriger, qu'un avertissement.

Nous allions quitter la chaumière lorsque j'aperçus M. de Pully, debout, le coude appuyé sur la cheminée rustique, discourant avec un chasseur, qui se préparait, le fusil en main et la carnassière sur le dos, à parcourir les hauteurs. J'approchai; la conversation roulait sur la situation de ces contrées dont l'aspect avait à nos yeux quelque chose de tout-à-fait sauvage. Le chasseur disait que, malgré la rude apparence de cette partie du Jura, la misère,

aux yeux d'un bon observateur, disparaissait à mesure que le domaine de la culture se resserrait dans de plus étroites limites; et que, si nous y faisions attention, nous verrions l'aisance de plus en plus sensible en approchant de *Septmoncel* et des *Faucilles*. Je cherchais la cause de cet étrange phénomène; le chasseur me la donna. Suivant lui, la contrée où nous étions alors se trouvant ensevelie dans les neiges pendant sept mois de l'année, la plus affreuse détresse eût été le partage des familles qui l'habitent, si leur industrie ne s'était portée vers les arts mécaniques. « En exerçant sa profession mécanique, l'habitant de la » haute montagne ne subordonnait plus son exis» tence aux caprices des saisons et aux vicissitudes » des climats : sa subsistance était assurée par un » travail manuel auquel il associait toute sa fa» mille. Son économie rurale se bornait à nourrir » quelques vaches à lait qui lui fournissaient, indé» pendamment des produits consommés dans son » ménage, une quantité de fromage aussi avanta» geuse que certaine; avec les engrais de son bétail,

» il fertilisait un petit jardin et quelques parcelles » de terre, sur lesquelles il hasardait un semis » d'orge et d'avoine, réservant pour la culture du » chanvre et du lin, les meilleures parties de son » enclos (1). »

Je notai ces renseignemens avec soin. Ce n'était pas là de vaines paroles; il y avait quelque chose de positif qui intéressait beaucoup mes deux compagnes, et dont, malgré mes poétiques extases, je finis moi-même par être on ne peut plus satisfait. Je recueillis encore ce fait de la bouche du chasseur : « Qu'il était tombé dans le » haut Jura, depuis trente ans, moins de neige » qu'autrefois. Les hivers y étaient en général » moins rigoureux; et le blé, depuis le même » temps, réussissait mieux dans les vallées supé- » rieures. »

Nous continuons, après avoir remercié le judicieux Franc-Comtois, notre mouvement vers le dernier plateau du Jura; et je me trouve, en descen-

(1) Ce chasseur n'était-il pas un médecin très-distingué de Lons-le-Saulnier?

dant par un long escarpement, dans la combe de Mijoux. Nous passons la Valserine, au fond de la vallée même, dont la silencieuse solitude, et l'aspect vraiment extraordinaire, excitent l'étonnement de ma femme et de ma fille. De chaque côté se présente une chaîne de montagnes que ces dames eussent prise volontiers pour les dernières limites du monde. La plus haute est celle que nous allons franchir. Sur le penchant du mont, vers lequel nous cheminons lentement et à pied, se développent graduellement plusieurs bandes de sapins, dont les premières semblent, comme des sentinelles avancées, protéger sa base, tandis que d'autres plus élevées en défendent la cîme. Nous avançons, nous suivons un chemin taillé en zigzag dans le roc, comme autrefois sur le revers du Mont-Cenis, du côté de la Novalèse. La montagne nous domine vers la droite; sur la gauche les abîmes nous menacent. Un voyageur voulant hasarder le passage au commencement du dernier hiver, perdit pied, roula, se cassa la tête contre les sapins, et mourut aussitôt. J'avoue que, mal-

gré mon allure assez maladroite, je ressentis quelque satisfaction peut-être en gravissant ainsi, couvert de sueur et avec assurance, ces lieux escarpés. Après avoir long-temps monté, nous touchons à la hauteur, et nous arrivons aux *Faucilles*. Un repos était ici nécessaire, notre impatience ne peut le souffrir. Conduits par M. de Pully, nous faisons quelques pas entre deux rochers vers l'est; et nous découvrons enfin le lac de Genève, et au-delà le Mont-Blanc, dont les cinq têtes s'élèvent au-dessus des nues qui enveloppent ses gigantesques épaules. J'avais habité, dans ma jeunesse, non loin de ces belles contrées; Briançon, Chambéry, Aix, dans des temps de malheurs, avaient été mon heureux asile. Alors j'avais franchi deux fois le Mont-Cenis; et je n'avais pas vu Genève, ni son lac azuré, ni l'air transparent et lumineux qui semble étendre sur lui comme un réseau magique, ni les superbes campagnes, ornement de ses rives, contrastant avec les glaces éternelles des montagnes dont l'horizon me parut couronné à d'immenses distances. Il m'était im-

possible, avant de quitter la terre, de ne pas jouir avec les miens d'un si magnifique spectacle. Je me sentais, faible créature que je suis, porté vers le beau, le grand, le sublime peut-être; la situation me semblait admirable, et j'osais m'en croire digne

LES LOISIRS

DE

MONSIEUR DE VILLENEUVE.

SECONDE PARTIE.

La Contemplation.

CHAPITRE PREMIER.

« Dieu peut encore répandre la joie sur
« votre visage, et les chants d'allé-
« gresse sur vos lèvres. »

(Job.)

M. de Villeneuve se fit un plaisir, la soirée suivante, de continuer, comme nous en étions convenus, la lecture commencée. Son bonheur, dans la traversée du haut Jura, venait d'abord de l'obstacle vaincu; il venait aussi de l'espérance, con-

que sans doute par la petite famille, de pouvoir, en changeant d'horizon, améliorer pour quelque temps ses destinées; mais il venait surtout du pressentiment des jouissances intellectuelles et morales auxquelles nos voyageurs devaient s'attendre, en présence d'une nature supérieure en effets extraordinaires à celle qui frappait habituellement leurs regards.

Nous fîmes à pied, ajouta de Villeneuve, une grande partie du chemin qui, se prolongeant entre les deux rangs de montagnes dont nous étions dominés, devait nous conduire vers les bords du Léman, et dans les campagnes de Genève. Les sinuosités du terrain nous dérobèrent plusieurs fois le grand tableau qui avait excité notre étonnement sur la hauteur des *Faucilles*. Plus d'une fois aussi, la vue du lac et des aiguilles blanches terminant au loin l'horizon, réveilla dans nos âmes de nouveaux transports de surprise et de joie.

Arrivés à Gex, il fallut montrer nos passeports. Le mien n'était que pour Ferney. Je craignais, à

Ferney, de ne pouvoir, sans une réponse équivoque, passer outre. Je n'eus pas fort heureusement à subir cette épreuve. Nous en fûmes enchantés, car elle ne s'accordait guère avec la sublimité présente de nos pensées. Quel désespoir encore d'arriver là, à l'aspect de cette autre terre promise, sans y atteindre! Le contre-temps eût été cruel! Dieu en décida autrement; nous passâmes sans difficulté; et Genève, dit ici de Villeneuve d'une voix plus élevée, Genève, avant la sixième heure du soir, nous reçut dans ses murs. Ici, je l'avoue, le premier mouvement ne fut pas pour l'enthousiasme. L'embarras d'une descente de diligence, les paquets à réunir, le conducteur à payer, tous ces accessoires fatiguans du voyage ne convenaient pas à la hauteur de mes idées. Il me semblait, à moi, dans la disposition d'esprit où j'étais, que notre arrivée à Genève devait être affranchie de tout soin, comme si nous y eussions été doucement déposés par quelque puissance protectrice. Mais s'il y eut des contrariétés, elles durèrent peu. Madame de Villeneuve qui, depuis nos malheurs, avait

88553

moins de confiance dans ma direction, se chargea de tout, mit ordre à tout; elle eut raison. Tandis que ceci se passait, M. de Pully était allé à l'auberge de la *Couronne*, pour savoir si nous pouvions nous y établir. Il revint bientôt nous annoncer qu'il n'y avait là aucun appartement digne de nous recevoir. Il fallut alors nous contenter de *l'Écu de Genève*, et je me gardai bien depuis d'aller ailleurs. Je dis adieu à cet honorable habitant de la ville d'Orbe, dont la bonté de cœur avait deviné d'abord, avec une admirable pénétration, l'amitié qui unissait le père, la mère, et la fille. Il me parut touché; nous étions émus. J'avoue cependant que la séparation fut un peu brusque, et que mes dames regrettèrent de n'avoir pas témoigné d'une manière assez expansive à cet homme respectable le déplaisir que nous ressentions de le quitter peut-être pour toujours. Une foule d'autres circonstances ajoutaient à la grandeur de l'émotion. La hardiesse supposée, ou, si l'on veut, la bizarrerie du voyage, notre séjour sur une terre étrangère, les grandes sensations éprouvées,

celles qui semblaient nous attendre, tout concourait, avec le départ de l'honnête de Pully, à bouleverser la petite famille, aussi agitée, aussi déconcertée peut-être que si elle se fût trouvée tout-à-coup transplantée sur les bords du lac *Ontorio*, du fleuve *Saint-Laurent*, ou des *Amazones*. Je songeais, pour mon compte, à la rapidité avec laquelle tout passait ici-bas; et je me disais, les yeux toujours fixés sur ce bon Suisse qui nous saluait en s'éloignant, c'est là, sans doute, une de ces figures qui nous plaisent, c'est une de ces ombres que nous aimerions à rencontrer souvent sur notre passage, et que nous sommes condamnés à ne revoir jamais! Eh! qu'elles sont précieuses cependant, qu'elles sont consolantes ces bienveillantes dispositions de l'âme qui nous portent ainsi, sans réserve et presque à la première vue, les uns vers les autres! Seraient-elles si enivrantes et si douces si elles devaient finir avec cette vie?

Au moment où ces pensées roulaient dans mon esprit, nous nous installions, comme je l'ai dit, à l'Écu de Genève; et, pour comble de bonheur,

nous avions, de la chambre où nous étions placés, la vue du lac dont les eaux venaient baigner sous nos yeux le pied même des murailles de l'hôtel. La partie du lac qui s'étendait devant nous vers le nord, le bruit du Rhône dont les flots s'échappaient en tumulte, les nuages étrangement colorés, sur notre gauche, au sommet que nous avions franchi, cet assemblage d'impressions et d'effets divers, nous transporta tout-à-coup dans un monde nouveau. Je n'avais rien vu surtout de semblable aux torrens d'or et d'azur, parsemés d'éclats de lumière, qui couronnaient au loin toute la crête du Jura. J'avais observé, comme beaucoup d'autres, j'avais admiré cent fois les beaux reflets d'un coucher de soleil; mais rien ne m'avait paru aussi extraordinaire que ce phénomène, comparable ici, selon moi, aux vitraux pourprés de nos églises gothiques, à leurs grandes rosaces nuancées de mille couleurs et de sujets mystérieux. C'était une auréole, une gloire céleste, et nous venions d'y passer.

L'âme remplie de la nouveauté et de la gran-

deur du météore, dont j'attribuai les effets magiques à la réfraction des rayons de lumière renvoyés par les cimes glacées des montagnes de l'est, nous nous mîmes, tout fatigués que nous étions, à parcourir la ville, en pensant encore, avec une sorte de plaisir, que nous nous trouvions, par un grand acte de notre volonté, au point de communication des contrées les plus intéressantes de l'Europe, l'Allemagne, l'Italie et la France. La nuit commençait à nous montrer de loin ses voiles; notre première idée, pour profiter du peu de jour qui nous restait, fut d'aller visiter le port : ma surprise fut grande de n'en pas trouver, car on ne pouvait donner ce nom au *Molard*, où l'on apercevait cependant quelques barques suisses, savoyardes et genevoises. Nous cherchions au moins un quai d'où il nous eût été facile d'embrasser le lac dans toute l'étendue qu'il peut offrir à Genève; il n'y avait point de quai. Nous rencontrâmes en revanche le jeune Bertin, accompagné d'un Genevois, petit et contrefait de corps, mais d'une haute et parfaite intelligence. Nous fîmes,

quelques instans, route ensemble. Bertin cette fois ne dit pas un mot; son ami, plus jeune, prit la parole et parla bien. J'appris de lui, comme j'en avais le pressentiment, que Genève, sous le rapport du commerce, avait perdu à ne plus faire partie de la France, mais qu'elle avait gagné de la liberté en se réunissant à la Suisse fédérale. Ce seul avantage compensait tout à ses yeux comme aux miens. Il nous montra, chemin faisant, la maison de M. de Saussure, dont les enfans, honorables sous mille rapports, ne continuent pas aujourd'hui l'enthousiasme de leur père pour les courses hasardeuses au milieu des monts; et j'en fus affligé comme lui, dans la persuasion où je devais être alors que l'admiration pour les beautés de la nature révélait les âmes d'une certaine portée. Nous vîmes aussi le palais habité par M. Aynard. Le portique en colonnes de cet édifice, peu d'accord avec la physionomie sévère de la ville, me parut presque mériter, pour le propriétaire, les honneurs de l'ostracisme. J'ignorais alors son généreux dévouement à la cause sacrée

des Hellènes; si je l'eusse connu, j'aurais proposé d'ajouter à sa belle demeure de nouveaux portiques.

Le Genevois, en prenant avec son camarade congé de nous, voulut bien nous indiquer la résidence d'un ministre du saint Évangile, nommé d'Ablancourt, qui, deux ans plus tôt, avait accompagné mon cher Alfred avec une bonté peu commune; nous lui avions été recommandés par notre ami Blainval; quelques-unes des grandes jouissances que j'avais espérées à Genève commencèrent ici à se faire pressentir. De retour à notre hôtel, nous trouvâmes la table d'hôte préparée; je m'y plaçai avec mes deux compagnes. Ce fut un spectacle aussi nouveau qu'agréable pour ces dames, de se voir assises à cette table avec des voyageurs de diverses nations; Anglais, Italiens, Allemands, Suédois, Russes, Français, nous étions là tous en présence. Il y avait quelque chose de touchant dans cette bienveillance commune, dans cette ressemblance de goûts, qui rapprochait ainsi les députés des principaux peuples de l'Europe. Nous étions

en quelque sorte liés d'avance, amis avant de nous connaître; et c'était là sans doute la cause du bonheur que nous éprouvions tous.

Notre première pensée, le lendemain, avait été de nous rendre de grand matin à l'habitation de M. d'Ablancourt. Mais madame de Villeneuve, pour ne pas trop abuser de la complaisance connue du ministre, voulut prendre, par anticipation, une idée de la ville, dont, à notre arrivée, nous n'avions, disait-elle, aperçu que l'ombre. L'avis fut approuvé, et nous nous dirigeâmes d'abord, d'après les indications qu'on nous avait données, vers la rue dite de la Cité, ou grande Rue. J'avoue que je ressentis, en la parcourant, un bien vif plaisir, à la vue des nombreuses librairies, où je trouvais, pour la première fois depuis long-temps, d'un côté, les livres qui se montrent rarement en France; de l'autre, beaucoup de gravures présentant un intérêt et une couleur que Genève seule pouvait m'offrir. Ici Luther, avec son inflexible physionomie; là Calvin, avec ses yeux animés, son air ferme, décidé, et sa barbe pen-

dante jusqu'à la ceinture; plus loin l'apothéose de Napoléon; à quelques pas de là sa chute et nos malheurs. Je me sentais enfin sur une terre de liberté; les élémens que je voyais là rassemblés, me faisaient pressentir l'utilité de la Suisse, pour assurer la dignité de l'homme et défendre les libertés du monde. Aujourd'hui que l'Europe entière, ou plutôt que tous les rois se sont armés contre la pensée des peuples (1), toute opposition, toute résistance, serait probablement impossible. Mais si deux grandes puissances seulement se disputaient l'empire, la Suisse, avec sa population généreuse, et ses cent quatre-vingt mille combattans, pourrait faire pencher la balance d'un côté et fixer nos destins.

Nous nous acheminons, livrés à ces prévisions d'un assez grand avenir, vers la maison où était né Jean-Jacques Rousseau. Ce premier hommage paraissait dû, dans Genève, à l'homme qui avait,

(1) Il faut passer ici quelques expressions à l'honnête de Villeneuve : le voilà se mesurant seul avec la sainte alliance! ceci devient sérieux!

avec Fénélon, échauffé mon cœur, agrandi mon âme, enchanté ma vie. Arrivés devant la maison où une inscription sur marbre annonçait la naissance du philosophe, une pauvre femme nous conduisit, par un escalier obscur, dans une petite chambre au premier étage. « C'était là que Rousseau était venu au monde, et que son père avait exercé l'état d'horloger. » Cette chambre étroite, pavée de petits carreaux, n'offrant de tous côtés qu'une muraille nue, renferme actuellement trois mauvais lits pour l'indigence; et c'est de là qu'ont jailli les éclairs qui devaient étonner les nations, et exercer peut-être une influence décisive sur nos destinées; car le philosophe de Genève occupe, avec Voltaire et quelques autres, le second acte de la tragédie dont Luther et Calvin remplissent le premier. Je proposai une petite rétribution à la pauvre femme; elle la refusa, en disant qu'habituée à voir tous les jours d'honorables étrangers, elle leur montrait la chambre et ne recevait rien. Il y avait du *Jean-Jacques* dans cette réponse.

L'heure avançait; madame de Villeneuve fut alors d'avis de nous diriger vers la demeure de M. d'Ablancourt. Arrivés enfin à ***, nous entrons, à droite, dans une assez grande maison, dont l'ancienne construction réveilla d'abord dans mon esprit l'idée des vieux siècles. J'annonce, en me nommant, l'ami de Blainval; un domestique nous conduit dans la bibliothèque. Le ministre arrive; je vois un homme qui n'a pas quarante ans, une figure douce et calme, des yeux bleus, de beaux cheveux blonds tombans sur ses épaules; cinq petits enfans le suivent, il nous les présente. « O l'aimable famille! s'écria aussitôt madame de Villeneuve frappée d'étonnement, la charmante, la sainte famille! » Le premier approche; c'est un petit ange! sa sœur le suit; c'est une jolie vierge! les trois autres, en s'avançant à leur tour, continuent la persuasion où nous sommes tous que les belles pensées, les affections vraiment religieuses résident dans cette heureuse maison! Tout est doux, tout est tendre, tout est disposé autour de nous pour la sagesse et pour le bonheur.

Raphaël y eût trouvé des modèles, ou plutôt il les avait devinés en créant les célestes enfans qui entourent, dans ses suaves compositions, la mère du Sauveur! Madame d'Ablancourt ne tarda point à paraître. Jeune et agréable, comme je devais m'y attendre, elle ne fit, à mon grand plaisir, qu'ajouter un trait de plus à cet harmonieux tableau. Je crus ici découvrir l'influence morale des habitudes et peut-être de la pensée dominante des époux sur la physionomie et le caractère de leurs enfans : si ce n'était pas dans le sanctuaire de la religion, c'était du moins dans son péristyle que je me trouvais alors ; et me voilà, dès le premier pas, entouré de vivantes images où je crois reconnaître le type du beau que la nature humaine ne donne presque jamais. Il y avait là quelque chose de divin, dont mon âme fut profondément touchée ; la consolation s'insinua plus avant dans mon cœur; mes vœux s'élevèrent, avec une douce sérénité, vers le ciel.

CHAPITRE II.

» . . . . . L'immortelle pensée,
» Reine de tous les lieux et de tous les instans,
» Traverse l'avenir. . . . . »

L'âme remplie de ces douces émotions, mon premier soin fut de raconter à M. d'Ablancourt les motifs et les circonstances du voyage. Le souvenir de Lons-le-Saulnier et le nom de Blainval me furent, d'abord, d'un grand secours auprès du ministre; mais il me suffit d'un quart d'heure d'entretien pour me trouver avec cet homme honorable sur le pied d'une ancienne familiarité. Le pasteur se plaignit de la discrétion de madame de Villeneuve; il aurait voulu commencer avec nous la tournée de la ville; c'était, disait-il, un empiètement sur son droit et sur ses plaisirs; et il fallut, après un repos d'une demi-heure, se confier à sa direction pour mettre à profit, par

une promenade raisonnée, le peu de temps que nous avions à passer à Genève. Nous partîmes. D'Ablancourt donnait le bras à madame de Villeneuve; je conduisais Camille dont la joie était au comble; son étonnement, son ardente curiosité me charmait. Mon bonheur était là. Eh! que n'aurais-je pas fait pour cette fille chérie? J'avais besoin, dans les traverses de la vie, d'un consolateur, elle l'était; le ciel l'avait envoyée vers moi, comme un ange, pour alléger mes chagrins, pour apaiser mes douleurs; et je me disais, en regardant de côté, avec un inconcevable attendrissement, sa figure rayonnante de bonheur : Il y a donc quelque bien sur la terre, tout n'est pas égoïsme, froideur, ingratitude; les plus doux sentimens y exercent encore leur consolant empire; et je me taisais, et j'écoutais d'Ablancourt, je considérais encore ma femme chérie, je revenais à ma fille, et j'étais le promeneur, le père, et l'époux le plus heureux de l'univers.

D'Ablancourt avait eu d'abord l'idée de nous conduire au Musée, au Jardin des plantes, à la

Bibliothèque; mais nous arrivions de Paris, où nous possédions en ce genre d'immenses richesses; et il était bien autrement essentiel de nous donner en grand la physionomie générale de la contrée. Nous traversâmes la ville, en nous dirigeant vers l'est. Madame de Villeneuve, dans cette tournée, fut frappée du calme et de l'ordre qui régnaient autour de nous. On ne saurait croire, sans doute, qu'une ville de vingt-six mille habitans, resserrée dans ses vieux remparts, où les étrangers abondent, fût dénuée d'intérêt et d'action; le mouvement existait, la vie se montrait, mais c'était le mouvement mesuré, la vie morale, dont aucune autre cité jusqu'à ce jour ne m'avait offert un si bel exemple. Je ne voyais, nulle part ici, cette irritation qui m'avait souvent choqué, même dans les villes de France; point de débats, de rixes, de querelles entre les hommes du peuple, ni parmi les enfans; jamais de juremens, de blasphèmes, de passions funestes et impies; il y avait, en un mot, à Genève quelque chose de moral, de réglé, de religieux, qui semblait y élever la

nature humaine à la hauteur où j'aurais aimé toujours à la voir placée.

Nous étions tous dans cette situation d'esprit, quand nous arrivâmes sur une éminence qui domine la ville du côté de l'est. Le ministre nous montra d'abord au sud-ouest la jonction du Rhône et de l'Arve, le pays de Gex jusqu'à l'Écluse; au midi, les premières montagnes de Savoie, le mont Sion; à nos pieds, Carrouge; un peu sur notre gauche, le grand et le petit Salève; près de nous, en inclinant vers l'est, le coteau de Cologny; dans le prolongement, le môle et sa cime escarpée; le Buet, ses glaces et son fertile plateau. Je cherchais au loin le Mont-Blanc; d'Ablancourt me le montra, cachant ses trois cimes principales dans les nues. Nous avions, encore, en poursuivant vers le nord-est, les Voirons, cultivés jusqu'à leurs sommets et si bien explorés par M. de Saussure; au-delà, les montagnes du Valais; et enfin, devant nous, vers l'extrémité de l'horizon, les dents d'Hoche, dont les cimes contournées et bizarres, s'élevant à 1400 toises au-dessus des mers, signalaient, par leur

position, la région même où le Rhône, au-delà de Saint-Gengouph et près de Bouveret, se précipite dans le Léman.

Promenant de là nos regards sur la rive occidentale, d'Ablancourt nous indiqua le mieux qu'il put quelques sommets dépendans de Fribourg et de Berne, et plus près de nous les hauteurs du canton de Vaud. Il nous était impossible, à une si grande distance, de découvrir Lausanne. Il n'en fut pas de même de Morges, de Rolle, où nos yeux purent atteindre; Nyon, Copet, Versoix, Genthod et Sécheren, complétèrent pour nous jusqu'à Genève cet imposant tableau.

J'aurais voulu des renseignemens historiques; mais je n'avais pas en perspective les cimes d'Uri, de Schwitz, d'Underval et d'Appenzel, qui eussent rappelé les plus glorieuses époques de l'histoire des Suisses. « Ce n'est pas, me dit d'Ablancourt, que de grands événemens et d'admirables courages n'aient honoré les rives de ce beau lac, non loin surtout de Saint-Gengouph et de Bouveret; mais il faut remonter, pour en trouver des traces,

vers les siècles très-reculés; et encore sont-elles peu sensibles. Il est trop vrai qu'alors les héros de l'Helvétie moururent tout entiers; que le genre humain, sous le sceptre de fer des Romains, retomba, en Suisse comme ailleurs, dans la servitude, « et que la tombe qui reçut les froides dé» pouilles de nos ancêtres, engloutit, comme l'a » dit Muller, le souvenir de leurs actions. »

En butte cependant aux envahissemens successifs du nord et du midi, la Suisse, enfin, s'était affranchie de l'un et de l'autre; la liberté, réfugiée vers les cimes glacées du Saint-Gothard, en était descendue victorieuse vers les régions inférieures, pour offrir un asile aux victimes du pouvoir chez les nations les plus exposées à ses coups. « Aujourd'hui, monsieur, les temps sont changés, les antiques libertés compromises; la Suisse, réduite à la déplorable nécessité, pour ne pas compromettre sa propre existence, de se montrer inexorable envers des noms malheureusement trop célèbres. » Mais c'était déjà beaucoup, selon le sage ministre, d'exister au milieu de ce flux

et reflux continuel des nations les unes vers les autres; c'était un grand bien de s'appartenir et de n'obéir qu'à ses propres lois. D'Ablancourt, sous ce rapport, ne s'étonnait pas de l'heureuse impression qu'avait faite sur nous sa patrie. La liberté datait de loin à Genève; des diètes fréquentes s'y étaient tenues dans les premiers siècles. Quoique le droit et la force s'y fussent disputé trop souvent l'exercice du pouvoir, et que l'autorité eût passé, par des révolutions successives, aux mains des évêques, des bourgeois, et des ducs de Savoie, il était hors de doute cependant que la puissance religieuse, c'est-à-dire le doux empire des idées, l'avait plusieurs fois emporté sur la brutalité tranchante du glaive; et qu'il n'avait manqué souvent aux Genevois qu'un bon système de confédération pour consolider leurs libertés et leur indépendance. « Eh! qui sait, » ajouta le ministre, si ce moment n'est point ar» rivé? » Il m'entretint ensuite de l'institution dans sa patrie d'un grand et d'un petit conseil, ou conseil de législation et conseil d'exécution. La

constitution génevoise, suivant lui, tenait le milieu entre les lois des cantons aristocratiques et celles des cantons populaires. L'honorable pasteur me donna, sur toutes ces choses, des explications pleines d'intérêt, mais que je saisis assez mal, préoccupé, comme je l'étais, de la nouveauté et de la beauté des sites qui s'offraient de toutes parts à nos regards étonnés.

Nous avions formé le dessein, avant la chute du jour, de nous diriger vers le Salève, pour visiter la belle maison de campagne dont le neveu de M. Pictet, l'agronome, était le propriétaire. Nous prîmes donc notre essor de ce côté; et je me vis bientôt dans de magnifiques jardins, dominant du haut de la terrasse qui regarde le midi, sur la rivière de l'Arve, écoutant le bruit de ses eaux qui couraient dans la direction de l'ouest. M. Pictet était absent; j'attendais de lui des renseignemens précieux sur ses utiles travaux; d'Ablancourt y suppléa de son mieux; nous revînmes sur nos pas. Les heures, durant cette promenade, avaient fui avec une rapidité dont je ne

m'étais aperçu qu'au moment où les rayons du soleil prêt à éteindre ses feux au-delà du Jura, en touchaient encore la cime. J'éprouvai là, mon ami, une impression de calme et de bonheur, dont le souvenir me charme encore.

D'Ablancourt nous conduisit de là dans sa philosophique demeure. Nous y étions attendus par son heureuse compagne. Cette dame avait préparé, pour la soirée, un repas qui nous parut splendide. Deux autres pasteurs y assistèrent avec nous. Je craignais, je l'avoue, de ne pas être à la hauteur d'une réunion aussi imposante que celle-là. Heureusement, j'avais connu à Paris madame de Staël; il se trouva que l'un de ces ministres prétendait au même honneur; mes inquiétudes furent dissipées. Il parla beaucoup de ses entretiens avec cette dame célèbre, des traits de flamme qui lui échappaient dans la discussion, et de la hauteur habituelle de ses pensées. Ce fut un plaisir de l'entendre, quand il nous répéta ce qu'elle avait dit sur les deux grands systèmes religieux qui partageaient l'Europe : « Sur ces deux

forces distinctes de l'esprit humain qui inspiraient le besoin de croire, et le courage d'examiner. » Mais ce qui charmait surtout le digne pasteur, c'était de l'avoir vue souvent « pressentir, comme elle » le disait, les jouissances célestes dans les inspira- » tions du génie ». Et de là, sans doute l'iten tion qu'elle avait montrée, si elle eût vécu, d'embrasser le *mysticisme*. Madame de Villeneuve demanda l'explication de ce système dont jusque là elle ne s'était pas fait une idée bien précise. Le ministre répondit que c'était une espèce de théologie philosophique qui ne pouvait déplaire aux âmes tendres, puisque l'amour le plus pur, l'élan de nos cœurs vers l'Éternel, en formait le principe. Il nous cita cette proposition du mystique Arnaud de Bresse : « Dieu est tout, la création entière est » une de ses pensées; il n'y a point de péché où la » charité réside. » Cet Arnaud avait été brûlé vif à Rome, au treizième siècle; et nous revînmes aussitôt à la noble fille de M. Necker. On parla, avec émotion, de ses derniers momens. Le pasteur me dit ce que d'ailleurs j'avais été moi-même à

portée de savoir, que l'espérance l'avait soutenue jusqu'à la fin; qu'elle ne croyait pas mourir. Cette noble espérance avait signalé de même, sur le bord de la tombe, plusieurs hommes d'un ordre supérieur; c'était un privilége des têtes fortes d'être ainsi dominées, dans cet instant solennel, par un pressentiment infaillible d'immortalité. Ces hautes pensées nous conduisirent à l'homme du siècle; il fut question de ses démêlés avec l'auteur de Corinne. Le ministre nous assura que Napoléon avait fini, plus juste envers elle, par rendre hommage à la hauteur de son talent comme à la bonté de son cœur; et c'était un assez beau témoignage que celui-là!

Ce grand nom prononcé réveilla tout-à-coup le souvenir de la vaste catastrophe où cet homme extraordinaire avait joué un rôle si glorieux et si lamentable. On l'admira, on le blâma tour-à-tour. L'un des pasteurs se plaignit surtout des attaques du héros français contre ce qu'il appelait l'idéalisme. La philosophie, méprisée de ceux qui jouissaient des biens de la terre, ne pouvait être

négligée du sage; il n'était pas déraisonnable, quand on voyait l'infortune peser d'une manière si déplorable sur le genre humain, de lui assigner un refuge dans les régions spéculatives; et voilà pourquoi ce grand homme lui-même, après avoir paru, sur son trône, dédaigner les études philosophiques, y était revenu sous le sceptre de fer du malheur.

On se leva de table; la conversation continua. Tout le monde fut d'avis que le bonheur de l'espèce humaine dépendait du règne de la raison, de la connaissance de la vérité, du perfectionnement des mœurs par les lois. La misère, la guerre, la tyrannie, l'ignorance, l'intolérance, la férocité, l'impiété, étaient les fléaux du monde. Le système qui tendait à les détruire devait être embrassé avec ardeur par tous les peuples. On parla, à cette occasion, des vieux siècles, si peu raisonnables, si aveugles et si cruels. D'Ablancourt me dit que sa maison, dont l'air antique m'étonnait, avait été habitée, au cinquième siècle, par le roi de Bourgogne Gondebaud, et probablement par

Clotilde. Ces murailles avaient entendu et répété leur voix comme la nôtre. Il semblait que tout cela se fût passé la veille. Qu'est-ce en effet qu'une suite de treize siècles s'enchaînant, se succédant, ne formant que quelques points imperceptibles dans la durée? Et quelle différence cependant entre ce temps et celui où nous vivions! Qu'étaient-ce au fond que tous ces princes dont les sombres figures éveillaient encore aujourd'hui, quand on y songeait, de sinistres pensées? L'un, pour régner, égorgeait son frère, et précipitait sa belle-sœur dans le lac; l'autre (une fille du sang royal), pour venger son père, brûlait et désolait les campagnes de son oncle; Clovis lui-même tout couvert du sang de ses neveux..... Quel rapport entre ces hommes et nous? Sans doute de grands traits de cruauté avaient encore déshonoré l'époque présente; mais la barbarie devait à la fin s'éteindre; et c'était toujours aux progrès de l'intelligence, de l'éducation et du bon sens que les nations seraient redevables de ce bienfait.

J'avoue qu'à l'aspect des hommes respectables

dont j'étais entouré, s'occupant des plus grands et des plus saints objets qui puissent fixer l'attention des sages, je ressentis au fond du cœur une véritable satisfaction (et je le dis à ces dignes ministres) en pensant que le modeste citoyen d'une petite république, et peut-être aussi un simple et timide habitant de la capitale de France, étaient plus grands aux yeux de l'Éternel que les têtes couronnées du cinquième siècle. Madame de Villeneuve dit ici avec beaucoup de raison que cette confiance en nous-mêmes pouvait bien ne pas être déplacée; mais qu'il ne s'agissait pas aussi de nous disputer des couronnes. Eh! qui nous dit en effet, si de pareils intérêts s'étaient agités parmi nous, que des passions malfaisantes ne se fussent pas montrées dans cette réunion actuellement si paisible?

Il n'en était pas moins vrai cependant que les mœurs et les systèmes gothiques ne convenaient plus, de nos jours, à la condition de l'homme, à l'organisation sociale. De grands progrès existaient déjà. Chaque homme se trouvant,

dans une certaine mesure, susceptible, au moral comme au physique, de perfectionnement, il était permis d'en conclure l'amélioration de l'espèce humaine entière, et la possibilité, avec de bonnes lois et une sage administration, d'arriver à l'aisance, à la paix, aux connaissances utiles, à la tolérance, à la religion, aux vertus. C'était vers ces beaux résultats que devaient se diriger toutes nos espérances. La force matérielle pourrait longtemps encore décider de beaucoup de choses; mais la pensée était une force tout comme une autre; elle finirait par entraîner dans son mouvement les peuples et les rois.

CHAPITRE III.

T'alzò natura inverso il ciel la fronte
E ti diè spiriti generosi, ed alti,
Perchè in sù miri.

« La nature te fit un front élevé; obéis
» à sa voix, marche aux grandeurs
» où le ciel t'appelle. »

La question de l'utilité morale des lumières bien dirigées, et des améliorations à espérer encore dans les destinées humaines, était à peu près résolue pour moi, dans la journée du 18 août, sur les bords du Léman. J'allais actuellement quitter la terre et les vains intérêts qui l'agitent, pour m'approcher de plus en plus des cieux. Les sentimens élevés qui nous avaient déjà saisis, au passage du Jura, comme à notre arrivée sur les rives du lac, devaient se montrer surtout dans l'excursion à laquelle nous étions préparés. C'était presque une réponse au matérialisme de Dal-

mas. Je me sentais heureux à Genève, j'y aurais volontiers prolongé notre station de quelques jours. Mais nous devions, en suivant s'il se pouvait le conseil donné par le voyageur de la ville d'Orbe, visiter d'abord les montagnes du Faucigny. La saison avançait; il y avait, selon les pasteurs genevois, peu de temps à perdre pour affronter avec bonheur ces hautes régions. Leur avis fut écouté, comme il devait l'être; et le lendemain (19 août), nos forces bien réparées par un paisible sommeil, et l'âme plus tranquille, nous montâmes, à six heures du matin, dans la voiture de Sallanches. Être éternel, vous n'aviez pas depuis long-temps versé dans mon sein un si vif plaisir, un bonheur aussi pur.

Nous étions en tout sept voyageurs. Une dame d'Orfeuil et sa fille, à peu près de l'âge de Camille, s'étaient ainsi que nous placées dans l'intérieur de la diligence. Le frère de la dame, M. de Merville, paraissait sur le devant de la voiture avec un voyageur anglais. Madame d'Orfeuil présentait sur sa douce figure un mélange de bonté et de sensibi-

lité qui me charmait. Elle tenait à la main le poëme de Delisle sur la Vie des champs. Je lus, à sa prière, un fragment du livre où l'auteur avait voulu peindre le pompeux Jura et le terrible Montanvert, que peut-être il n'avait jamais vus, car j'avoue, tout en admirant les beaux vers du poète, qu'ils me semblèrent assez pâles en présence de la nature. M. de Merville se retournait de temps en temps pour causer avec nous. Il faisait le voyage pour la seconde fois, et pouvait nous être d'un grand secours. C'était un homme de ma taille, plus jeune que moi, aussi adroit que je paraissais lourd et embarrassé. L'imagination n'était pas en lui la partie dominante; mais il réunissait à un haut degré toutes les couleurs de la bienveillance et de la bonté. L'Anglais me faisait encore plaisir à voir; avec son chapeau de paille orné de ruban, son gillet serré, son grand pantalon gris, et la gravité de son maintien. Madame de Villeneuve riait un peu en l'entendant prononcer des mots français avec autant de peine que j'en montrais à parler la langue anglaise; mais elle

était touchée comme moi des sentimens affectueux qu'il s'efforçait d'exprimer sur son immobile physionomie.

Tous ces traits divers qui distinguaient nos voyageurs s'accordaient on ne peut mieux avec la situation présente. L'air satisfait de la dame expliquait la pensée qu'on avait eue d'entreprendre cette romantique expédition; les regards curieux, attentifs, de la demoiselle, l'annonçaient encore davantage; la démarche aisée, la bonhomie de l'oncle, prêt à conduire ces dames partout, entraient surtout ici comme élémens nécessaires du voyage. Ce qui me frappait chez lui, c'était moins la conscience des grandes beautés de la nature, que le bonheur de diriger sa sœur et sa nièce, et, en revoyant ce qu'il avait déjà vu, de se donner le plaisir du mouvement. Ce n'était pas là sans doute le ton mesuré et solennel des pasteurs de Genève. L'Anglais, sous ce point de vue, avait sur lui une grande supériorité; en général, sa manière d'être me semblait moins opposée que l'allure de M. de Merville aux sensations

que je m'étais promises. Cet homme allait chercher des émotions; sa figure froide, son ame forte, avait besoin, pour sortir de sa tranquillité ordinaire, d'éprouver de grandes secousses. On voyait, à ce calme, à cette dignité, qu'il était en rapport avec les régions que nous devions parcourir, et capable de pressentir ce que ces grands phénomènes pouvaient avoir d'imposant et de sublime.

Il me reste à dire, en achevant le tableau, que mon âme, déjà bien adoucie par les nobles souvenirs de Genève, se calmait de plus en plus, quand je me vis, avec mes compagnes de voyage, dirigeant ma course vers la vallée de Chamouni, pour considérer de près les sommets glacés que nous avions aperçus de la hauteur des *Faucilles*. Ce bien-être que je commençais à ressentir, en suivant, vers le sud-est, la montée de *Chesne*, tenait à plusieurs causes : au spectacle des grands effets de la nature qui allait m'apprendre, comme je l'avais espéré, à considérer de haut et à juger pour ce qu'elles valent les petites passions hu-

maines; au délassement naturel des organes de la pensée, prenant à cette vue une direction différente de celle qu'elle suivait habituellement; à la satisfaction de voir madame de Villeneuve jouir à souhait de ce grand tableau, et de pouvoir me dire encore que j'étais la cause de son bonheur; au plaisir enfin de partager la joie de Camille, qui portait de tous côtés ses avides regards, et prenait, en quelque sorte, avec délices, possession d'une des contrées les plus intéressantes de l'Europe.

Nous avancions; le Salève, que nous avions d'abord devant nous, s'offrit à nos yeux de profil; des changemens à-peu-près semblables de perspective nous étaient donnés, au nord-est, par les Voirons, et bientôt après par le Môle, qui produit un si bel effet, considéré des hauteurs de Genève.

Je vis, dans cette partie de notre voyage, plus d'un site sans le décrire, je passai plus d'un torrent sans le peindre, je franchis plus d'une montagne sans la nommer. Mais il me fut impossible de ne pas indiquer à mes compagnes le torrent

Ménoge descendant des Voirons, et courant vers le Salève. Camille, à son tour, me montra le Môle, avec les roches pittoresques qui en forment la base. Nous admirions ensemble, à notre droite, l'Arve fuyant au fond de la vallée, dominée au-delà par la montagne des Bornes, couverte de forêts. Hanemas, Vetra, Regny, la Roche, Rumilly, nous furent nommés par l'honnête de Merville. Cet aimable homme mettait souvent pied à terre, désignait tout, expliquait tout à nos dames. Il leur fit remarquer le contraste presque continuel que présentaient les plus riches vergers, avec les sommets séjour éternel des hivers, et surtout avec ce mont Brezon dont la cime s'élevant, sur notre droite, à l'opposé du Môle, était environnée de nuages. Plus les voyageurs avançaient, plus leur surprise allait croissant; et rien n'égala le sentiment d'admiration et de respect, dont tout l'équipage fut saisi, à la vue des groupes de montagnes, dont les amphithéâtres, se croisant horizontalement les uns sur les autres, s'offrirent à notre imagination comme un portique

d'autant plus auguste qu'il nous semblait plus difficile à franchir, pour atteindre par degrés aux grands phénomènes vers lesquels se dirigeaient tous nos efforts et toutes nos pensées.

Mais comment vous peindre, mon ami, la sensation que j'éprouvai, quand je crus reconnaître la physionomie de cette Savoie, dont l'acpect et l'étude avaient été pour moi la source de tant de plaisir dans mon heureuse jeunesse? Je n'avais jamais, de ce côté, dépassé la ville d'Aix, à douze lieues de Genève; jamais je n'avais parcouru les montagnes dont nous étions alors entourés; et cependant, à l'instant dont j'essaie de vous donner une idée, il y avait dans la couleur de l'air, dans la coupe des montagnes, dans leurs teintes, quelque chose qui m'annonçait que Chambéry n'était pas éloigné! et je ne saurais vous dire les douces pensées qui se pressèrent en ce moment dans mon âme attendrie!

C'était à Chambéry qu'à la suite de mon premier voyage, j'avais passé mes plus beaux jours; c'était à Chambéry qu'un ami d'enfance m'avait

accueilli avec une délicatesse inexprimable; c'était à Chambéry que de jeunes beautés avaient excité, dans mon sein, un feu dont la pure innocence y avait prévenu toute espèce de trouble et de regrets; c'était à Chambéry enfin que l'amitié, ce sentiment divin, l'honorable confiance, tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime sous le ciel, avait formé, je le crois, le fond de mes pensées et de tout mon être! Eh! comment n'aurais-je pas été vivement ému, si près de cette ville, et à de tels souvenirs?

Ces premières idées en réveillèrent une foule d'autres dans l'âme du cher de Villeneuve. Il se souvint qu'à ces enivrantes extases de la jeunesse, s'était jointe une autre série non moins remarquable de sentimens et de plaisirs. De nouveaux voyages entrepris, sa présence aux armées, la gloire du nom français, de nobles désirs, de grandes espérances pour le bonheur du genre humain, de belles amitiés, de hautes idées religieuses et philosophiques, la sérénité dans son cœur comme dans les cieux, qu'avait-il à désirer

de plus? et qu'aurait-il gagné à naître ailleurs, et dans un autre ordre d'événemens?

Une autre carrière, il est vrai, n'avait pas tardé, avec le progrès des ans, à s'ouvrir devant lui. A la jeunesse, à son exaltation, à ses doux plaisirs, avaient succédé des circonstances plus graves. Chef de famille, placé dans un poste suffisant à sa modeste ambition, il dut bientôt connaître ce que la vie humaine avait de sévère. Mais de grandes jouissances d'honnête homme, une considération méritée, l'honneur d'avoir fixé les regards de celui qui tenait en ses mains la destinée de tant d'hommes, lui firent souvent croire que la seconde partie de sa vie allait répondre à la première; et il lui était arrivé plusieurs fois, au milieu des siens, de dire, dans la douce effusion des plus aimables sentimens : Non, s'il m'était donné de recommencer ma carrière, je ne voudrais pas demander au ciel une autre destinée!

De Villeneuve en était là, lorsque de grands événemens vinrent changer la face de l'Europe; et ce fut alors seulement que le sort parut le

traiter avec quelque rigueur, si ce fut une rigueur, s'écria-t-il, de souffrir quand mon pays souffrait, de tomber avec la patrie, et de partager peut-être le destin des hommes généreux. Les plaintes, sans doute, les regrets devaient avoir un terme. De bonnes lois pouvaient valoir mieux que des victoires. Numa aurait pu l'emporter sur Romulus. Mon irritation cessait; mais ne pas gémir sur la destinée d'un grand peuple! mais s'enthousiasmer pour l'ennemi! mais s'isoler de son pays, de ses intérêts, de sa gloire! mais emboucher la trompette avec l'étranger! mais se féliciter de nos désastres! Français! un tel effort me fut impossible; et je me suis long-temps étonné qu'il pût exister quelque homme sur la terre, qui osât transformer en crimes la délicatesse de conscience et l'amour de la patrie!

Nous avançons cependant, ajouta de Villeneuve, honteux encore d'avoir oublié la résolution qu'il avait prise de juger pour ce qu'elles valent les choses de ce monde; nous suivons, pendant quelques heures, les sinuosités des premières

montagnes dont l'aspect nous avait étonnés, et tournant un peu vers la gauche, nous arrivons à Bonneville. Nos dames fatiguées prirent, à l'auberge où l'on s'arrêta, quelques momens de repos. Je ne dirai rien de l'auberge ; le dîner qu'on nous y servit était décidément mauvais ; un vin détestable excita l'indignation de M. de Merville, et je la partageai. Nous n'eûmes d'autre plaisir, à table, que de nous trouver en présence des trois Allemandes, accompagnées d'un bon Allemand, mari de l'une d'elles. Celui-ci, avec les formes de la bonté, était loin de la dignité de l'Anglais qui voyageait avec nous ; ses dames elles-mêmes, tout honnêtes qu'elles me parurent, ne m'ont laissé de leur physionomie aucun souvenir vraiment remarquable. Les maîtres de l'auberge n'offraient rien non plus, dans leurs traits, qui pût récréer les yeux du voyageur. Toutes ces bonnes gens, en nous voyant arriver, paraissaient, à leur air d'indifférence, s'étonner que l'on vînt de si loin pour saluer leurs montagnes. Je crus ici (et peut-être eus-je tort, d'après ce

que j'ai vu depuis) que l'élévation de pareils sentimens ne se montrait que dans une éducation distinguée.

A la sortie de Bonneville, nous passâmes l'Arve, ayant toujours, à notre gauche, le prolongement du Môle, et le mont Brezon vers la droite. Ici commençait pour nous la vallée de Cluse, terminée à l'est par le Buet, dont de Merville crut un instant reconnaître la cime, couverte de neiges qui ne fondent jamais. Je ne parlerai pas du cours de l'Arve, des ruisseaux qui s'y jettent, de la pointe de Taninge que nous aperçûmes sur notre gauche, ni du torrent (1) qui, sorti de la vallée de Taninge, va se jeter, avec plusieurs autres, dans les eaux de cette Arve que nous aurons toujours sous les yeux. Cette contrée a été décrite par un grand nombre de voyageurs. Ils ont tous indiqué les prairies qui s'offrent à nos regards, les aunes, les saules, les peupliers qui tapissent la vallée, les grands arbres qui attirent notre attention sur les hauteurs voisines. On

(1) Le Giffre.

connaît suffisamment *Siongy* où nous passons. Il est encore peu de curieux qui, au moment d'entrer à *Cluse*, n'aient vu avec une sorte de surprise les rochers qui s'inclinent sur la route et nous menacent de leur masse accablante.

A Cluse, on repasse l'Arve, pour entrer dans la vallée de *Maglan*. Le point de vue qui s'offre à nous, du pont où nous nous arrêtons un instant, nous présente un aspect vraiment sauvage : nous en jouissons à notre aise. Le resserrement de l'Arve, la rapidité de sa course, le bruit de ses flots, les rochers et les hauts sapins dont elle est dominée; l'effet que produisent les trois dames allemandes qui descendent en s'appuyant sur leurs bâtons, par un chemin étroit, le long du roc escarpé; tous ces souvenirs d'un tableau que je ne croyais plus revoir, méritaient peut-être ici un autre pinceau que le mien. Nous aurions volontiers gravi à notre tour; mais de Merville nous réservait pour de plus grands travaux : nous dûmes obéir.

Nous avions aussi formé le projet de visiter la

grotte de Balme. De Merville nous en montra l'ouverture, à la hauteur de cent vingt toises, dans l'escarpement des rochers que nous avions sur la gauche; mais il eût fallu, pour exécuter ce dessein, faire une station à Cluse, y passer même une nuit; nous fûmes contraints de renoncer à cette grotte, à l'effrayante profondeur du puits où peu d'hommes ont osé descendre. Madame d'Orfeuil nous parla du Bouc noir qui jadis paraissait défendre l'abyme, et dont l'idée romanesque ou poétique plaisait à son imagination. Madame de Villeneuve et Camille auraient voulu y trouver la Basilique, le Dôme, l'Arsenal, les ruines d'un palais somptueux, dont elles savaient que des voyageurs célèbres avaient parlé. L'Anglais, insensible au merveilleux, s'attachait aux pétrifications, aux cristallisations, aux stalactites, qui ont excité la curiosité des savans explorateurs de ces roches solitaires. Il en dit quelques mots que j'eus un peu de peine à comprendre, et nous passâmes outre. Mademoiselle d'Orfeuil, qui tenait une carte à la main, obser-

vant tour-à-tour la carte et la contrée, nous montrait des châteaux isolés, au loin, sur les hauteurs, et dignes encore des temps de la féerie. Mais ici l'œuvre de Dieu est si grand, que les travaux de l'homme, avec ses inventions fantastiques et bizarres, me semblaient bien petits! O mon ami, que la nature est imposante dans ces montagnes! que de richesses, de grandeur et de magnificence! L'isolement, la majesté de ces déserts, le bruit continuel des flots, la hauteur de ces roches à pic, tapissées, au-delà, de noirs sapins; ce mont Ferrand dont la cime neigeuse va chercher le ciel, Maglan et ses bosquets si connus; ces nombreux torrens enfin, leur course rapide, et leurs chutes immenses, voilà les grandes images qui frappèrent mon imagination, voilà les souvenirs qui m'étonnent encore. Ici de Merville fit faire halte à la petite caravane; on mit pied à terre; je vis la cascade d'Arpenaz se détacher de son rocher, à huit cent cinquante pieds au-dessus de nos têtes, et se dissiper presque aussitôt, battue par les vents, en un nuage d'écume. Nos regards

la cherchent en vain dans l'espace; mais les vapeurs ainsi dispersées se réunissent sur les rochers inférieurs; le torrent reparaît, et ses flots écumeux se précipitent en murmurant dans l'Arve irritée.

L'homme, en présence de ces étonnans phénomènes, essayait d'en produire un autre, en interrogeant les échos des montagnes retentissantes. Quelques bergers placés sur le penchant des roches voisines, tiraient, en sollicitant la générosité des voyageurs, des boîtes, des mortiers d'un mince calibre, dont le bruit se propageait à de grandes distances. Plusieurs voyageurs attentifs montraient quelque surprise. J'avoue, quant à moi, que la sensation que j'éprouvai fut loin d'exciter dans mon esprit un aussi vif plaisir qu'on voudrait l'imaginer. On accordait d'abord quelque attention à ces grands effets produits par une si petite cause; et j'écoutai moi-même avec une sorte de curiosité, ce prolongement des sons dans les nombreuses anfractuosités des montagnes environnantes. Mais ce bruit me

paraissait moins beau que le silence qu'il troublait. Je regrettais que le calme de ces lieux fût renversé par quelque signe de guerre; il me semblait bizarre qu'un pâtre répandît ainsi le désordre et l'effroi dans ces majestueuses solitudes.

L'Anglais qui jusqu'ici avait parlé peu, parce qu'il parlait difficilement, l'Anglais, dont j'avais bien auguré, et qui n'avait pas trompé mon attente, finit par me faire comprendre sa pensée sur la formation des énormes masses dont nous étions dominés de toutes parts. Ce digne homme était heureux de m'expliquer l'histoire du globe; de ce globe, disait-il, que se disputent quelques bêtes féroces à visages d'hommes, qui parlent, avec leurs bouches ensanglantées, de vertus, de sagesse, de gloire, et s'imaginent être les plus justes, parce qu'elles sont les plus fortes. Ce n'étaient pas ces êtres-là que le noble anglais allait peindre, c'était la nature brute qu'il voulait étudier dans ces magnifiques archives. Il me montrait, avec un air de satisfaction, les couches calcaires qui les composaient; il m'expliquait les

révolutions qu'elles avaient subies, et les bouleversemens que quelques-unes nous présageaient encore. J'observais avec lui l'opposition ou la conformité de plusieurs chaînes parallèles, des deux côtés de l'Arve, les schistes qui approchaient des sommités, les lames granitiques dont les déchirures se montraient lorsqu'on touchait aux plus hautes cimes des monts. Nos dames furent confondues d'étonnement quand il leur eut dit que toute cette contrée, aussi-bien que la Suisse entière, avait été ensevelie sous les eaux qui s'en étaient échappées par quelque événement extraordinaire. Cette révolution avait été le déluge, et sa cause le changement de l'axe de la terre. Pauvres hommes! Et nous formons de vastes projets de domination, et nous livrons de sanglantes batailles, et nous nous hâtons de fonder de puissans empires, dont un léger mouvement peut faire justice à l'instant même! Je ne pus m'empêcher de remercier mon voyageur des grandes images qu'il venait d'offrir à notre imagination éperdue. Il sourit de plaisir, surtout quand je lui dis que depuis bien des

siècles la nation anglaise s'était livrée avec succès à l'étude des hautes sciences. J'avais lu récemment, dans *Muller*, qu'aux neuvième et dixième siècles, il existait déjà peu de pays comparables aux îles britanniques ; qu'elles envoyaient alors des savans dans toutes les parties du monde connu ; qu'au jour même des plus épaisses ténèbres, il y avait eu, chez elles, une lueur de clarté, jusqu'au moment où l'on y avait vu paraître, dans une même année, Roger Bacon et la grande Charte de la liberté. Ce bon Anglais, que mes éloges et mes souvenirs avaient fortement intéressé, jugea convenable d'y répondre en plaçant, sans hésiter, la nation française au-dessus de la sienne. Je ne répondis rien ; et il parut, interprêtant comme il le devait mon silence, m'en estimer davantage. Le défaut de votre nation, me dit-il, est de ravaler sa propre gloire ; vous n'avez pas ce défaut, monsieur, et je vous en sais un gré infini. Cette conversation, que je traduis de mon mieux, dura assez long-temps. Camille et madame de Villeneuve vinrent nous rejoindre ;

nous laissâmes de côté nos dissertations et nos complimens, pour nous occuper avec elles des imposans déserts où nous portions nos pas, et suivre au loin un aigle qui volait de cime en cime pour regagner son aire. L'aigle disparut. Camille me fit apercevoir, à quelque distance de là, un chasseur que les ombres menaçantes de la nuit éloignaient de la sombre montagne. Je le vois encore, le fusil sous le bras, descendre avec ses chiens la roche escarpée.

Cependant la nuit se fait de plus en plus pressentir; il n'appartient plus qu'aux pics les plus élevés de réfléter encore les derniers rayons de l'astre du jour. La vallée devient obscure et triste, mais d'une tristesse mystérieuse. Tout est religieux; tout est extraordinaire, solennel, dans ces augustes régions. L'âme pénétrée, abymée de respect devant tant de majesté et de grandeur, nous passons, sans dire un seul mot, le beau pont de Saint-Martin, et nous arrivons à Sallanches!

CHAPITRE IV.

O Israël! que la maison de Dieu est grande, et combien est étendu le lieu qu'il possède! — Il est vaste et n'a point de bornes; il est élevé et immense! (Baruch.)

Nous sommes, à Sallanches, en présence de la plus haute montagne de l'Europe. Sa grandeur, sa majesté, son apparente éternité, nous étonnent; la pâle blancheur de ses neiges, ses glaces sans reflet, vont se perdre au milieu des ombres; et les nuages qui se groupent autour d'elle, semblent, en étendant un sombre voile sur ce grand tableau, nous inviter aux profondes méditations.

Après m'être un moment livré aux impressions que ce spectacle faisait sur moi, je me mis à table à neuf heures du soir, avec mes deux compagnes, de Merville et ses dames. Nous nous trouvions ainsi réunis à l'auberge de****. L'Anglais,

à mon grand regret, s'était arrêté à Saint-Martin; dans l'étourdissement d'une course rapide, je ne m'en étais pas aperçu. Mais il avait annoncé l'intention, je le savais, de se diriger comme nous vers Chamouni; et nous étions à-peu-près sûrs de le revoir. J'étais vivement ému, la situation me paraissait extraordinaire, et j'essayais de pressentir la force des sensations qu'elle allait faire naître dans nos âmes, lorsque je fus tiré de mes rêveries par des instrumens et des voix, auxquels nous étions loin de nous attendre dans ces sérieuses contrées. Une chanteuse et deux musiciens avec leurs guitares étaient entrés dans la salle; leur musique fut excellente. Mademoiselle d'Orfeuil et Camille reconnurent les morceaux de Rossini et de Mozard, qu'elles chantaient sous le toit paternel; et ces agréables inspirations parfaitement rendues, près du bruit des torrens, sur le penchant des abymes, non loin de ces aiguilles de glace qu'aperçoit, à cinquante lieues de là, le voyageur étonné, cette douce mélodie, ces chants d'amour, qui faisaient alors les délices

de toutes les capitales de l'Europe, excitèrent dans tout mon être un mouvement inexprimable d'attendrissement et de bonheur. J'étais touché, j'étais heureux, j'étais presque glorieux de me voir à table, au milieu des monts, écoutant ces beaux airs, et de jouer là, intéressant voyageur que je pouvais être, le rôle de quelque grand personnage dont on aurait cru nécessaire de charmer les nobles loisirs.

Je trouvai, le lendemain, ma femme et ma fille remplies d'ardeur; je me sentis moi-même un autre homme; mon imagination s'était rafraîchie avec mes sens. Étranger désormais aux intérêts de la terre et à ses folles disputes, je me préparais à planer dans les sphères supérieures; et j'osais croire que mon attente ne serait pas trompée.

« Ici, je l'avoue, je crus pouvoir soumettre quelques idées à M. de Villeneuve : ce ton continuellement admiratif devait, selon moi, le fatiguer un peu. Le dirai-je même? je craignais qu'il n'y eût quelque chose de forcé dans son enthousiasme prolongé. Sans partager l'indifférence de Dalmas,

qu'il avait rencontré sur la route de Dôle, mauvais philosophe, bon médecin et ardent ami, n'avais-je pas connu d'excellens hommes sur lesquels le spectacle de la nature produisait peu d'effet? et cette continuelle exaltation n'avait-elle pas le danger, en nous faisant confondre quelquefois une fausse sensibilité avec la vraie, de substituer à la vertu, qui souvent exige de généreux efforts, une sorte de chaleur stérile qui en demande peu? »

Je suis enchanté de votre réflexion, repartit de Villeneuve; il m'est facile d'y répondre. Sans doute ce n'est pas, vous le dites vous-même, la sensibilité aux grandes beautés de la nature dont votre âme s'étonne; c'est la continuité des impressions éprouvées coup sur coup qui vous fatigue. Mais il importe d'abord d'en retrancher les heures de repos, les stations fréquentes, et d'autres circonstances plus ou moins dénuées d'intérêt. Il faut dire encore que nous sommes ici sur un théâtre capable d'exalter à un haut degré notre imagination; et qu'il serait impossible, à moins

d'avoir l'esprit malade, de se montrer insensible à la vue de ces admirables phénomènes!

Pour nous borner seulement au bien-être physique qu'on éprouve dans les hautes régions, vous savez d'abord que là, comme chacun peut en juger, l'air est plus animé, plus oxigéné, que dans les parties inférieures du globe. Nul doute encore qu'à une certaine élévation, l'atmosphère qui s'agite sur nos têtes n'ait moins de profondeur qu'elle n'en peut avoir au fond des vallées; qu'ainsi le poids que nous portons sur ces hauteurs ne soit moins grand, l'air plus léger, la respiration et la circulation plus faciles, et qu'alors les organes que l'âme fait servir à son action, ne doivent, en se ressentant du bien-être général, se prêter davantage au bonheur de la pensée. Que doit-il arriver de là? que l'homme habitué à se nourrir de beaux sentimens et de grandes idées, ressaisit ces idées et ces sentimens dans la situation la plus favorable à leur présence et à leur développement; que l'homme, au contraire, uniquement occupé de choses communes, terrestres, d'un intérêt vul-

gaire, ne peut, quand il arrive dans les régions éthérées, que retrouver dans son âme les affections insignifiantes dont il s'est fait une pâle habitude; et que s'il ne sent rien, quand tout l'y convie, à l'aspect des merveilles de la création, c'est qu'en lui-même il n'y a rien. Tirez de là, mon ami, les inductions que vous voudrez, et partons pour Chamouni.

Nous partîmes, ajouta de Villeneuve, le 20 août, à six heures du matin, pour cette haute destination. Deux chars nous attendaient, l'un pour de Merville et ses dames, l'autre pour mes deux compagnes et pour moi. Nous fîmes route ensemble; et ce fut pour nous une bonne fortune, car ce monsieur de Merville était certainement un excellent guide et le plus galant homme du monde.

Nous voilà donc repassant le pont de Saint-Martin et nous dirigeant vers la vallée de Chamouni. Nous pouvions suivre tout simplement le chemin qui devait nous y conduire. Ce ne fut pas l'avis du général; il fallut, commandés par

de Merville, longer le torrent du *Tonant*, et montrer à nos dames les bains de Saint-Gervais.

Ces bains méritaient ce changement momentané de direction. Nous les vîmes bientôt, devant nous, contrastant par leur construction symétrique avec les rochers garnis de sapins qui s'élevaient à pic et nous dominaient de toutes parts.

Nous passons le *Tonant* sur un pont de bois. Nos dames sont frappées du bruit continuel des flots qui se précipitent avec furie sous leurs pas. Nous gravissons, vers la droite, par un sentier assez difficile, et nous voyons de là le torrent qui, se précipitant avec fracas dans le creux des rochers, offre tout-à-coup à nos regards une des cascades les plus pittoresques que j'eusse vues. Ce spectacle, nouveau pour nos compagnes, le bruit des flots égal, peut-être, au roulement de la foudre grondant toujours, nous jetèrent tous dans un étourdissement de bonheur que je me rappelle encore aujourd'hui avec un vif plaisir ; j'acquérais la conscience, à l'aspect de ces étonnans phénomènes, qu'il existait hors de moi quelque chose

de plus grand et de plus fort que moi, une intelligence, une force, une volonté supérieure à la mienne; substance infinie, éternelle, dans laquelle je vivais, j'agissais, je pensais; devant laquelle, grands, petits, ignorans ou savans prétendus, nous devions nous confondre d'étonnement et d'admiration. Il eût été beau de gravir ces rochers, de les franchir, pour arriver à la vallée de Mont-Joie, et à je ne sais quel pont dont le nom bizarre annonce l'audace (1); mais il eût fallu nous établir à demeure dans ces montagnes; et nous avions tant de choses à voir, disait de Merville, tant de régions à parcourir, que l'idée de passer là plusieurs jours ne pouvait venir dans l'esprit de voyageurs tels que nous.

Tandis que de Merville arrangeait sa phrase, Camille et mademoiselle d'Orfeuil, plus adroites et plus hardies que nous, avaient, sans que je m'en fusse aperçu, quitté le sentier où nous étions, pour considérer de plus près la chute du torrent, et l'anfractuosité même où il se précipite avec un

(1) Le pont du Diable.

bruit effroyable. Je frémis en les voyant suspendues sur l'abyme; j'approche pour leur donner la main; mais ce faible secours leur était inutile, le danger n'existait plus; la crainte avait été pour nous, et pour elles le plaisir.

Revenus, en quittant ces lieux, par le sentier et le pont que nous avions suivis, nous remontons en voiture, et repassons l'Arve, dont les flots écumeux se jettent tumultuairement les uns sur les autres, et rouleront ainsi pendant un nombre incalculable de siècles. De là, laissant la route sur notre droite, nous prenons un joli sentier sur le penchant de la montagne de Chède, pour considérer une autre cascade formée par le torrent de l'Ogide. Cette cascade se détachant du rocher, en une colonne, se divisait bientôt en deux chutes qui se réunissaient plus bas pour n'en former plus qu'une seule, dans laquelle le soleil, alors derrière les spectateurs, leur peignit les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces dames, après avoir joui à souhait de la beauté du spectacle, retournèrent enfin sur leurs pas, et nous prîmes, en jetant un coup d'œil sur les eaux

limpides du petit lac de Chède, notre essor vers Servos.

Si je ne craignais pas, mon ami, de vous accabler par mes éternelles descriptions, j'aurais bien des choses à vous dire sur les chemins taillés dans le roc, sur les torrens passés, sur les précipices que nous eûmes tantôt à droite, tantôt à gauche de la route, sur les cimes du Mont-Blanc qui paraissaient et disparaissaient tour-à-tour; je vous montrerais le rocher de Poissy sur la gauche, la place où fut une montagne écroulée en 1751; je parlerais des couches ardoiseuses, des quartz, des spaths, des grès, qui attirent sans doute les regards des voyageurs plus savans et plus habiles que nous; je n'oublierais ni les forêts qu'il nous fallut traverser, ni les montagnes boisées dominant, à l'est et au sud, le village de Servos, où nous arrivâmes vers les onze heures du matin, et dont les maisons nouvellement blanchies nous offrirent un agréable paysage, en présence d'une nature sauvage, et des glaces éternelles de la montagne qui portait sa tête au-delà des nues.

Notre intention n'était pas de séjourner à Servos. Après avoir pris des rafraîchissemens dans une auberge dont la propreté et l'élégance nous avaient frappés, nous cheminions lentement et à pied sur la route, lorsque nous aperçûmes un ecclésiastique qui, du jardin où il se promenait, nous salua de manière à nous faire hasarder plusieurs questions. C'était le curé du lieu. Le bon vieillard nous nomma les montagnes voisines, entre autres le *Mont-Gautier*, et surtout le *Mont-Pormenat* qui donne d'excellens fromages. Nous apprîmes de lui que cette contrée, toute pauvre qu'elle pouvait nous paraître, n'était pas dénuée de ressources. Le gibier y abondait, la perdrix rouge et blanche, le faisan, le coq de bruyère, se montraient en assez grand nombre sur les hauteurs. « Mais ici, ajouta le digne pasteur, les chamois sont vraiment les rois des montagnes; malheureusement pour eux, on voit ces pauvres rois, quand la neige abonde sur la crête des monts, s'élancer par centaines de roc en roc pour échapper aux chasseurs. Le spectacle est assez curieux;

mais ce qui semble moins agréable, c'est de voir ces contrées ensevelies pendant sept mois de l'année sous la neige et les glaces. Les chemins, dans ce tems de frimas et de souffrances, sont à-peu-près impraticables. La paroisse se compose de huit cents âmes; et il faut bien cependant gravir alors des roches que vous croiriez, Messieurs, inaccessibles, pour aller secourir les malades. » Grand, honorable, admirable ministère! s'écria ici de Villeneuve. Si l'exaltation du fanatisme a fait du mal au monde, la religion bien comprise, mon ami, ne le balance-t-elle pas, ne le surpasse-t-elle pas chaque jour? Un vieillard vénérable, gravissant les hauteurs, franchissant les abymes, bravant la neige, les glaces, les orages, pour aller, au lit des mourans, secourir le malheur et consoler les familles! Philosophes profonds, grands hommes, que vous en semble?

Nous remercions le bon curé, et nous nous dirigeons de nouveau vers la chaîne la plus élevée des Alpes. Plus nous avançons, plus nos regards cherchent les hauteurs. Descendant quelquefois,

montant presque toujours, dominés à chaque pas par des rochers taillés à pic qui commandent le chemin, nous avons bientôt franchi le torrent de Servóz. Mes deux compagnes me montrent à quelque distance de la route les ruines du château de Saint-Michel, dont les sorciers et les diables ont exalté plus d'une fois l'imagination de nos romantiques voyageurs. Nous passons l'Arve, nous gravissons les montées. D'un côté, l'eau blanchissante du torrent nous apparaît au fond de la vallée, à travers la noire épaisseur des forêts; de l'autre, un roc ardoiseux et grisâtre s'élevant au-dessus de nos têtes, nous oppose ses bouleaux, ses sapins, sa sombre verdure. Nous avançons vers le sud-est, et nous arrivons enfin, par un léger mouvement sur la gauche, dans la vallée de Chamouni, où nous découvrons successivement, vers la droite, les glaciers de Taconnay et des Buissons, descendus des plus hautes sommités du Mont-Blanc; et, dans l'éloignement, le grand glacier des Bois.

Je m'arrêtai un moment pour recueillir mes

forces et mes pensées, à l'entrée de cette magnifique vallée que j'avais eu toujours un désir si vif de parcourir. Nous fîmes encore, à peu de distance de là, une petite pause, pour nous occuper de notre chère Camille, sans laquelle ni ma femme ni moi n'eussions jamais entrepris ce voyage.

M. de Merville avait formé le projet de traverser, avec sa nièce, le glacier des Buissons, que peu de voyageurs ont pratiqué. Il voulait que Camille figurât dans cette belle expédition. Camille s'en connaissait l'adresse et le courage; ma femme y consentit; après un moment d'hésitation, je n'y mis moi-même aucun obstacle. La petite caravane, sous la conduite de trois guides expérimentés, nous quitta au hameau des Buissons, et se dirigea sur la droite. Quant à madame d'Orfeuil, à madame de Villeneuve et à moi, nous repassons l'Arve, et continuons de faire route pour Chamouni, les yeux tournés vers nos voyageurs qui nous échappent bientôt, en nous laissant un fond d'inquiétude dont le spectacle qui

frappait à chaque instant nos regards, ne pouvait entièrement nous distraire. Nous avions alors l'Arve sur notre droite, et au-delà le glacier que nos voyageurs allaient traverser, et ce fameux Mont-Blanc dont plusieurs cimes se perdaient dans les cieux. Une belle culture, de jolis hameaux, contrastaient près de nous avec ces amas resplandissans de neige et de glace.

Arrivés enfin à Chamouni, nous fûmes conduits à l'auberge de l'Union. Une chambre assez vaste, deux fenêtres donnant sur la vallée, en face de nous une cascade, dont le *nant* vient se jeter dans l'Arve qui fuit vers l'ouest, voilà d'abord la situation où nous nous trouvons tout-à-coup transportés.

Un peu sur la gauche, nous avons l'aiguille de Charmos, puis, en nous portant vers la droite, l'aiguille de Blaitière, renommée par ses chalets, l'aiguille du Plan et l'aiguille du Midi. Nous ne pouvons, de là, apercevoir le sommet le plus élevé de la haute montagne.

Le Montanvert était devant nous. C'était lui

qui bordait la vallée, et au-dessus duquel apparaissaient les cimes que l'on m'avait nommées. On me montra un peu sur la gauche, vers la hauteur, une bande rougeâtre, et, par un effet d'optique, presque verticale. C'était là que nous allions passer le lendemain. Arrivés sur la hauteur, nous devions avoir en face de nous l'aiguille du Dru, que je voyais s'élever au-delà du glacier des Bois.

J'avoue qu'en considérant mon allure lourde et maladroite, appesanti que je suis par la vie monotone du cabinet, je fus un peu étourdi à la vue de cette ligne presque droite, où nous devions, le jour suivant, porter nos pas. Saussure, Bourrit, Humbolt, et de moins illustres voyageurs, auraient ri beaucoup de mon embarras. Cependant, point de timidité extrême, me dit ici de Villeneuve d'une voix ferme, et en me voyant prêt à sourire, point de poltronnerie ridicule; j'étais là parce que je voulais y être; j'avais craint seulement que ma tête, affaiblie par les années, ne pût, comme cela était arrivé récemment à

plus d'un voyageur, supporter, sans tournoiemens, la vue des abymes ; je les vis, ces abymes, et ma tête resta tranquille à leur aspect; et je remerciai la Providence en sentant que je n'étais pas aussi vieux que je l'avais d'abord pensé! Oui, ma tête peut encore soutenir des épreuves, oui, mon cœur bat encore vivement pour les belles choses ; et j'en rends grâce au grand Être, à celui qui a posé les fondemens de ces masses énormes qui s'élèvent si haut, et dont je verrai tout-à-l'heure peut-être plusieurs sommets à mes pieds.

Cependant, M. de Merville et nos deux voyageuses ne paraissaient point encore; quelques inquiétudes roulaient dans ma tête ; il fallut se distraire et employer le temps. Mes dames proposèrent, en passant l'Arve, d'aller voir de près la cascade qui avait d'abord, à notre arrivée, attiré notre attention. Nous partimes et fûmes bientôt au-delà du pont; mais la cascade et la montagne reculaient devant nous ; je marchai pendant une heure pour voir la chute d'assez près ; je voulus en approcher plus que ces dames.

Madame d'Orfeuil, me jugeant d'avance très-embarrassé au milieu des roches que j'aurais à franchir, cassa galamment une branche d'arbre qu'elle me mit en souriant à la main. Ses regards semblaient me dire : nous allons voir! Je ris moi-même. Ce fut une petite épreuve, ce ne fut rien, si l'on veut; mais je me familiarisai un peu avec l'usage du bâton, en allant, sans beaucoup d'efforts, de rocher en rocher, pour pénétrer, autant que possible, dans l'enfoncement où la cascade se précipite en flots d'écume. Nous revînmes sur nos pas; j'étais triste, on en devine la cause, Camille et ses deux compagnons de voyage n'arrivaient pas. Madame d'Orfeuil proposa d'aller voir l'église du prieuré; sa volonté fut la nôtre. Cette dame, avec sa figure rayonnante des plus aimables sentimens, n'avait pas manqué, à Bonneville, à Servoz et ailleurs, de visiter toutes les églises; elle allait voir l'église d'un pauvre village aussi sérieusement que si elle eût étudié les plus beaux temples d'Italie. En la considérant bien, je fus touché de son air de douceur et de tendresse; et

je disais à part moi : Sans doute elle aima beaucoup dans ses beaux jours; et elle a beaucoup de religion aujourd'hui, parce qu'elle sent le besoin d'aimer encore! Un voyageur à genoux, aux marches de l'autel, priait avec ferveur; elle me le montra : je l'avais déjà remarqué, j'avais été touché du bonheur de la foi, de ces ineffables extases qui transportent l'homme dans les sphères invisibles, et s'exaltent encore davantage en présence des grands phénomènes de la nature.

Je me sentis cependant choqué d'une chose, dans cette église; ce fut d'y voir des figures de saints bizarrement coloriées; tout cela, selon moi, sentait un peu son idolâtrie. Cette figure dorée et bronzée de l'archange saint Michel, terrassant le dragon; ce saint Siméon, doré et barbouillé de même; ce saint Jean, et cette statue de saint Pierre grotesquement habillée, auraient transformé en iconoclaste le plus intrépide adorateur des images. Cette couleur jaunâtre et blafarde pour peindre la chair de l'homme, ces robes d'or, ces yeux ardens et fixes, ces prunelles co-

lorées et immobiles, me chagrinaient plus que je n'ose le dire. Plus l'artiste maladroit s'était efforcé d'imiter la nature, plus il s'était montré faux, pitoyable et bizarre. Le sentiment religieux qui me saisit, qui m'entraîne, dans nos augustes basiliques, se serait éteint, si un tel malheur était jamais possible, en présence de ces étranges figures.

De retour à l'auberge de l'Union.... Les voici! les voici! s'écria madame de Villeneuve en jetant les yeux vers les rives de l'Arve; les voici! Et je vis aussitôt M. de Merville, sa nièce et ma fille, arrivant en triomphe de la grande expédition! Nous étions ravis.

Camille prit la parole; tout fut raconté. Elle me nomma le ruisseau dont elle avait suivi les bords; elle me dit les prairies, les sapins qu'elle avait rencontrés sur sa route, la hauteur qu'on avait eue à gravir pour arriver jusqu'aux *Moraines*, et traverser enfin, au milieu des pyramides, des obélisques de glace, semés au hasard, inclinés ou debout, le glacier où la curiosité de M. de

Merville l'avait conduite. Je vis, dans son récit, comme elle dans la réalité, ces aspérités, ces pointes de glace, entremêlées çà et là de roches de granit, et tout étincelantes de lumière. Ces torrens glacés se liaient, entre les sombres forêts qui les bordent, avec l'aiguille du Midi d'où ils étaient successivement descendus, tandis que des ruisseaux de neige fondue, coulant de ces hautes régions, ne cessaient de se précipiter sous les pas des voyageurs vers la vallée de Chamouni. La petite troupe avançait précédée de plusieurs enfans qui cassaient la glace en escalier devant elle. On hésitait, on s'arrêtait, quelquefois on avait eu des crevasses à passer, des vallons glissans à descendre, et presque des avalanches à subir. Camille était encore étourdie du bruit de ces chutes immenses, semblable aux éclats du tonnerre répétés mille fois par les échos des montagnes. Je crois voir, comme elle, ces énormes glaçons tomber avec fracas les uns sur les autres, et se perdre dans les crevasses supérieures : masses imposantes et gigantesques qui, si elles eussent franchi d'un

saut les abymes où elles allaient s'engloutir, auraient anéanti avec plus de rapidité que la foudre, ma joie, mon bonheur et ma vie.

Camille, pour compléter le tableau, n'oublia pas la chute qu'elle avait faite, avec de Merville et sa nièce, à la descente d'une pente de glace, où l'on s'était témérairement engagé; le danger n'était plus, la gloire restait. Autant notre inquiétude avait été grande pendant les cinq heures qu'avait duré l'expédition, autant fut vive la joie que nous ressentîmes au récit de la hardiesse et du bonheur de ma fille.

L'heure du dîner, à table d'hôte, fut l'heure du gazouillement et du plaisir. Il y avait là, comme à Genève, des voyageurs de plusieurs nations. Ces voyageurs étaient encore réunis par une même pensée. C'étaient toujours des amis qui semblaient s'être donné rendez-vous des diverses contrées de l'Europe. Les Anglais l'emportaient en nombre sur tous les autres; les Anglaises me charmaient par leur air de douceur et de bonté; une seule Allemande les égalait, les surpassait peut-être.

Un Anglais, rempli de courtoisie et presque d'élégance, eut à table mille égards pour nos dames. Je m'applaudissais, en me voyant ainsi réuni avec ce que je croyais, sans vanité, pouvoir appeler l'élite des voyageurs de l'Europe! « Vous riez encore, me dit ici de Villeneuve, en me regardant bien en face, et peut-être n'avez-vous pas absolument tort. Il pouvait y avoir de l'exagération dans ma pensée; mais, que voulez-vous? c'est mon côté faible; j'ai toujours eu une estime singulière pour les hommes que j'ai vus sensibles aux grandes beautés de la nature, et qui essuient des fatigues pour y atteindre. Je ne sais, mais il me semble qu'il y a quelque chose de noble, d'infiniment élevé dans ces hommes-là. Riez à présent tant que vous voudrez, je n'en suis pas moins, en ce moment, l'homme le plus heureux de la terre, et vous, mon ami, vous le plus complaisant que je connaisse, puisque vous avez toujours le courage de m'entendre. »

Le repas fini, ma surprise fut grande, ajouta-t-il, quand je me trouvai en présence de l'Anglais

qui nous avait accompagnés jusqu'à Saint-Martin. Placés l'un et l'autre aux deux extrémités de la table, et du même côté, nous n'avions pu nous apercevoir. Tous les convives s'étant levés, il fut le premier qui s'offrit à nos yeux; et nous commençâmes aussitôt ensemble une conversation digne de mémoire, sur la haute chaîne granitique dont les couches verticales se développaient ici devant nous. Plus j'étais en rapport avec cet étranger, plus je me sentais touché de l'intérêt de ses discours, de son air de dignité, et de la beauté de sa figure. Son nom ne m'était pas connu; mais je pouvais affirmer d'avance que ce n'était ni *lord Maitland*, dont j'ignorais la mort, ni lord *Hudson Love*, qui vit toujours.

Il fallut songer au lendemain : je fis marché avec un guide pour la location de trois mulets, sous la condition de partir, à six heures du matin, pour le Montanvert. Je causai ensuite avec *Balmat*, qui me fut présenté d'une manière solennelle par de Merville; et ce fut ici, je l'avoue, que la tête faillit me tourner. Le voyageur de

Villeneuve en rapport avec le guide de monsieur de Saussure, avec celui qui avait fait douze fois l'ascension du Mont-Blanc! Il n'aurait pas fallu rire avec moi ni de moi dans cette rencontre. Déjà je voyais, à peu de chose près, mon nom accolé à ceux des Saussure, des Bourrit et autres voyageurs qui avaient osé avant moi affronter la grande montagne; et si, comme on l'a dit, le ridicule n'est pas loin du sublime, j'avoue, dans ma simplicité, que je pus être alors aussi près, ou peut-être plus près de l'un que de l'autre. ...

Ainsi donc, ajouta mon ami en appuyant son chapeau sur sa tête, ainsi la conversation s'engagea entre le célèbre de Villeneuve et le grand Balmat. Que pensait-il de celui-ci? que croyait-il de celui-là? que disait-il de monsieur de Saussure, et de Bourrit qui avait si hardiment marché sur ses traces? « Saussure avait peint exactement » ce qu'il avait vu; Bourrit, malgré la vérité et le » mérite de ses récits, s'était livré davantage à son » imagination ». Ces dames, d'un air sérieux,

demandèrent des renseignemens sur les obstacles que pouvait rencontrer notre ascension prochaine. Balmat les rassura, en souriant, sur la difficulté supposée de la petite expédition. Nous pouvions d'ailleurs nous en rapporter à notre guide Pacard, dont il fit l'éloge; mais il prit une figure triste et sombre quand je lui eus parlé de son fils qui, deux ans plus tôt, avait été le guide du mien. On en saura peut-être la cause!

CHAPITRE V.

Non sotto l'ombra in piagia molle,
Tra fonti, e fior, ...
Ma in cima à l'Erto, e faticoso colle
De la virtù riposto è il nostro bene.
Chi non gela, non suda, e non s'estolle
Da le vie del piacer, là non perviene.

Ce n'est pas sous des ombrages frais, sur des rives fleuries, au milieu des voluptés, que tu trouveras le bonheur; c'est au sommet d'une montagne d'un âpre et difficile accès. Il faut, pour y parvenir, braver les glaces de l'hiver, les feux de l'été, etc.

(Le Tasse.)

Le lendemain six heures sonnent, nous montons sur nos mulets, aux grands éclats de rire de ces dames, qui n'étaient pas accoutumées à de pareilles épreuves : nous partons.

Il n'y a rien de mieux, pour se connaître, que d'agir un peu. Quand je vis ma femme, sur son palefroi dirigé par le guide, former la tête de la

petite caravane, ma fille, placée sur le sien, la suivre avec assurance, et moi-même, assis avec poids et dignité sur mon mulet, fermer la marche, je pressentis qu'il y avait eu quelque peu de ridicule dans nos craintes d'étourdissement, et que mes deux compagnes allaient se tirer d'affaire à merveille. Je voyais avec plaisir la bonne tournure de madame de Villeneuve, affublée d'un chapeau galamment relevé sur les bords, et tel, sans doute, qu'on n'en avait jamais vu sur la tête des dames qui se hasardent dans ces hautes et sévères régions. Camille, avec son chapeau épanoui, me semblait encore assez bizarrement coiffée, pour figurer au milieu des sombres sapins et des roches escarpées du Montanvert; et quand je m'examinais moi-même, avec mon habit que connaissent tous les promeneurs de nos paisibles jardins, transformé tout-à-coup sur ces hauteurs en voyageur aventureux, j'aurais volontiers, en avouant le côté plaisant de la situation, ri de bien bon cœur de nos prouesses chevaleresques.

Nous passâmes le pont de l'Arve, en face de

Chamouni, et montâmes presque aussitôt, en nous portant vers la gauche, par un sentier tortueux, bordé de rochers à pic couverts de sapins et de mélèses. Plus on montait, plus les bons et sérieux voyageurs sentaient leur courage grandir avec leurs forces. S'ils avaient été tout-à-coup transportés sur la hauteur, l'effroi n'aurait pas manqué de les saisir; mais approchant, par degrés, des plus hauts sommets, ils se familiarisaient avec la vue des profondeurs qui commençaient à les étonner sans être encore des abymes. Emportés d'ailleurs par leurs mulets, marchant toujours, montant toujours, il n'y avait point à regarder en arrière, il fallait avancer, et la nécessité, si nous avions manqué de résolution pour continuer, nous en aurait tenu lieu. J'avoue, chemin faisant, que la perspective me parut souvent admirable. Nos mulets s'arrêtaient quelquefois pour manger des touffes de mousse et de bruyère; je profitais du moment pour mesurer la profondeur de la vallée, et suivre des yeux l'Arve qui y roulait ses eaux. A quelque distance de ses bords, des

groupes de voyageurs, se dirigeant vers le col de Balme, s'offraient à nous comme des points mobiles qui allaient bientôt disparaître. Mes regards aimaient aussi à se reposer sur le mont Bréven au-dessus de Chamouni, et sur ces aiguilles rouges, d'où l'on embrasse, à pleine vue, le rocher de Charmoz, vers lequel nous nous acheminions, le glacier des bois, et sa partie supérieure, appelée la Mer de glace.

Plus nous avancions, plus le chemin devenait difficile. Nous admirions l'instinct des mulets, franchissant avec une fermeté extraordinaire le roc taillé en forme d'escalier, descendant, remontant, suivant les sinuosités du rocher. Ces mouvemens opposés nous fatiguaient et nous charmaient tout à-la-fois; j'aurais voulu de plus grandes épreuves; plus fatigué, plus abymé, j'aurais été plus heureux encore.

Nous arrivons enfin sur le plateau, nous sommes sur la cime du Montanvert. Entrés dans la cabane du berger, nous nous plaçons à la table rustique, à laquelle figurent tous les voyageurs

qui se font un plaisir de ces sortes d'expéditions, où l'on éprouve des sensations d'autant plus vives, qu'on croit les partager avec peu de personnes. On se dit, malgré soi : « Tout le monde ne vient point ici; tous les yeux ne voient point ce que je vois, les émotions qui m'agitent en ces lieux, peu d'hommes sans doute les connaissent; et ceux qui s'y montrent, ont avec moi quelques rapports d'instinct, de goût et de bonheur. » Si l'on m'avait annoncé, au commencement de la vie, caché sous l'humble toit paternel, que je verrais Saint-Pierre de Rome, le Vésuve, nos armées triomphantes sur l'Adige, et qu'un jour je ferais, avec ma femme et ma fille, une apparition au pied de l'aiguille de Charmoz, qu'aurais-je supposé, qu'aurais-je dit? Je me serais figuré quelque évènement extraordinaire, j'aurais espéré peut-être une grande destinée, et la gloire m'aurait en imagination distribué ses auréoles et ses couronnes. Eh bien! rien d'extraordinaire n'a signalé mon existence; sans gloire, sans renommée, j'aurai paru un instant sur la terre, et je l'aurai quittée sans bruit! Mais qu'il

me soit cependant permis de le dire, Être éternel! si tout cela m'a manqué, les grands sentimens, les ravissantes extases, les désirs immenses, n'ont-ils pas échauffé mon cœur, n'ont-ils pas coloré ma vie? Et je ne te louerais pas du plaisir que j'éprouve en ce moment! et je ne te remercierais pas du bonheur que je ressens avec les plus chers objets de ma tendresse! et mon âme ne prendrait pas d'ici son vol pour aller vers toi, comme cet heureux habitant des airs qui, mesurant du haut d'un roc solitaire la voûte azurée, déploie de là ses ailes et s'élance avec délices dans l'immensité!

Je parcourus, après m'être livré à ce mouvement d'exaltation et de bonheur, le registre sur lequel les voyageurs inscrivaient leurs pensées et leurs noms. J'y vis de belles inspirations, quelquefois des idées communes, mais toujours le besoin d'exprimer son étonnement, et de dire à ceux qui devaient un jour visiter la même région : Je fus ici, je fus ravi d'y être, je voudrais que mon nom fût aussi durable que le rocher où je suis actuellement assis.

Quelques personnes appellent ces élans d'enthousiasme de la sotte vanité; je n'en crois rien : j'y vois la supériorité de l'homme sur l'animal, le privilége de l'intelligence qui nous place au-dessus des appétits bornés de la brute, le besoin de nous élever à quelque chose de grand, d'extraordinaire, indice frappant de l'étincelle divine que nous recélons dans notre sein. Je poursuis l'examen du livre, je lis l'inscription d'un voyageur, à-peu-près ainsi conçue : « J'ai vu tant d'idées plates et »insignifiantes sur ce livre, que je me garderai »bien d'y rien ajouter. » Cette réflexion, je l'avoue, ne fit que m'attrister. C'était considérer les choses du mauvais côté; c'était, à mon avis, se placer brutalement au-dessus d'un grand nombre d'hommes honorables qui n'avaient pu s'empêcher de montrer leur surprise à l'aspect de cette imposante contrée. Au risque d'encourir, pour mon compte, le même reproche, j'exprimai le mieux que je pus mon admiration pour le grand Être qui avait assis la montagne colossale sur ces éternels fondemens, et pour l'intelligence de

l'homme qui s'élevait, en les appréciant, à la hauteur de ces étonnans phénomènes.

Nous nous trouvâmes à table, dans la cabane du berger, avec un jeune homme et une jeune femme de Fribourg, d'une beauté, selon moi, éblouissante. Nous avions assez maladroitement oublié de prendre en réserve quelques alimens, je m'étais seulement pourvu d'un flacon d'excellent vin; un morceau de pain, et une goutte de ce vin délicieux, suffirent d'abord pour nous rendre l'énergie dont nous croyions avoir besoin. Cependant la Fribourgeoise et son mari, touchés de ce qu'ils appelaient notre frugalité, nous offrirent, de la meilleure grâce du monde, un supplément qu'il fallut accepter de même. Je les remerciai, en leur disant que je prendrais ma revanche aux Cordillières, sur le Cimborazzo.

Nos forces réparées, nous nous dirigeâmes, armés de bâtons ferrés, sur les rochers qui bordent, à l'est, et dominent la Mer de glace. Maladroit voyageur, j'eus d'abord recours à mon armure, quelquefois au bras du guide; mais une fois lancé,

je m'en tirai assez bien ; et je me vis bientôt, avec mes dames, au milieu des flots enchaînés par le souffle des hivers, et comme perdu dans les ondulations d'une mer immobile. Nos pieds sont glacés, la lumière rayonnante de toutes parts brûle nos figures, éblouit nos yeux étonnés d'un spectacle qui ne frappe que rarement les regards de l'homme. Ici des montagnes étincelantes de blancheur, là des pyramides, des obélisques, réfléchissant le bleu, le rouge, le violet, toutes les couleurs du prisme ; plus loin des lacs et leurs rives transparentes ; près de nous des ruisseaux dont l'eau bleuâtre et limpide disparaît presque sous nos pas. De nombreuses crevasses nous arrêtent ; nous les franchissons ; je me sens avec quelque plaisir suspendu sur une profondeur que j'ignore. Pacard y précipite son bâton, que je vois, après une disparition de plusieurs secondes, ressortir verticalement du fond de l'abyme ; et Pacard le ressaisit avec une adresse qu'il nous est impossible d'imiter.

Arrivés au milieu de cette mer sans mouvement

et tout éblouissante de lumière, je porte autour de moi mes regards curieux; il n'est pas une crête, un sommet, une aiguille, qui ne frappe mes yeux, et ne fasse naître une question.

Tourné vers le nord, notre guide me montre l'aiguille à Bochard, couverte de sapins, et devant nous l'aiguille Verte. L'aiguille du Dru, dont la pointe s'élève à 1422 toises au-dessus de Chamouni, domine l'une et l'autre. Le glacier du Nant-Blanc est à ses pieds. Nous découvrons, en nous portant toujours vers la droite, l'aiguille du Moine, plus loin les petites Jorasses dont on aperçoit à l'est le sommet, puis les grandes Jorasses qui, se dessinant au-delà dans l'espace, appartiennent à l'Italie. Le Tacul, au midi, termine la perspective; le pic du Géant, au sud-ouest, la couronne; et derrière nous se présentent les contours déchirés des hauteurs de Charmoz.

Le guide parlait encore, quand des masses énormes de glace, détachées du penchant de l'aiguille du Dru, se précipitèrent dans la vallée, avec un bruit comparable à celui de plusieurs

tonnerres prolongés. Personne n'était sérieusement effrayé; mais ce bruit, ces chutes inattendues, nous avertissaient d'un travail caché dans ces glaces en apparence immobiles; et nous revînmes avec quelque regret sur nos pas. Le guide, en nous reconduisant vers le rivage, nous montra, au midi, le creux d'un rocher où s'étaient refugiés, pendant un long orage, les deux anglais, Wendam et Pokoke, qui avaient osé les premiers se hasarder dans cette sévère région. Une expédition qui avait excité, au milieu du dernier siècle, l'attention de l'Europe, n'était plus aujourd'hui qu'un jeu pour les voyageurs ordinaires.

De retour à la cabane du berger, nous y rencontrâmes la sœur et la nièce de monsieur de Merville, qui nous avaient précédés d'une demi-heure dans leur course. De Merville était resté, pour les attendre, au pied de la montagne, et se diriger de là, par le chemin de la Tête-Noire, sur Martigny. Mademoiselle d'Orfeuil parla du pin des Alpes, des mélèses, des rhododendrons, qui s'étaient offerts à ses yeux sur les bords du glacier.

J'aurais bien voulu réunir ses observations intéressantes aux impressions générales qui m'avaient saisi en présence de ces grands tableaux; mais ces dames nous quittèrent aussitôt; je serais trop heureux s'il m'était donné quelque jour de les revoir.

Nous quittâmes à notre tour la cabane et le plateau, après nous être bien pénétrés de la majesté de ces augustes déserts. Je considérai à souhait ces pics de granit, ces aiguilles déchirées, dont les anciennes générations n'osèrent approcher, que les générations qui doivent nous suivre dans le long mouvement des âges admireront comme nous, et qui nous annoncent cependant, par les anfractuosités dont elles sont sillonnées, l'action inévitable du temps. Qu'est-ce donc que la vie humaine, à côté de ces monts qui d'abord nous semblent éternels, et doivent cependant périr? Je m'arrête à chaque pas, j'écoute les avalanches qui roulent presque sans interruption des hauteurs environnantes, et dont le bruit répercuté à l'infini retentit encore à mon oreille étonnée.

Remplis, fatigués peut-être de tant d'impressions diverses, nous dirigeons nos pas vers le sentier que nous avions suivi pour arriver au plateau, puis tournant à quelque distance de là vers la droite, le guide, en me montrant un rocher dont l'escarpement m'avait déjà frappé, nous indique la route qu'il faut suivre. C'était la *Félia*, descente que M. de Saussure regarde comme très-pénible et quelquefois dangereuse. Ces dames n'hésitent pas un instant; et nous nous lançons, sans trop savoir où nous allons, sur ce roc qui m'avait paru presque vertical, et dont je me souviendrai longtemps.

A peine nous étions sur la *Félia*, que je sentis la difficulté d'aller plus loin, sans l'appui du guide; je pris le bras de Pacard, je le quittai, le repris plusieurs fois; sans lui j'étais précipité, brisé contre les rochers. Madame de Villeneuve se soutenait mieux; Camille excitait la surprise de Pacard; il me la montrait s'élançant d'un roc à l'autre, parcourant, disait-il, comme un chamois, la crête d'un rocher, franchissant avec adresse les

cavités qu'il fallait éviter. Tandis que ma fille faisait trente pas, j'en faisais deux; le soleil donnant presque à-plomb sur nos têtes, dessinait mon ombre à mes pieds; je me considérais, à la vue de cette figure en raccourci, comme écrasé, comme anéanti; penché, incliné sur l'abyme, des torrens de sueur tombaient de mon front enflammé sur la roche brûlante. Eh bien! ce fut dans cette attitude même, dans cet accablement, que mon âme prit le plus grand essor. Appuyé sur la saillie d'une roche isolée, je considérais avec une sorte d'extase, vers la droite, ces pyramides, ces pointes bleuâtres, transparentes, et confusément entassées, d'où jaillissaient mille reflets de lumière, dont mes yeux, avant ce grand jour, n'avaient jamais été frappés. Je me croyais transporté tout-à-coup dans un autre monde, dans un nouvel univers. Voyez, disais-je à mes compagnes ravies comme moi d'étonnement, voyez! considérez! admirez! Dieu est ici! le grand Être est ici! Il y a ici quelque chose de surnaturel, admirez, adorez! ô grandeur! ô immensité! ô éternité! Voyez-vous cette cime qui

s'élève devant nous, au-delà du glacier, et cet autre sommet qui se porte vers le ciel, et ces obscures forêts qui entourent le flanc des monts, et ceignent leurs épaules; et cet amas de glaces contrastant plus bas avec leur sombre verdure..... J'allais continuer, lorsqu'un grand bruit se fit entendre; il était produit par une avalanche. Camille aperçut avant moi, au-dessous de ces aiguilles mêmes, dans un roc jaunâtre et sombre, des monceaux de glace se détacher et se précipiter les uns sur les autres. Le fracas qu'ils faisaient dans leur chute en révélait les proportions; c'était le roulement du tonnerre répété par mille échos, et les glaçons tombans étaient presque des montagnes. Pendant que ces grands mouvemens s'exécutaient, trois belles cascades jaillissaient devant nous des hauteurs que nous avions signalées. Toutes ces chutes, tous ces éboulemens extraordinaires se précipitaient vers cet amas de glace, entrecoupé de pointes granitiques, qui composait devant nous les glacier des Bois. C'était là, c'était vers ce vaste réceptacle, où nous avions porté nos pas,

que venaient s'entasser ces grandes ruines. Le mouvement s'arrête cependant, le bruit cesse, un silence profond règne autour de nous, sur les montagnes comme sur le vallon hérissé de débris. Tout-à-coup de nouveaux torrens glacés s'entrechoquant, se brisant, roulant avec fracas, tombent encore et se perdent dans ces gouffres; il semble, à les voir et à les entendre, que ces longs déchiremens s'opèrent à quelques pas de nous; et plus de mille toises nous en séparent! Ce bruit répété des avalanches, ces éclats de tonnerre, ces fleuves qui commencent, cette action visible d'une grande puissance de la nature, immobile d'abord, et manifestant aussitôt sa présence par des chutes effroyables, cet assemblage de mille accidens divers, ce spectacle que nos regards voyaient alors pour la première fois, nous saisit, nous étonne, nous transporte d'admiration! Dieu! Dieu! m'écriai-je toujours, en m'adressant à madame de Villeneuve et à Camille; ici Dieu est tout; l'homme n'est ici quelque chose que dans ses rapports intimes avec Dieu même!

Ces ineffables transports, ces mouvemens de nos âmes vers le grand Être, se répétèrent plusieurs fois, pendant les deux heures et demie que dura pour nous cette descente. Nous y fîmes plusieurs pauses; mon imagination, mes sens en étaient tellement ébranlés, que mes mains, en déposant le bâton sur le rocher où nous nous arrêtions, tremblaient comme les mains d'un homme frappé d'un trait subit d'épouvante. Alors de petits enfans, de jolies petites filles, colorées comme on l'est sur les hauteurs, s'approchaient de ces dames, leur offraient pour un modique salaire, des corbeilles chargées de fraises, de cerises, de lait, que nous acceptions avec un incroyable plaisir. Je me souviens surtout d'un verre d'eau mêlée d'eau-de-vie, qui nous rafraîchit mieux, qui nous fit plus de plaisir que je n'en ressentis jamais aux tables les plus somptueuses, auxquelles l'amitié me fit asseoir dans les temps de fortune et de faveur. C'était alors pour nous, au milieu des Alpes, une espèce de féerie, une véritable scène de théâtre; ou plûtôt c'étaient des groupes

d'anges, des génies, qui sautant, descendant, montant, voltigeant d'une roche à l'autre, avec une aisance surnaturelle, venaient répandre, autour de nous, le calme et la fraîcheur dont nous avions besoin, dans le cours de cette marche tout à-la-fois pénible et ravissante.

Nous étions ainsi tranquilles sur l'arête d'un roc, lorsque nous fûmes atteints par la belle Fribourgeoise, accompagnée de son mari. Ce fut une agréable reconnaissance qui ne contribua pas peu à nous délasser de nos fatigues. Les vives couleurs de cette charmante dame, ressortaient d'une manière admirable sur le fond bleuâtre du glacier des Bois, et la sombre teinte des forêts qui fermaient l'horizon. Charmant contraste! sang heureux et brillant de la jeunesse! regards célestes d'une belle femme, entourée d'attraits et de grâce, ah! vous m'annoncez plus éloquemment encore que ces grands phénomènes, la présence de la Divinité; mais la sévère, la grande nature qui nous environne, vous rend plus sensibles encore à mon imagination enchantée! Ces bonnes

gens s'arrêtèrent un moment avec mes dames; et la voyageuse était si jolie, son signe de tête, en nous disant adieu, révélait un sentiment si tendre et si doux, que sa touchante image se mêlera toujours dans mon esprit au souvenir de l'imposant glacier des Bois et du terrible Montanvert.

Les dames allemandes, avec lesquelles nous avions dîné à Bonneville, et que nous avions revues à Cluse, descendant, le long du rocher qui borde l'Arve, nous rejoignirent à leur tour; elles me parurent ternes, sans expression, à côté de l'aimable Fribourgeoise. La froide physionomie de l'Allemand dont elles étaient accompagnées, m'aurait désenchanté, s'il avait fait route avec nous. Les dames cependant, appuyées chacune sur un guide, montraient de l'ardeur; mais l'homme avait l'air d'un patient qu'elles traînaient à leur suite. La caravane passa outre, je n'en fus pas fâché.

Il fallut enfin sortir de ce repos, ou plutôt continuer à chaque pas le même bonheur; car ce fut pour moi, il faut le dire, au milieu de cette

extrême fatigue, une jouissance inappréciable et continuelle que cette descente de la *Félia*. Peut-être aussi l'agitation de l'âme augmentait en moi la fatigue des organes; moins exalté, moins enthousiaste, j'aurais été plus dispos et moins heureux; mais le moyen de ne pas être bouleversés à l'aspect de ces admirables phénomènes, et en sentant en nous, comme l'éprouvait un ancien sage, la présence d'un Dieu, *Deus certè!*

Parvenus à une centaine de pieds de la base de la *Félia*, nous fûmes tout-à-coup frappés d'un bruit presque aussi grand que celui dont nous nous étions étonnés jusqu'alors. Le guide m'en montra la cause, à peu de distance de là, dans la chute de l'arcade glacée d'où sort l'Arveiron. Nous vîmes les débris de ce cintre immense, emportés par les flots tumultueux du torrent, qui jaillissaient en murmurant de la partie inférieure du glacier des Bois. Nous fîmes encore quelques pas, pour considérer de plus près ces ruines flottantes. Mais avant d'arriver au pied de la descente, je m'assis avec les miens sur le sommet d'un roc,

pour buriner plus à mon aise dans ma pensée le tableau que sans doute je ne devais plus revoir. Nous avions toujours, vers l'ouest, la montagne appelée la Floride, les aiguilles Rouges; et encore sur notre droite, cet amas de glaces éblouissant nos yeux du reflet de mille couleurs; nous en étions alors séparés par un ravin, où gisaient amoncelés des blocs de neige, de glace, et de granit; plus près de nous se montraient quelques arbres verts, et au-delà du glacier quelques-uns des sommets que nous n'avions cessé, dans la descente, d'avoir en perspective, offrant toujours à nos regards leurs sombres forêts, leurs nombreuses cascades, et les avalanches qui, d'intervalles en intervalles, faisaient retentir les montagnes voisines du bruit de leur chute.

Nous étions ainsi en repos et pénétrés d'admiration sur la pointe du dernier escarpement, lorsque nous aperçûmes au-delà de l'Arveiron, sur la rive opposée, un voyageur et deux dames qui s'étaient approchés du torrent pour voir de près, sans doute, l'écroulement de la voûte de

glace. La petite troupe, précédée d'un guide, s'arrêta; le voyageur, à mon grand étonnement, parut me reconnaître; il nous cria, en approchant autant que possible, qu'il se dirigeait avec ses deux voyageuses vers le col de Balme; Camille et madame de Villeneuve crurent reconnaître la voix et la figure de Dalmas. Je voulais aussitôt franchir la distance qui nous séparait pour aller l'embrasser; mais il eût fallut faire un assez grand détour pour arriver jusqu'à lui; mes deux compagnes, moins empressées que moi de revoir cet admirable philosophe, ne se prêtèrent point à mon idée; et Dalmas, et ses dames dont un voile de gaze couvrait la figure, repassèrent l'Arve, et se dirigèrent vers l'est. Dalmas très-animé me fit signe de loin, en me criant, je crois, autant que je pus le comprendre, qu'il se rendait avec elles au grand Saint-Bernard. Nous nous perdîmes en conjectures sur ce voyage. Cette étrange reconnaissance me rappela ce que j'avais lu dans plusieurs relations (1), que le Mont-

(1) Voyez, entre autres, celles de Bourrit.

Blanc et quelques autres sites renommés des Alpes, avaient été souvent le théâtre de réunions imprévues. On citait celle du maréchal de Castres avec une demoiselle qui avait chanté ses exploits. Des amis, après une longue séparation, s'y étaient revus avec délices; des ennemis, en s'y retrouvant, s'étaient réconciliés pour toujours; un vieux soldat, après trente ans, avait reconnu son ancien colonel dans un grand général; nous étions ici sur le chemin du merveilleux, de l'extraordinaire; et l'apparition de Dalmas devait figurer désormais avec les rencontres dont on aimait à conserver le souvenir.

Arrivées enfin au bas de la *Félia*, madame de Villeneuve et Camille se placèrent sur leurs mulets; j'étais trop couvert de sueur pour monter sans danger sur le mien. Je fis encore quelques pas à pied, et m'y plaçai ensuite avec plus d'aisance que je ne l'avais d'abord pensé. La petite caravane franchit, sur des ponts tremblans, l'Arveiron et l'Arve. Elle chemine ainsi sur des cailloux, des fragmens de roches, que leurs flots

tumultueux y ont portés, et y roulent chaque jour. Je me considère encore aujourd'hui, avançant sur ma rustique monture, au milieu de cette plage rocailleuse, murmurante, immense, étourdi du bruit des cascades qui se précipitent, des torrens qui grondent, et des roches brisées qui roulent sous nos pas.

CHAPITRE VI.

« Il faut plaire à ceux qui ont les »sentimens humains et tendres. »
(PASCAL.)

Il eût fallu, pour soutenir notre essor à la hauteur où nous étions parvenus, suivre, comme nous l'avait conseillé M. de Pully, la route de Balme, et pousser nos reconnaissances jusqu'au grand Saint-Bernard. Mon cher Alfred, deux années plus tôt, avait ainsi complété la tournée du lac; j'aurais désiré faire de même. Notre entrevue avec Dalmas, l'espoir de l'atteindre, pouvait m'exciter encore à exécuter le plan que je m'étais à peu près tracé. Mais je craignais la fatigue pour mes deux compagnes; plusieurs jours de repos à Chamouni eussent été nécessaires à madame de Villeneuve; la saison avançait, une station ainsi prolongée dans ces montagnes, aurait rendu peut-être difficile l'accomplissement de mes

projets, le temps eût été consumé sans fruit. Quant à Dalmas, on peut croire que la tournure de son esprit et la couleur de ses principes n'avaient pas assez d'attraits aux yeux de madame de Villeneuve pour la décider à continuer une course qu'on lui annonçait comme très-pénible; et il fut arrêté que nous suivrions, pour retourner à Genève, la route de Sallanches, sauf à prendre, à Genève même, la résolution qui nous serait inspirée pour donner à notre expédition une physionomie plus intéressante ou moins incomplète.

J'éprouvai, je l'avoue, en retournant sur mes pas, une espèce de mal-aise que je dissimulai autant qu'il me fut possible, mais dont Camille, aussi désireuse que moi de poursuivre la grande tournée, ne tarda pas à s'apercevoir. D'abord, j'avais été trop agité, trop accablé, dans un jour, d'émotions extraordinaires, pour revoir avec un vif intérêt des sites déjà parcourus, tout imposans qu'ils pouvaient me paraître encore; ensuite, la fatigue du corps avait été grande, les secousses multipliées et fortes; et l'on sait encore, quand

on quitte les hauteurs, qu'on éprouve, dans ces contrées, un déplaisir généralement connu de ceux qui se plaisent dans ces hasardeuses excursions. En me dirigeant vers Chamouni, j'avais cru m'élancer, en quelque sorte, dans les sphères supérieures à celle que l'homme habite; en revenant par le même chemin que nous avions pris pour nous y rendre, je croyais m'éloigner des cieux pour retomber dans mes douloureuses pensées, au milieu de cet amas de contrariétés et de tourmens qui nous pressent de toutes parts dans cette vallée de misères et de pleurs. Il me semblait que je n'avais plus rien à admirer, rien à voir; tout me paraissait accompli. L'horizon d'ailleurs était chargé de nuages, la nature se montrait triste et sombre. Mon imagination voyait dans les vapeurs qui enveloppaient le flanc des montagnes ou couronnaient leur cime, d'étranges images, des figures bizarres. Des groupes de nuages m'offraient dans leurs contours fantastiques, des ours au sombre manteau, des loups à la couleur fauve, au regard cruel, des aigles déployant dans l'espace

leurs vastes ailes; puis des têtes colossales de héros, des panaches flottans, peut-être le casque du grand Annibal; plus loin des chocs de guerriers, des mêlées sanglantes, de fiers coursiers, des cavaliers précipités sous la roue des chars. Jeune et plus doucement affecté, j'avais vu, au ciel d'Italie, des amans heureux, de beaux anges, des gloires rayonnantes dans l'immensité. Aujourd'hui, mes pensées assombries, tout en s'élançant encore vers les régions élevées, répandent autour de moi de tristes et douloureuses illusions.

Ici, je l'avoue, je ne pus m'empêcher encore d'interrompre de Villeneuve. « Eh quoi! mon ami, » lui dis-je, est-ce donc là le fruit d'un voyage » dont vous aviez espéré tant de bonheur et de joie? » Vous étiez tout-à-l'heure dans les cieux, et vous » voilà rendu presque aussitôt, sur la terre, à toutes » vos douleurs! »

Votre réflexion paraît assez juste, au premier coup d'œil, repartit de Villeneuve; mais pensez-vous que ce mal-aise, dont je crois vous avoir indiqué la cause physique, n'ait pas aussi son côté

moral, j'oserais presque dire ses sublimes pressentimens? Ne serait-ce pas parce que l'homme a le ciel pour patrie, qu'il éprouverait, quand il s'en éloigne, un réel déplaisir? Je souffrais donc, j'en conviens, en quittant les hautes régions; mais je trouvais toujours une sorte de bonheur dans ces souffrances qui vous étonnent. J'avais, en voyageant, cherché des sensations variées et profondes; eh bien! j'en éprouvais encore, et celles-ci n'étaient pas indignes des premières. Nous avancions, nous allions de montagnes en montagnes; nos regards mesuraient de nouveau la profondeur des abymes, et la terreur secrète qu'elle m'inspirait, avait pour moi un charme que je ne puis définir! Nous passions encore les torrens mugissans; l'orage menaçait, les nuages s'amoncelaient et roulaient au-dessus de notre frêle voiture, le tonnerre se faisait entendre; et j'étais heureux de me trouver en présence et comme à la hauteur de ces terribles phénomènes! Les plus petites choses elles-mêmes me frappaient presque autant que les grandes; et je ne saurais exprimer l'effet que pro-

duisit sur moi un jeune berger faisant retentir du bruit monotone de son cornet rustique les rochers sourcilleux de la vallée de Servoz.

Je vis cependant ici, ajouta de Villeneuve, le moment où la situation allait devenir trop sérieuse. Nous avions à peine dépassé Servoz d'un quart de lieue, qu'un écrou manqua à l'une des roues de notre voiture. Le postillon, qui s'en aperçut à temps, se serra avec vivacité sur le rocher opposé au précipice; peut-être, sans la rapidité de son mouvement, en était-ce fait de la petite famille, l'Arve eût englouti tout-à-coup ses souvenirs, ses espérances, nos peines et nos plaisirs. Mais nous en fûmes quittes pour revenir à pied jusqu'à Servoz; une heure suffit pour réparer le char aventureux, et elle ne fut pas perdue. Un voyageur, d'une taille avantageuse, d'un air très-distingué, nous voyant, isolés sur la route, attendre, comme il attendait de son côté, l'instant du départ, approcha pour connaître l'accident qui nous retenait là, et lier, de la manière la plus honnête, conversation avec mes dames. C'était

un voyageur déterminé, parcourant ces contrées sous le nom sans doute emprunté de Desmousseaux, essayant d'oublier ainsi ce qu'il appelait son ingrate patrie; parlant volontiers de ses excursions, et se rendant en ce moment à Chamouni, qu'il avait déjà visité (1), pour se diriger de là, par le col de Balme, vers le Saint-Bernard, qu'il ne connaissait pas encore. La conversation s'anima; elle prit un assez grand caractère; et l'accident qui pouvait nous devenir si funeste, produisit un effet contraire, en rappelant à nos souvenirs l'auguste région que nous venions de quitter.

Ce M. Desmousseaux, bon causeur, nous parla de deux ascensions tentées, au Mont-Blanc, en 1820, par le docteur russe Hamel; il s'était joint lui-même à la première expédition que M. Hamel avait essayée, en partant de Saint-Gervais, pour savoir si l'on pouvait de là, comme on en avait l'espérance, parvenir au point le plus haut de la

(1) Il était monté jusqu'au couvercle du glacier du Talèfre, pour contempler tout à-la-fois les glaciers des Bois, du Tacul, et de Léchaud.

montagne, et en redescendre en un jour. L'ascension commença, tout promettait un succès. Le Russe, malheureusement, se sentant défaillir, s'avisa de boire de l'eau-de-vie pour réparer ses forces; il les perdit. Tombé sans connaissance sur la neige, il fut porté à la maison des Bains. Honteux de la faute commise, il voulut la réparer par une autre ascension, en suivant le chemin ordinaire de Chamouni, et se promettant bien, mort ou vif, disait-il, d'aller jusqu'au sommet. Je n'étais pas de cette seconde expédition, ajouta M. Desmousseaux; mais elle me fut aussitôt racontée; l'Europe en fut instruite. « Arrivé à Chamouni, Hamel avait demandé des guides à tout prix; le temps était mauvais; on lui faisait connaître le danger de l'entreprise; le fils de Balmat la déclarait impossible. Le docteur n'entendit rien; on partit. La caravane, composée de douze voyageurs, approchait de la cime; les plus hardis allaient y atteindre; tout-à-coup la couche de neige nouvellement tombée sur le plan incliné du dôme glisse sous leurs pas, presque tous disparaissent.

Un jeune Anglais marchait le premier; entraîné par le torrent glacé, il enfonce courageusement son bâton dans la couche inférieure, embrasse ce seul appui, s'y attache, résiste à l'avalanche, cède plusieurs fois, nage dans les flots de neige qui roulent autour de lui, ressaisit son bâton, glisse encore, se relève, et reste enfin immobile comme un rocher battu, au milieu des mers, par la tempête. Cependant le torrent s'arrête; l'Anglais, jetant un regard en arrière, aperçoit Hamel, comme lui vainqueur de l'avalanche; un autre, plus loin, secoue la neige qui couvre sa tête; un troisième se montre, quelques autres encore; on se compte, on est neuf, trois ont disparu. Hamel désolé se donne, avec ceux qui lui restent, des peines inouïes pour dégager, pour saisir, pour arracher à l'abyme les malheureux qu'il venait d'engloutir! Inutiles efforts! tous les trois avaient péri! Le jeune Balmat était de ce nombre; Hamel et les siens revinrent désespérés (1). »

(1) M. Hamel s'est pleinement justifié, dans une relation publiée à Genève, sur ses deux assensions.

Desmousseaux avait montré une vive émotion vers la fin de son récit. Je ne fus pas moins touché que lui, en me rappelant mon entrevue, à Chamouni, avec le père du jeune Balmat; je lui avais parlé de son fils, que je croyais alors, par une erreur de nom, avoir été le guide d'Alfred; ses yeux, à ces mots, s'étaient remplis de larmes; j'avais pressenti quelque sinistre événement, et mes craintes étaient fondées.

Ce récit, au surplus, en rappelant les sites voisins (1) de ceux que nous venions de parcourir, sans danger ni gloire, parut, en inspirant une terreur secrète à mes deux compagnes, avoir pour elles beaucoup d'attraits. L'expédition d'Hamel complétait la nôtre; nous nous grandissions de tous les dangers courus par le docteur; et si le postillon avait tardé plus long-temps à nous ramener la voiture, nous nous serions fait répéter plusieurs fois le funeste accident, et, tout en les déplorant, peut-être de nouveaux malheurs.

Enfin ces dames remontèrent en voiture; Des-

(1) *Longo sed intervallo.*

mousseaux nous souhaita un heureux voyage; nous partîmes. Nos regards attristés se promenèrent bientôt sur la plage humide où l'Arve, non loin de Saint-Gervais, roule ses flots blanchissans. Nous passâmes le pont de Saint-Martin, d'où nous vîmes les cimes neigeuses de la grande montagne s'élever un moment, au-dessus des nuages, resplendissantes des derniers rayons du soleil couchant; mes dames se les montrent l'une à l'autre; et l'âme remplie d'impressions tristes, mais qui avaient quelque chose de grand dont je suis encore frappé, nous arrivons à Sallanches pour la seconde fois.

Le temps s'assombrit de plus en plus; la nuit vint; le même appartement reçut la petite famille; la musique qui nous avait si agréablement émus, à notre arrivée, se fit, cette fois, entendre dans le lointain. Notre sensibilité fut doucement excitée; la force des émotions éprouvées diminua; un état doux et calme succéda aux sombres plaisirs de la mélancolie comme aux élans de l'enthousiasme. Cet état nous sembla insensible-

ment plus proportionné aux forces de l'homme; nous étions en quelque sorte redescendus des cieux sur la terre, et nous commencions à nous y trouver bien!

Nous quittâmes Sallanches le lendemain, à six heures du matin. Les forces réparées, l'âme reposée, nous retrouvâmes, avec un nouveau plaisir, l'Arve, ses flots écumeux, ses alluvions, son éternel murmure; Cluse et ses rochers, Maglan, et surtout cette cascade d'Arpenaz toujours nuageuse, toujours extraordinaire; mais nous vîmes aussi cette fois un spectacle qui n'avait pas encore fixé nos regards. Ce n'était plus ici, comme à notre arrivée, des troupes d'enfans tendant vers nous leurs petites mains pour nous offrir des fruits, des rafraîchissemens, des cristaux, et recevoir un modique salaire; notre retour eut quelque chose de plus solennel; le 22 août était un dimanche; la population était en mouvement pour aller, d'un village à l'autre, assister au service divin. Les hommes, mieux vêtus qu'à l'ordinaire, portaient sur leur physionomie la douceur et la résignation.

Les femmes, la tête couverte d'un grand chapeau de paille, à forme plate, annonçaient, par l'uniformité des costumes, la tranquillité de l'âme, une vie honnête et paisible. Madame de Villeneuve aurait voulu quelque indice d'élégance, de vivacité, de fraîcheur; mais il y avait peu d'aisance dans ces contrées sévères; ces physionomies calmes et tristes se trouvaient en rapport avec le sort de chacun, comme avec le climat; et ce fut encore ici, en me reportant vers le passé, le contraire des sensations éprouvées dans ma jeunesse sous le beau ciel de l'Italie, dont nous abandonnions en ce moment les limites. Je me rappelai la Toscane, ses coteaux fortunés, et les jolies villageoises qui l'habitaient. L'opposition me parut complète. Ici, la neige et les glaces des montagnes répandaient sur tous les fronts leur triste pâleur; un soleil vivifiant, en Toscane, y imprimait le sentiment et la vie. Le cœur, sur les rives sérieuses de l'Arve, souffrait moins, jouissait moins, il y avait absence des grandes peines de l'âme; les douleurs morales devaient être, sur les bords fleuris de

l'Arno, proportionnées aux plaisirs. J'aurais voulu, pour mon bonheur, réunir au calme des Savoyards une étincelle du feu et de l'imagination italienne! — « Et Chambéry, dont vous m'avez tant parlé, » m'écriai-je, en interrompant encore de Ville-» neuve! » — Je ne l'avais pas oublié, repartit le narrateur avec un sourire; mais faites bien attention que nous sommes ici dans le Faucigny, dont les habitans n'ont rien de commun avec la ville que vous avez nommée, et qui donne peut-être la solution du problème que je cherchais : le calme, la pureté des montagnes, jointe aux tendres sentimens que la beauté réveille. Au surplus, ajouta-t-il, je ne tardai pas à en faire la douce expérience. Arrivés à Bonneville, mais dans une autre auberge que celle où nous avions dîné quatre jours auparavant, les figures nous y semblèrent plus gaies et plus aimables. La maîtresse de l'auberge me rappela, par plusieurs traits, le souvenir de Chambéry et de ses agréables habitans. Je le dis à madame de Villeneuve, l'hôtesse l'entendit; je ne m'étais pas trompé sur sa patrie, une rougeur soudaine

colora son beau front; elle s'éloigna, revint plusieurs fois pour nous servir. Le dîner fini, nous nous dirigeons vers la voiture qui nous attendait; j'y monte, et je sens, je vois une jolie main qui me soutient sous le bras pour m'aider à monter; je regarde, c'était la jolie Chambérienne qui me rendait ce dernier service. Elle rougit encore, fixe avec l'expression de la reconnaissance ses beaux yeux bleus sur moi, et disparaît aussitôt. Un doux sentiment s'était placé là, et ce sentiment avait jailli d'un mot flatteur. O vous, qui voulez toucher le cœur des belles, n'oubliez jamais qu'il faut en agir avec elles comme avec les rois!

Je pourrais, en abordant un ordre d'idées plus sévères, vous montrer encore un jeune Anglais, voyageant avec son gouverneur, et qui vint s'entretenir un instant avec nous. Il comptait à peine seize printemps; ses yeux azurés, la douce expression de ses regards, la noblesse de ses traits, firent, avec les figures insignifiantes que j'avais aperçues sur la route, un contraste remarquable. Il y avait ici supériorité, dignité, perfection sen-

sible. Que d'espérances, que de tendres illusions, quelle force d'âme, peut-être, sur cette physionomie où la pensée commençait à se montrer à côté des sentimens les plus aimables et des charmes de l'innocence! Si ce devait être bientôt un homme d'état! me disais-je; si ce pouvait être un grand homme! si l'Europe quelque jour lui était redevable de ses libertés! quelle rencontre aujourd'hui, et plus tard quel souvenir!

La douceur des sensations que je venais d'éprouver, la pureté, l'élévation des sentimens qu'elles réveillèrent dans mon âme, me ramena par des nuances presque insensibles vers la sublimité des émotions que j'avais ressenties dans cette course aussi intéressante que rapide. Rempli de la grandeur de Dieu, de la dignité de l'homme et de ses hautes destinées, je revins presque sans m'en apercevoir à mon exaltation première; je voulus, en y pensant, lui imprimer une couleur, une intention dominante; et je crus pouvoir prononcer, avec le sentiment d'une heureuse conviction, que notre apparition vers la haute chaîne

des Alpes avait été pour nous un commencement d'initiation, sur la terre; aux ineffables jouissances où l'homme pourrait atteindre, si, parvenu dans les sphères infinies, ses regards perçaient tout-à-coup jusqu'au sein de l'éternelle clarté :

> I secreti del cielo, e de le stelle,
> Onde si come entro uno speglio, ei scerse
> Ciò, che la fuso è veramente in elle.

Livrés au cours de ces pensées, nous arrivâmes à Genève entre cinq et six heures du soir. Madame de Villeneuve resta, pour y prendre quelque repos, dans l'auberge accoutumée. Je me rendis avec Camille vers la rive orientale de ce Léman, qui seul eût mérité les honneurs d'un voyage. Après avoir marché pendant un quart d'heure, nous eûmes le bonheur de nous voir enfin sur ses bords. Appuyé sur un bloc de pierre, en présence de ma chère enfant assise elle-même sur un fragment de roche, à quelques pas de moi, mes yeux fatigués se tournaient vers le lac alors paisible. Les vagues légères venaient en caressant le rivage expirer à nos pieds. Le soleil allait abandonner l'horizon;

tout était tranquille autour de nous. Plus d'abymes à franchir, plus d'avalanches à craindre, plus de courses pénibles à hasarder, nous sommes au port. O Dieu! j'ai devant moi un être que vous m'avez donné dans votre ineffable bonté, qui me connaît, que j'aime, et qui me paie d'un si touchant retour, je vous en rends grâces. Hélas! bientôt l'esprit qui crée dans mon sein ces pensées, s'élancera vers vous; ces yeux où l'amour filial se peint avec tant de douceur et de charme, pleureront ma disparition de la terre où cette fille chérie fut; avec mon Alfred et sa mère, ma consolation et ma joie. Quand ce dernier essor du souffle qui m'anime arrivera-t-il? ô Dieu, vous seul le savez; bénissez aujourd'hui votre serviteur! Mon âme, élève-toi vers ton Auteur! prépare-toi au moment où il t'apparaîtra dans toute sa gloire! sois toujours pure comme le rayon de lumière qui effleure, en s'éteignant, la cime du Jura, nous touche encore, et va disparaître!

LES LOISIRS

DE

MONSIEUR DE VILLENEUVE.

TROISIÈME PARTIE.

La Discussion.

CHAPITRE PREMIER.

« La matière est dans un mouvement perpé-
» tuel, elle ne s'arrête jamais. Les déluges,
» les tremblemens de terre, sont les grands
» voiles de la mort qui ensevelissent tout
» dans l'oubli. » (BACON.)

La nuit étendit son voile sur ce lac dont la vue avait excité, dans mon cœur, des émotions si attendrissantes et si douces. Il fallut revenir sur nos pas. De retour à notre hôtel, un profond et pai-

sible sommeil termina pour nous cette intéressante journée. Mon premier mouvement, le lendemain, fut de nous présenter chez M. d'Ablancourt. La famille était absente. Nous ne pouvions voir le ministre que vers les dernières heures du jour. Je fus d'abord affligé de ce contre-temps; car les bienveillantes affections qui nous avaient entourés, à notre première apparition dans Genève, étaient, dans cette course rapide, devenues nécessaires à notre bonheur. Tout-à-coup (le ciel, sans doute, m'inspira cette pensée) je songeai à un autre ministre, dont j'avais vu quelquefois le fils à Paris; c'était M. de Beaumont; plusieurs de ses lettres m'avaient donné une idée avantageuse de son caractère. On devait, quand on écrivait ainsi, porter la plus respectable des physionomies. Je m'étais figuré un vénérable pasteur, et mon imagination ne m'avait pas trompé. Il m'accueillit à la manière des anciens. « Sans doute, Monsieur, me » dit-il, vous venez avec vos honorables compa» gnes nous demander l'hospitalité! eh bien! vous » serez reçus, vous et les vôtres, comme vous mé-

» ritez de l'être. » Mon nom était à peine connu de l'honnête ministre. Cet accueil, cette confiance soudaine, ce ton solennel, me rappelèrent les paroles du grave Nestor, dans l'Odyssée, quand il reçoit, sans les connaître, de nobles étrangers : « car je pense, leur dit-il, que vous re- » connaissez des dieux ; et il n'y a point d'homme » qui n'ait besoin de leur secours ! » Nous répondons à M. de Beaumont que notre intention avait été seulement de lui présenter nos hommages, et de lui donner des nouvelles de son fils. A ces mots, il se lève, me prie d'attendre, nous quitte un moment, et revient bientôt avec madame de Beaumont, pour entendre ce que j'avais à lui dire sur un objet qui était surtout du ressort d'une mère. Cette famille, dans la maturité de l'âge, n'offrait pas les agréables images qui nous avaient entourés, à notre arrivée, chez M. d'Ablancourt; mais elle ne lui cédait en rien, quant à la science, à la hauteur de la morale, à la gravité des entretiens. Ces dignes gens nous engagèrent au *thé* pour la soirée, en nous annonçant

qu'ils y inviteraient M. et madame d'Ablancourt. La soirée et les agréables communications devaient être complètes, et vous verrez bientôt si, en effet, ils nous tinrent parole. En attendant, nous prîmes congé de la vénérable famille. M. de Beaumont voulait nous retenir toute la journée. Madame de Villeneuve, en lui exprimant toute sa reconnaissance, fut d'avis, par discrétion, d'aller faire en notre particulier un frugal déjeûner. Nous nous arrêtâmes assez près de là, dans un café, dont la maîtresse, dame d'un assez grand âge, fut jugée par nous la meilleure personne du monde; son bon café, son excellent lait, ses jolis petits pains, nous firent, avec ses bonnes causeries, beaucoup de plaisir. Nous y fûmes tous les jours, un seul jour excepté, et encore eus-je à me repentir de l'exception. Cette dame avait accompagné jusqu'à Chamouni le célèbre Bourrit, mais elle ne l'avait pas suivi jusqu'au Montanvert; elle s'était contentée d'aller sur le penchant du mont Bréven, qui domine Chamouni, pour jouir de là fort à son aise de la grandeur du spectacle que les cimes

glacées du Mont-Blanc offraient, vers l'est, à la curiosité des voyageurs. Ceci vous importe peu, me dit ici de Villeneuve en souriant; mais je veux toujours graver dans ma mémoire ces figures qui passent si vîte, lorsque, en se liant dans mon esprit à de touchans souvenirs, elles y ont laissé des traces de sympathie et de bonté qui ne s'effaceront jamais.

Le déjeûner terminé, chez cette dame que nous avions prise en affection, et qui éprouva pour nous, j'aime à le croire, le même sentiment, je conduisis ma femme et Camille sur le bord de ce lac dont le calme avait, la veille, fait naître, dans mon esprit, à l'aspect de ma chère fille, des réflexions si touchantes. Cette fois, le temps était changé; un vent nord-ouest soufflait avec violence. Le lac soulevant ses flots irrités, pouvait donner à mes dames quelque idée d'une mer battue par la tempête, et peut-être des passions qui tourmentent ici-bas les mortels. Nous restâmes plus d'une heure sur la grève où les vagues, en s'amoncelant les unes sur les autres,

venaient se briser avec fureur, et nous couvrir, à une assez grande distance, d'un nuage d'écume. Hier, tout était tranquille sur ces bords; nous nous isolons, aujourd'hui, sur la plage, en butte à la colère des vents, auxquels nous résistons à peine; et c'est encore là une source de jouissance, car l'idée d'une force supérieure, par laquelle cependant on n'est point accablé, a quelque chose qui élève l'âme, et qui la touche. Nos cheveux, nos vêtemens, suivaient la direction des vents; et au milieu de cette force, de ce bruit, de ce mugissement de l'air et des ondes, nous éprouvions un ravissement inexprimable. Il y avait de la grandeur dans le phénomène, il y en avait aussi peut-être à la sentir.

De la grève où nous avions joui de cet imposant tableau, nous nous dirigeons vers les ponts où le Rhône, à sa sortie du lac, roule ses flots tumultueux. Ce mouvement, cette continuelle agitation, me donnait une idée de la vie; j'étais tenté d'accorder une pensée à ce fleuve qui allait porter au loin ses eaux et son nom. A l'aspect de

ces flots verdâtres, bleuâtres, écumeux, qui se précipitaient et criaient sous nos pas, j'aurais dit volontiers au génie qui présidait à leur cours : Que veux-tu de moi? Mais qu'aurait-il répondu, s'il avait pu m'entendre, qui ne me donnât une opinion plus haute de ma destinée? J'obéis, aurait-il pu dire, à la loi de celui qui a imprimé le mouvement à la terre sur laquelle je roule mes flots! toi, obéis, à ta manière, aux lois morales qu'il t'a données; sois bon, sois juste; cette loi est supérieure à la force invincible qui me dirige! O homme, je puis t'engloutir dans mes abymes, mais le souffle éthéré qui t'anime, est hors de ma puissance. Tu es plus grand que moi!

N'avions-nous pas, mon ami, ajouta de Villeneuve, des grâces à rendre à la Providence? n'était-ce pas un bonheur de voyager ainsi, de nous jeter au milieu des grands phénomènes, et d'en tirer, par des inductions extraordinaires et qu'on ne saurait concevoir dans le train paisible de la vie, d'utiles et de sévères leçons?

De retour à notre hôtel accoutumé, nous faisons un léger repas, à part, mais heureux toujours de voir çà et là, dans la même salle, des étrangers qui, voyageant comme nous en famille, jouissaient du bonheur de ce qu'ils avaient au monde de plus cher. C'était un accord, une harmonie de plus! Et je me disais avec attendrissement : Je ne suis donc pas le seul qui ait eu, dans la position où je me trouve, l'idée d'un pareil voyage; et, sans doute, ces bons pères, ces filles chéries, ces épouses bien aimées, ont avec mon petit groupe quelque ressemblance.

Nous nous rendons, le soir, chez M. de Beaumont; d'Ablancourt et son aimable compagne y étaient déjà. Il y avait, dans cette réunion, une expression de bienveillance, et en même temps un certain air de dignité, qui nous promettaient encore instruction et plaisir. La conversation s'engage, on parle de la France, on gémit sur le danger qui menace nos libertés, sur la situation critique des peuples en Europe, sur le malheur des Grecs, à Ipsara. Mais (ô plaisir de converser

avec des hommes dont les affections généreuses sympatisent avec les nôtres!) ce fut à ce repas presque somptueux, offert par cette admirable famille, qu'on nous apprit que la tentative des Turcs n'avait pas eu l'effroyable succès dont l'Europe eût été consternée. Quelques défenseurs, laissés dans deux forts assiégés, s'étaient fait sauter avec huit mille ennemis. Les Grecs retirés dans les montagnes, s'étant, à ce signal désespéré, précipités sur les Musulmans, avaient repris Ipsara, et purgé l'île entière de leur affreuse présence. La nouvelle n'était pas encore certaine, mais on la tenait d'une source respectable, et tout annonçait que l'humanité outragée avait eu des vengeurs.

De là, nous passâmes à un ordre d'idées qui, tout imposantes qu'elles paraissaient encore, avaient le grand mérite, selon moi, d'être étrangères aux passions qui nous rappellent ce cruel adage : « L'homme est un tigre pour l'homme. » Nous arrivions de la haute chaîne des Alpes. Nos yeux avaient été frappés des bouleversemens dont elles

portent l'empreinte; et de là, aux nombreuses révolutions qui ont successivement changé la face du globe, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi.

Monsieur de Beaumont, sans s'écarter jamais du sens de la Genèse, nous expliqua son système sur les étonnantes catastrophes qu'avait subies la planète à laquelle nous sommes attachés. Je parlai, à mon tour, de l'opinion de mon ancien ami M. Dupont de Nemours, sur l'affaissement des montagnes granitiques de la côte orientale de l'Amérique; sur l'irruption, dans notre Océan, d'une Méditerranée, renfermée jadis entre les montagnes écroulées de cette partie du nouveau monde, et les sommets opposés qui regardent la mer pacifique. Ce grand mouvement avait causé la submersion d'un vaste continent, le déchirement de l'isthme qui unissait l'Europe à l'Afrique, et la disparition des empires qui couvraient jadis la vallée immense où nous voyons aujourd'hui notre Méditerranée.

M. de Beaumont, sans vouloir combattre ce système, essaya d'expliquer ces grands troubles

arrivés à la surface du globe, par l'action du feu central qui aurait poussé des bouffissures, lancé au loin des blocs de granit, ouvert des abymes, où se seraient engloutis des royaumes et des générations.

La conversation se reporta ensuite sur la politique de l'Europe. Les dignes pasteurs ne purent s'empêcher de sourire de pitié, en pensant que ces philosophes, ces nations, ces rois, qui oppriment, s'égorgent et raisonnent, pourraient, par une de ces commotions souterraines, auxquelles la race humaine ne pense pas, disparaître en un clin d'œil au fond des abymes!

CHAPITRE II.

« Les vents s'élèvent, les sombres flots du lac
» frémissent. . . . . Les cordes de ma harpe
» rendent d'abord un son lugubre. . . . . Le
» soleil sourit enfin dans ses plaines azurées! »
(Ossian.)

Vous m'avez vu, ajouta de Villeneuve après un moment de silence, soutenir un intéressant entretien avec les ministres qui nous avaient fait tour-à-tour un si touchant accueil. Jamais nos âmes n'avaient été plus portées aux douces affections, à la tendre amitié, à l'aimable reconnaissance, et peut-être aussi aux grandes pensées qui élèvent si haut la nature humaine. Au moment de quitter MM. de Beaumont et d'Ablancourt, on agita la question de savoir s'il nous importait, avant d'abandonner la contrée, de faire une excursion dans le canton de Vaud; l'affirmative fut résolue à l'instant même. Les deux ministres auraient bien

voulu nous accompagner; mais d'augustes devoirs les retenaient à Genève, et il fut entendu que nous partirions le lendemain pour Lausanne. Cette petite expédition était nécessaire pour rendre moins incomplet ce que nous osions appeler notre apparition en Suisse. Il fallait voir ce pays de Vaud, si vanté, et qui sans doute méritait de l'être. Nous partîmes à neuf heures du matin, dans une superbe voiture, où nous trouvâmes un Genevois et deux Écossais. Au seul nom d'Écossais, je tressaillis de plaisir, me voyant déjà parcourir, à tire d'ailes, les hautes régions de la philosophie. Le beau, le vrai, la conscience, le bon sens qui m'avait toujours paru plus rare qu'on ne pense, allaient être l'objet de nos discussions. Des deux Écossais, l'un, avec des cheveux noirs, et la figure peut-être un peu commune, n'avait rien, il est vrai, qui rappelât à mon imagination la patrie d'Ossian; mais l'autre, aux yeux azurés et à la blonde chevelure, m'en donnait une idée parfaite; c'était un véritable Écossais, dans toute la force de l'expression. La conversation s'en-

gagea ; le malheur voulut que l'homme blond parût moins instruit que son ami. Il en fit lui-même l'aveu. Né de parens très-riches, son éducation (même en Écosse!) avait été négligée. Son compagnon de voyage, au contraire, était un avocat distingué; je lui dis quelques mots sur nos grandes études, et je vis, à regret, qu'elles étaient hors de sa sphère. J'avais fondé des espérances sur le Genevois, réservé, sage, homme comme il faut, ayant du calme et de la dignité; et il n'était pas plus philosophe que les deux Écossais. Le seul service qu'il nous rendit, ce fut de nommer les villes, bourgs, villages, où nous passions, en nous montrant çà et là, vers la gauche, les châteaux pittoresquement disposés sur les hauteurs. Je comptais enfin, pour me dédommager, sur la vue du lac et sur la beauté des paysages que devait, au-delà, nous offrir la rive de l'est; et le génie du mal voulut encore que le ciel fût encombré de nuages. La pointe d'Ivoire elle-même était à peine aperçue; les Alpes en ce moment n'existaient plus pour nous; il fallut

resserrer étrangement le cercle de mes observations, et me borner souvent à de simples souvenirs. Nous passâmes ainsi à Versoix, à Nyon; mais il me fut impossible, à Copet, de ne pas rappeler le nom d'une dame célèbre, qui avait été l'objet de nos entretiens à Genève, et dont le château m'apparut à gauche sur une éminence. Elle n'est plus, me disais-je; nos libertés périssent, elle les aurait défendues! Quelle perte! quel malheur! Je me tais, je suis triste; le ciel est toujours sombre comme mes pensées; le soleil n'a pu percer encore de sés rayons les nuées qui roulent sur la face des ondes; cependant quelques jets de lumière apparaissent çà et là, et réveillent l'espérance. L'horizon s'agrandit; à Rolle, mes yeux commencent, un moment, à pressentir l'immensité. Mais les cataractes du ciel s'ouvrent encore. Voiture, chevaux, postillon, tout est inondé, à l'exception des voyageurs qui passent tranquillement à l'abri des orages! Les rois, il n'y a pas long-temps, voyageaient avec moins d'agrément et de sûreté que nos excellences.

Honneur au progrès des arts, de l'industrie, et du bon sens!

A Morges, l'horizon paraît décidément s'éclaircir; les nuées effleurant la surface des ondes, fuient vers les montagnes de l'est; la lumière jaillit çà et là. Ainsi commença le débrouillement du cahos! tout était confondu, la terre et le ciel se séparent, l'ordre naît; puissent les idées ténébreuses qui menacent de couvrir encore l'Europe, se dissiper de même!

Je jette un regard vers la gauche, j'aperçois quelques lettres sur une pierre monumentale, je lis ces mots : liberté, patrie!

Ainsi donc, il existe aujourd'hui quelque lieu sur la terre, où ces deux mots peuvent être prononcés! Liberté! patrie! avec quel plaisir je vous répète encore! Nous avançons! il n'est pas une arcade, une porte, une fontaine, où cette consolante inscription ne soit placée! Je rayonnais de joie! O mon pays, quand pourrai-je te saluer ainsi (1)?

(1) Le bon de Villeneuve donne ici un libre cours à ses pensées. Je n'ai rien changé au manuscrit.

Nous arrivons enfin à Lausanne. Mais que puis-je vous dire de cette ville, que puis-je vous raconter ici que vous ignoriez? Tout le monde connaît sa belle situation, à trois cents pieds au-dessus du lac, et l'admirable tableau dont on jouit des hauteurs environnantes. Après nous être installés à l'auberge de *l'Etoile*, nous commençâmes nos excursions par une promenade sur l'esplanade, à la droite de la porte qui regarde Genève. Je découvris de là le mouvement des montagnes qui entourent Vévai; Vévai fut célébré par J.-J. Rousseau, aurai-je le courage de quitter Lausanne sans visiter une ville qui rappelle un grand homme? Mais l'horizon s'était de nouveau chargé de nuages; d'épaisses vapeurs nous dérobaient encore un des plus beaux spectacles que nos yeux pussent apercevoir; notre admiration dut alors se concentrer autour de nous. Je dirigeai mes pas vers la belle allée de tilleuls qui, sur un plan moins élevé, fait suite à l'esplanade. Un vieillard qui se promenait sur la terrasse vint à nous, et se mit à nous vanter, sans autre préambule, la

richesse de cette contrée. Elle est immense, nous dit-il; la culture est magnifique, les villages se touchent! Ce vieillard, plein d'obligeance et d'aménité, se nommait du Jorat. Nous apprîmes de lui que Lausanne n'avait été connue sous ce nom qu'au cinquième siècle. L'image de sainte Anne y avait alors attiré des pélerins de toutes les parties du monde chrétien. Cette dévotion pour la sainte mère de Marie avait fourni l'étymologie la plus probable de ce nom : *Laus Annæ*, gloire à Anne (1)! La réformation s'y était établie en 1536; Lausanne comptait trois églises, c'était autant d'églises que de collines. Il nous conseilla de monter le lendemain sur les hauteurs voisines; et de ne pas oublier le *Tir de l'Arc* d'où nous aurions des points de vue admirables! Quel dommage cependant! ajouta-t-il; autrefois.... Ce début donnait à penser; mais il n'en dit pas davantage, nous salue profondément, et s'éloigne.

De retour à *l'Etoile*, ces dames, après avoir pris un moment de repos, furent d'avis de souper

(1) *Voyez* Bourrit, Saussure, etc.

à la table commune. Malheureusement, l'hôtel où nous étions logés, et qu'on nous avait assez maladroitement indiqué, recevait peu de voyageurs. Il n'y en avait, ce soir-là, qu'un seul, que nous trouvâmes assis à table avant nous. Mais celui-là, pour moi, en valait bien d'autres. C'était le voyageur de Servoz, Desmousseaux; il arrivait, à l'instant même, de la grande tournée que nous eussions dû faire, et qu'il avait faite, lui, avec bonheur. Il avait admiré les beaux glaciers d'Argentière et du Tour, et remonté jusqu'aux sources de l'Arve. Il n'omit aucun détail, ou pour nous instruire, ou pour exciter nos regrets. Nous le vîmes porter ses pas sur le dos immense du col de Balme, compter ses troupeaux, ses chalets, et suivre des yeux, en avançant, la grande chaîne de la Guemmi, du Grimsel, de la Fourche, et du Saint-Gothard, qui fuyait au loin devant lui, tandis que du côté opposé, le majestueux Mont-Blanc lui présentait son énorme amas de neiges et de glaces. De là, les rochers de Charmoz s'étaient offerts à ses regards, comme une forteresse avec

ses bastions, à l'angle du passage du Tacul que nous venions de quitter. Il nous montra le mieux qu'il put les rochers à pic dont la base repose dans le val d'Aost, les vallées et les détroits qu'ils forment, et les hauteurs imposantes de la Mortine (le Buet); mais le tableau qu'il aimait surtout à peindre, fut celui dont ses yeux avaient été frappés lorsqu'arrivé au-dessus de Trient, au sommet d'une gorge sauvage, il avait vu se développer devant lui cette superbe plaine du Valais, que le Rhône parcourt, et que termine au loin un enchaînement de monts couverts de glaces éternelles. Scène étonnante! disait Desmousseaux avec Bourrit qu'il avait pris pour guide, scène vraiment admirable, qui rappelle les pays enchanteurs décrits par les poëtes!

Le voyageur n'oublia pas dans son récit les points de vue dont il avait joui sur la route de Martigny au grand Saint-Bernard, et qui, disait-il, nous eussent mis souvent en extase. Il nous cita surtout le beau vallon d'Orsière, et les antres profonds où la Dranse précipitait ses flots. Mais

de là, jusqu'au Saint-Bernard, ses regards n'avaient plus rencontré qu'une nudité absolue; il avait fallu passer sur des amas de neige, pour se trouver enfin en présence de l'hospice qui s'était offert à sa vue, comme l'arche de Noé sur la montagne, à 1300 toises au-dessus des mers. Il nous peignit la douce physionomie des pieux cénobites qui y avaient fixé leur séjour, leur prévoyance attentive pour le malheur, et se garda bien de négliger, dans son récit, les chiens secourables, magnifiques et imposans serviteurs, qui semblaient là, plus que partout ailleurs, participer à l'intelligence de l'homme.

Desmousseaux avait découvert de là les chemins escarpés qui conduisent à la belle Italie; je ne pus m'empêcher ici d'envier son bonheur!

L'ardent voyageur avait, à son retour, visité Bex, ses salines, et ses marbres. Le Rhône, à son entrée dans le plus beau lac de l'Europe, s'était montré à ses yeux (ce qui n'arrive pas toujours) comme un torrent enflammé, tandis que tous les sites environnans lui paraissaient plongés dans

une obscurité profonde. Enfin, le château fort de Chillon, Clarens, Vévai, et les idées que ces noms réveillent, étaient comme tout le reste présens à ses intéressans souvenirs.

Voilà, mon ami, ce qu'avait vu M. Desmousseaux, et ce que j'aurais fait voir, avec plus de résolution, à mes deux compagnes. La narration de cet honnête homme y suppléait un peu, surtout, dans la belle contrée où nous étions alors, en présence d'une partie des montagnes qu'il avait nommées, et dont les cimes hardies allaient sans doute, le lendemain, de la hauteur où il voulait nous conduire, nous apparaître dans toute leur magnificence.

CHAPITRE III.

« Les ténèbres de l'abyme du siècle et
» l'aveuglement de notre esprit sont
» cause qu'il faut crier de la sorte à
» nos oreilles, et employer la voix
» pour se faire entendre. »
(Saint Augustin.)

Le lendemain, nous nous rendîmes de bonne heure dans la salle commune, pour y chercher M. Desmousseaux, et prendre avec lui notre essor. Il y était déjà; nous allions partir, lorsque j'entendis une voix que nous crûmes reconnaître. « Ah! ah! je veux les accompagner! oui, je les accompagnerai! » Cette voix était celle de M. du Jorat, qui parut aussitôt dans la salle, suivi du voyageur de la ville d'Orbe, M. de Pully. « Oui, dit-il, j'accompagnerai ces dames! on est trop heureux.... » Et là-dessus, mon ami, comme vous pouvez le penser, grand mouvement parmi nous! on s'écrie! on se lève! Les nouveaux venus se

placent en cercle, on cause. M. du Jorat s'était, par une heureuse rencontre, trouvé l'ami de M. de Pully; et ce bon de Pully avait dit de si belles choses d'une famille avec laquelle il avait voyagé, et l'honnête du Jorat avait été tellement enchanté de notre entrevue à l'allée des tilleuls.... « Ce sont eux, s'était-il écrié, ce sont eux, j'en suis sûr! » Et l'heureux homme ne s'était pas trompé! Après de belles protestations et d'honnêtes paroles échangées, nous partons tous ensemble, en riant, en discourant; c'était un bonheur, une fête, que cette réunion inattendue!

Nous parcourons d'abord la ville, en suivant les ondulations de ses rues en rapport avec les collines où elle est assise. J'aperçus de toutes parts des signes non équivoques d'industrie, et même une sorte d'élégance, dont je fus frappé; mais je vis aussi moins de mesure, d'ordre et de morale qu'à Genève. La première pensée de M. du Jorat fut de nous conduire à la cathédrale, où il voulait absolument nous montrer plusieurs tombeaux qui en faisaient l'ornement. Personne n'était là

pour en ouvrir les portes, il nous fut impossible d'y entrer. Ce cher du Jorat en était indigné. « Les autorités d'aujoud'hui! disait-il tout bas en secouant la tête, les autorités.... c'est une chose inconcevable! » Nous dûmes renoncer à la cathédrale. Il n'en fut pas de même, fort heureusement, de la hauteur qui domine la ville, d'où l'on peut, dans un temps convenable, jouir d'une des plus belles vues du monde. « Ce temple-là est toujours ouvert, disait le bon Suisse; il ne vous faudra, Mesdames, qu'un peu de fatigue pour y atteindre. » C'était peu de chose. Nous prîmes, en nous dirigeant vers la hauteur, sur la droite; plus nous avancions, plus les fossés qui ceignent de ce côté Lausanne, nous paraissaient imposans par leur profondeur, et plus aussi le paysage nous offrait de la variété et de l'agrément dans la perspective.

Arrivés au plateau le plus élevé du Signal, M. de Pully, au grand déplaisir de M. du Jorat, qui voulait conserver la parole, nous fit admirer la beauté et l'immensité du spectacle. Nous embras-

sions le lac dans toute son étendue : devant nous s'élevaient les montagnes de la Savoie, un peu sur notre gauche les hauteurs du Valais, à droite et au loin les montagnes du Faussigny; leurs sommets étaient environnés de nuages; le spectacle perdait de sa beauté, mais notre imagination devinait ce que nos yeux ne pouvaient apercevoir.

M. de Pully était désolé cependant de ne pas découvrir les cimes du Mont-Blanc et du grand Saint-Bernard; il regrettait surtout (mais il eût fallu avoir un autre temps et monter encore plus haut), il regrettait le Schreck-Horn, la plus haute montagne des Alpes suisses; moindre en volume, disait-il, et un peu moins élevé que le dominateur des Alpes grecques et pennines (le Mont-Blanc), moins entouré de glaces, mais plus aigu, plus inabordable que lui, et dispensateur du Rhin, du Rhône, et d'une partie du Pô.

La privation était grande sans doute; mais M. du Jorat sut un moment substituer d'autres intérêts à celui-là. Après nous avoir indiqué le *Tir-de-l'arc*, il nous montra devant nous Évian,

Thonon, et, plus à l'est, les rochers de Meillerie; derrière nous, Aubonne, Iverdun, près du lac de Neuchâtel; Vévai, à gauche, dans l'enfoncement, échappait à nos regards.

Pour mieux jouir du spectacle, nous nous assîmes en demi-cercle sur un banc, ainsi disposé pour recevoir les curieux. M. de Pully était resté debout; il allait, venait, et nous nommait aussi toutes les villes, toutes les hauteurs.

A l'aspect de ce beau lac, sur lequel j'apercevais à peine quelques barques, je lui demandai pourquoi on y naviguait si peu. « C'est, nous dit-il, qu'il y a ici peu de commerce; cependant, si vous exceptez le Chablais, la Savoie, on ne peut dire qu'il n'y ait point d'industrie dans les contrées que vous voyez, et surtout dans celle où nous sommes; mais tous nos efforts se portent vers les produits nécessaires, principalement vers la culture. Ici les Suisses sont des hommes stationnaires; ils se trouvent bien comme ils sont; qu'il s'établisse, par le lac, des rapports fréquens entre eux; que Thonon, Évian, Vévai, Motreux, Lau-

sanne, en sillonnent, par leurs transports, continuellement la surface, ces lieux n'auront plus la même physionomie; le luxe, les plaisirs frivoles et recherchés remplaceront l'heureuse simplicité; il en sera de la Suisse comme de ces hommes qui perdent, en s'enrichissant, quelque chose de leur dignité naturelle et de la noblesse de leur caractère.

« Elle a déjà assez perdu, cette Suisse, dit ici M. du Jorat, désespéré de n'avoir pas saisi, comme il le voulait, le dé de la conversation, et en poussant un long soupir : Messieurs, les mœurs sont perdues à Lausanne comme ailleurs, voilà l'effet de vos révolutions! Tel que vous me voyez, j'en puis dire quelque chose. J'appartenais autrefois au bourg (la noblesse) (1), c'était moi qui avais fondé l'ordre de l'Arbalète, le tir se faisait ici, comme je

(1) Ces regrets de M. du Jorat m'avaient d'abord paru invraisemblables; mais j'ai su depuis que les gentilshommes du pays de Vaud, mécontens de la domination bernoise, avaient, de temps immémorial, une certaine tendance au gouvernement monarchique. Le bon Suisse cédait ainsi à une vieille habitude.

l'ai dit (dans le bois de Salvegedain) ; nous allions à la procession quatre fois dans l'année; nous étions en habit rouge, culotte blanche, bas de soie blancs ; nous avions le droit d'être enterrés dans la cathédrale ; ce droit, comme tous les autres, nous a été enlevé au moment de la révolution ; on nous enterre actuellement avec la cité (la classe moyenne) et le pont (la dernière classe), derrière cette tour brune, carrée, dans ces massifs d'arbres assez beaux que vous apercevez au-delà! Ceci, au fond (après un petit moment d'hésitation), m'importe peu ; je serai assez bien là. Mais pourquoi des changemens, pourquoi des révolutions? Avouez, Monsieur (en s'adressant à M. Desmousseaux), que vous n'avez pas gagné grand' chose à la vôtre! cela ne pouvait être autrement. Les hommes, quels qu'ils soient, aussitôt qu'ils ont saisi le pouvoir, en abusent; donc il est impossible d'améliorer, sous ce point de vue, l'état des sociétés; quand vous changez le gouvernement, vous ne faites que substituer une tyrannie à une autre tyrannie, voilà tout! » Ainsi, Monsieur, re-

partit Desmousseaux, vous n'établissez aucune différence entre les institutions; et vous croyez qu'à tout prendre, le sort des nations, quelles que puissent être les lois ou les volontés qui les gouvernent, est toujours le même! A vous entendre, les temps postérieurs à Guillaume *Tell* n'auraient pas été plus heureux, pour la Suisse, que les siècles antérieurs! Il me semblait cependant qu'au quatorzième et au quinzième siècles, Bâle, Zurich, Berne, les Waldstettes, les quatre cantons, et plusieurs autres, avaient donné d'assez grands exemples aux peuples opprimés; et que vos contrées enfin avaient été plus heureuses sous l'empire de vos constitutions, que sous le sceptre des empereurs et le sabre des archiducs, qui s'imaginaient, comme l'a dit un de vos historiens, « qu'un prince peut tout ce qu'il veut, et que la »société humaine doit à quelques individus le sa»crifice des droits qu'elle tient du ciel! »

Si vous voulez, comme moi, Monsieur, dit encore Desmousseaux avec beaucoup de douceur, apprécier ces effets opposés, rien ne vous sera

plus facile; vous n'aurez qu'à suivre, dans ces temps, d'une part, la décadence de la maison d'Autriche, de l'autre, la prospérité croissante de la confédération helvétique; j'ai fait ce travail, j'ai étudié, pour m'éclairer un peu, les systèmes de gouvernement usités dans l'un et dans l'autre, et j'ai reconnu, dans la diversité des systèmes existans, la source d'une destinée si différente. Tandis que de grands courages, du bon sens, une noble simplicité, l'ascendant de la classe moyenne, l'amour de la patrie, et l'établissement des constitutions, distinguaient à mes yeux la confédération helvétique, j'ai vu, dans les contrées soumises à la domination autrichienne, des impôts levés arbitrairement, d'affreuses violences, le commerce aux abois, les frontières mal gardées, des voleurs se tenant partout à l'affût, de prétendus sorciers expirant au milieu des flammes, la misère enfin et la désolation partout; et j'ai été fondé à reconnaître qu'il n'était pas aussi déraisonnable qu'on le pensait, de préférer le parti d'une honnête liberté à la cause de l'esclavage.

L'esclavage! la liberté! s'écria M. du Jorat; la liberté! l'esclavage! voilà de grands mots! Le passé peut être admirable; quant à moi, je m'occupe du présent! Et je vois que cette liberté, tant vantée, ne tient à rien aujourd'hui; que la force décide de tout, et que tout aboutit à la volonté d'un petit nombre d'hommes!

DESMOUSSEAUX.

Eh bien! Monsieur, éclairons ces hommes-là! Pourquoi la lumière n'arriverait-elle pas enfin jusqu'à eux?

M. DU JORAT, (*continuant toujours sans écouter Desmousseaux*).

N'est-il pas clair comme le jour que l'Europe entière est en ce moment entre les mains de trois ou quatre hommes, peut-être même d'un seul prince? Et s'il en est ainsi, à quoi bon tant se débattre pour fonder des institutions, à chaque instant violées, et qu'un caprice peut faire disparaître?

DESMOUSSEAUX.

Et parce qu'un caprice pourrait faire un mal affreux aux sociétés humaines, il faudrait nous presser de concourir à cette œuvre d'iniquité et de désolation! Les hommes abusent des meilleures choses! et parce qu'on peut violer les plus sages lois, il faut crier à ceux qui tiennent le pouvoir : Supprimez ces lois, rendez-nous heureux comme vous pourrez ou comme vous voudrez! Et il vous paraît enfin admirable, au moment où le torrent se gonfle et se précipite, de renverser l'obstacle qui peut le contenir, pour nous abandonner sans calculs au hasard des événemens! Est-ce là de la sagesse, Monsieur? Est-ce là du bon sens? Est-ce....

M. DE PULLY, (*voyant le bon du Jorat étourdi par l'attaque de Desmousseaux*).

Et la religion! Monsieur, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'elle ne suffise pas, sous bien des rapports, pour nous conduire à la solution du problème du pouvoir et de la liberté, de la force et de la justice? Qu'est-ce que la plus belle loi,

sans motif, sans nécessité d'exécution? Et que direz-vous là-dessus aux princes que la religion ne leur dise pas?

DESMOUSSEAUX.

Eh! qui vous dit, Monsieur, que le frein religieux n'entre pas dans mon système? Loin de là, Monsieur, je le compte pour beaucoup; et si vous l'exigez, je le verrai partout, dans les institutions mêmes que l'on voudrait proscrire, et qui ne sont, quand elles sont ce qu'elles doivent être, que les forces conservatrices de l'ordre, de la justice, chez un peuple. Vouloir les détruire, c'est *chercher le danger pour y périr;* et la religion le défend! Vouloir, par de mauvaises lois, s'assurer d'injustes préférences, c'est *faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent;* et la religion, d'accord avec la morale du genre humain, nous l'interdit de la manière la plus solennelle! S'asseoir seuls au banquet social, et en exclure, pour tout s'approprier, le plus grand nombre des convives, c'est fouler aux pieds ce qu'il y a de plus important dans le monde, la *justice*, la *misé-*

ricorde et la *bonne foi* (1); et c'est encore ce que la religion condamne!

La liberté, Monsieur, n'est que le règne des lois fondées sur la nature des choses et la volonté de l'Être éternel. L'homme n'a pas reçu les belles facultés qui le distinguent, pour n'en point faire usage; il n'a pas été jeté dans ce monde pour y être plus que dans l'autre la proie du Néant. Ce qui est juste est religieux, ce qui est juste est nécessaire, ce qui est juste est inévitable. C'est une vérité que tous les maîtres de la terre devront un jour subir!

— « D'accord! d'accord jusqu'à un certain »point, s'écria M. de Pully, beaucoup moins »absolu dans son opinion que M. du Jorat; mais »enfin, Monsieur, pouvez-vous me dire quelle »est actuellement en Europe l'institution qui sa»tisfasse le mieux à ces conditions?»

DESMOUSSEAUX.

La nôtre, Monsieur! On l'a malheureusement mutilée; mais enfin, telle qu'elle est, cette consti-

(1) Saint Mathieu, ch. v.

tution peut aller encore. Trop de liberté conduirait à la licence, trop de pouvoir à la tyrannie. Le gouvernement qui tient un juste milieu entre les passions contraires, admet la publicité des discussions, et la liberté d'exprimer sa pensée; tout est là! Je me souviens, assistant dans ma jeunesse aux délibérations secrètes d'un conseil diplomatique, d'avoir entendu l'un des plus graves personnages de ce conseil, s'écrier, après une longue discussion : « *Il faut avouer, Messieurs, que » nous sommes de fiers...!* » Et pourquoi, Monsieur? c'est que personne n'était là pour contrôler nos paroles, pour nous punir, pour nous flétrir! Et l'on oserait détruire des formes politiques où la volonté d'une nation peut se faire connaître! et l'on ne voudrait pas qu'elles concourussent, avec les affections religieuses, à contrebalancer la malheureuse influence des passions ambitieuses et cruelles de quelques hommes! et l'on arriverait à ce point, de pouvoir dire de nos institutions ce que l'esprit divin dit quelque part des âmes dégradées : « Ayant » la réputation d'être vivantes, vous etes mortes! »

M. DU JORAT.

Eh ! comment, Monsieur, ne mourraient-elles pas, ces institutions, chez un peuple frivole, inconstant, qui n'a jamais su s'occuper sagement du bien public, et qui....

DESMOUSSEAUX (*avec feu*).

Quelle injustice, Monsieur ! Vous commencez par avilir une nation. Vous corrompez son éducation, vous détruisez ses lois, vous faussez son caractère ; et quand vous l'avez ainsi rabaissée. vous.....

M. DU JORAT (*un peu piqué*).

Je ne corromps rien, Monsieur, je ne rabaisse rien ! mais j'admets, dans la monarchie, des prérogatives pour de certaines classes, des priviléges, et autres choses nécessaires pour soutenir le principe indispensable de l'obéissance ! Vous ne voyez, à ce qu'il paraît, que du mal dans les ordres privilégiés ! Eh ! bien ! Monsieur, savez-vous ce que c'est qu'un privilégié ?

DESMOUSSEAUX (*froidement*).

Un privilégié, Monsieur! « c'est celui qui ar-
» rache les bornes des terres, ravit les troupeaux,
» emmène l'âne de l'orphelin, retient le bœuf
» de la veuve, contraint le pauvre à s'écarter du
» chemin, et les humbles à se cacher! »

Un privilégié! « c'est celui qui sort, comme
» l'âne du désert, pour le pillage qui lui tient
» lieu de travail! »

Un privilégié! « c'est celui qui moissonne le
» champ qui n'est pas à lui, vendange la vigne de
» ceux qu'il opprime, dépouille le faible, enlève
» par force le bien du pupille, dérobe le vêtement
» du pauvre, le contraint de marcher nu! »

Un privilégié! « C'est celui qui ôte les épis à
» ceux qui ont faim, ne reconnaît point, rebelle à
» la lumière, les voies qu'elle lui montre, et ne
» revient point par ses sentiers! »

M. DU JORAT.

Déclamations! pures déclamations!

DESMOUSSEAUX.

« Eh bien! Monsieur, ces déclamations sont tirées, à-peu-près mots pour mots, du livre de Job! »

Ici, madame de Villeneuve, qui m'avait fait signe plusieurs fois de rester étranger à la discussion, se leva; et la petite caravane se mit en mouvement.

CHAPITRE IV.

« Le vénérable vieillard conduisit dans sa » maison ses hôtes; et quand ils y furent » arrivés, et qu'ils se furent placés sur » leurs siéges, il fit remplir les urnes d'un » excellent vin. »

(HOMÈRE, *Odyssée.*)

« Chante quelquefois la gloire des morts » illustres! que leurs ombres légères vien- » nent se réjouir autour de toi! »

(OSSIAN.)

Nous suivîmes, pour descendre du Signal, une route moins longue et moins escarpée que celle qui nous y avait conduits. Je regardais à droite et à gauche les maisons qui font l'ornement de la colline; l'une d'elles me frappa par son élégance et la beauté de sa situation. Je demandais à M. de Pully le nom du possesseur de cet agréable manoir, lorsque j'aperçus, en me retournant, M. du Jorat, les deux mains appuyées sur sa canne, riant du rire le plus bienveillant que j'aie

vu de ma vie. « Entrez! entrez! nous disait-il » avec toute l'expression de la joie. Allez donc, » mon cher de Pully, dirigez donc ces dames, » conduisez-les au bosquet! » Cette maison était précisément celle qui avait attiré d'abord mon attention. Nous franchissons la grille, nous suivons M. de Pully, et nous nous voyons aussitôt dans un joli salon de verdure, où la table dressée et un déjeûner froid annonçaient la bienveillance, le bon goût du maître, et l'heureuse abondance. Nous n'étions pas encore assis, que madame du Jorat sortit du pavillon voisin de l'une des terrasses. Cette dame était une Anglaise, qui, pour être menacée de l'irréparable outrage des années, n'en paraissait ni moins vive, ni moins aimable, avec son grand chapeau, son voile rejeté par derrière, ses longs pendans d'oreille, son air satisfait, et sa physionomie bienveillante. Elle approche, nous salue; la conversation s'établit entre elle et madame de Villeneuve, sur Genève, sur le Chablais que nous avions en perspective, sur Vévai et ses agréables souvenirs. Je fus d'abord frappé de la

figure animée de la dame et de la bonhomie de son mari; le contraste était parfait. On se mit à table : le beurre odorant des collines, les vins délicats de Constance et autres ne furent point épargnés; et si, comme on l'a dit, les morceaux consommés dans le feu de la conversation semblèrent toujours les meilleurs, je puis affirmer que jamais repas ne fut plus réparateur ni plus salutaire. M. du Jorat revenait sans cesse, en nous servant, à la perte des anciennes mœurs et au danger des innovations. « Tout est perdu, disait-il en regardant Desmousseaux; tout est perdu, même en Suisse! et jugez de ce qui doit se passer en France! » Desmousseaux soutenait au contraire que jamais les mœurs n'y avaient été aussi bonnes qu'aujourd'hui. « Lisez, Monsieur, lisez, lui » disait-il, les Mémoires de madame de Genlis, et » vous serez effrayé de ces anciennes mœurs dont » vous vous êtes fait, je crois, une fausse idée. » Sans doute quelques vertus éminentes se mon» traient çà et là sur cette plage de perversité et » d'intrigues coupables. Mais au fond, Monsieur,

» quelle pauvreté! quelle misère! Ce qu'il y avait » de plus élevé dans la société, les princes, les » rois mêmes, figuraient sur ce théâtre éblouis- » sant de luxe et de plaisirs. Mais faites dispa- » raître tous ces ornemens; que l'éclat s'efface, » que le prestige s'évanouisse, et vous verrez sou- » dain apparaître à vos regards épouvantés tout ce » qu'on peut imaginer de plus bas et de plus im- » monde. Indécentes poursuites, passions crimi- » nelles, travestissemens ridicules, faux désespoirs, » perfides amours, rouries plus affreuses que les » crimes inventés par Richardson, inimitiés im- » placables! Quels amusemens! quelle frivolité! » quelles mœurs! Et vous voudriez mettre ce temps- » là au-dessus du nôtre! »

Du Jorat prenait la parole à son tour; la verve ne lui manquait pas; il n'avait pas lu tout ce fatras de Mémoires qui inondent la France; il ne jugeait, lui, que de ce qu'il voyait; il invoquait le témoignage du grand voyageur de Pully! « Qu'il » nous dise, s'écriait-il, qu'il nous dise ce qu'il » pense, ce qu'il sait! et encore! dernièrement!

» à Lons-le-Saulnier.... Qu'a-t-il vu? C'est une » chose admirable, en vérité, que de voir des re- » ligieuses épouser des athées! » M. de Pully, cette fois, ne put s'empêcher de l'interrompre. « Il n'y » avait eu, suivant lui, ni corruption, ni enlève- » ment dans cette affaire; et rien, il était forcé de » le dire, n'avait blessé les lois de l'honneur et de » la discrétion! » Chacun resta de son avis, comme cela se pratique dans toutes les disputes; et l'on se leva de table.

M. du Jorat faisant trève à ces discussions, me mit dans la main une lunette à trois verres mobiles, colorés. Le premier nous présentait la douce lumière du matin, le second revêtait la nature des feux du midi, le troisième offrait les teintes ombrées du soir, aux yeux du bon Suisse ébahi. La lunette passa dans toutes les mains, tout le monde admira, j'admirai comme les autres: du Jorat était dans l'enchantement. Ainsi la forme et surtout la couleur des choses qui se présentent à nos regards, dépendent de *l'objectif* avec lequel nous les considérons! Ne pouvions-nous pas

expliquer de même, par le prestige des passions, la divergence de nos idées? Tout le monde sourit; on se mit à parcourir les jardins, et ce fut pour nous un plaisir de dominer, du haut des terrasses, sur la ville de Lausanne, dont les tours et les toits rougeâtres produisaient, à nos yeux, un effet presque magique, au milieu des massifs de verdure. Nous découvrîmes de là une partie des sites que nous avions aperçus des hauteurs du Signal, entre autres le château de la reine Berthe; de cette reine qui, selon le bon du Jorat, filait, sur son trône, au dixième siècle, les vêtemens des rois, et faisait, à cheval, la tournée de ses métairies pour en surveiller l'administration! « Ces mœurs-là en valaient bien d'autres! » Cela dit, il se répandit en beaux discours sur sa jolie maison. Elle est admirable, disait-il avec un air de bonheur qui me charmait; c'est, avec madame du Jorat, ma consolation. Nous avons établi nos enfans; l'un, notre fils, est pasteur près de Morat; je viens de le marier; il a une vue superbe sur le lac; l'autre, notre chère fille

(il regardait Camille en parlant ainsi), a épousé un pasteur; elle se trouve aussi dans une belle position; ils sont heureux. Mes enfans voulaient que je vendisse ma maison; je la garde! La bonté de cœur et la douce vanité de cet honnête homme qui regrettait la compagnie de l'Arbalète, et le plaisir qu'il goûtait dans son agréable manoir, où j'appris qu'il s'était fait peindre avec le costume de l'ordre, tous ces traits caractéristiques méritaient un souvenir; et je ne doute pas qu'il ne nous eût montré le cabinet et le tableau, s'il n'avait aperçu un malin sourire sur la figure de madame de Villeneuve, et même, il faut le dire, de madame du Jorat.

M. de Pully, pour offrir un autre aliment à notre admiration, proposa, en descendant la colline, d'aller visiter, sur la gauche, au nord, la belle habitation connue sous le nom de *mon repos*. Je ne dirai rien du rocher artificiel ni du léger filet d'eau, auquel le propriétaire actuel a donné le nom ambitieux de cascade, en présence des montagnes de la Savoie, du Valais, et presque de

la chute imposante du *Pisse-Vache*. Mais je ne puis passer sous silence le souvenir de Voltaire, qui d'abord y avait établi ses pénates, sans y trouver, à ce qu'il parut, le repos qu'il cherchait. A peine y était-il installé que le premier magistrat de Lausanne vint lui faire une visite, accompagnée d'un avis dont le grand homme se montra peu flatté. « Monsieur, lui dit le magistrat, on » m'a assuré que vous aviez dit beaucoup de mal » de Dieu! Surtout, gardez-vous bien d'en dire » de leurs excellences nosseigneurs de Berne! » Voltaire ne répondit rien, et partit pour Ferney. Cette scène ne s'accordait guère avec l'inscription qui m'avait si vivement touché le cœur : Liberté! patrie!

Rentrés à Lausanne, nous dirigeâmes notre course vers le port d'Ouchis; M. de Pully avança d'abord jusqu'à l'extrémité du môle, nous le suivions; le vent soufflant avec une force extraordinaire, soulevait les flots qui venaient se briser en mugissant à nos pieds. Ces dames craignaient d'être emportées par l'orage. Revenus à Ouchis,

nous apprîmes que le bateau à vapeur n'y était point arrivé; la bise violente avait empêché son départ de Genève. Madame de Villeneuve regretta peu ce moyen de retour qui l'inquiétait, surtout à la vue d'un nuage noir qui couvrit et enveloppa les montagnes vers l'est. A l'ouest, d'autres nuages s'amoncelaient; les vents se déchaînèrent avec fureur; il me semblait que les élémens allaient se livrer bataille, et que le lac et les hauteurs environnantes en seraient accablés. C'est ici, de toutes manières, le théâtre des grands effets. Quoi de plus suave, dans un beau jour, que le lac et ses rives enchantées? Et quoi de plus effrayant aussi, de plus terrible, que ces signes précurseurs des tempêtes? Ici la nature travaille en grand; il faut, quand on veut échauffer son âme et lui donner toute l'élévation dont elle est capable, venir dans ces vastes régions, assister à ces étonnans phénomènes!

Cependant, on en fut quitte pour l'effroi; l'horizon s'adoucit. Retournés à Lausanne, on se sépara avec un serrement de cœur qui se mon-

trait sur toutes les physionomies. M. du Jorat voulait à toute force nous retenir chez lui plusieurs jours. M. de Pully nous attendait à Orbe. Desmousseaux qui partait pour Neuchâtel, comptait dans la huitaine nous rencontrer à Genève. Toutes ces idées souriaient à l'imagination des voyageurs! Vaines illusions! frivoles espérances! faut-il que vous abusiez si souvent les faibles humains? On gémit en se quittant; des pleurs d'attendrissement roulaient dans tous les yeux. En retournant à l'hôtel avec ma femme et ma fille, je me trouvai comme elles dans une sorte de solitude. Ces dames ne pouvaient s'accoutumer à ces rencontres, cause de bonheur, source de plaisirs qui s'évanouissent si vîte, lorsque je me sentis pressé tout-à-coup dans les bras d'un de nos voyageurs, que je n'avais pas d'abord aperçu. C'était l'Anglais avec lequel nous avions fait route de Genève à Sallanches, et que j'avais eu le plaisir de revoir à Chamouni. Vous voilà, Monsieur, me dit-il, en me serrant fortement contre sa poitrine! Et moi, j'arrive, tel que vous

me voyez, du grand Saint-Bernard. J'y ai été reçu par les religieux avec une bonté inexprimable! Mais vous, Mesdames, vous avez bien fait de ne pas vous y hasarder. La montagne aujourd'hui est obstruée par les neiges! J'ai passé sur dix pieds de glace pour sortir de l'hospice; encore ai-je été forcé d'y rester une nuit. Un Français et deux dames, trop pressés de partir, malgré l'opposition des religieux, avaient failli s'ensevelir sous la neige! Je me rappelai ici Dalmas et ses deux compagnes; et je crus, au portrait que l'Anglais nous en fit, les reconnaître! « Donnez-» moi votre nom, Monsieur, me dit l'Anglais avec » vivacité, voici le mien! » Ce galant homme se nommait *James Lewis;* il m'attendait à *Bristol*, si jamais j'allais en Angleterre. Je lui donne mon nom, ma demeure; il me serre affectueusement la main, et nous nous quittons encore! Je me rappellerai toujours ce digne Anglais avec un plaisir qui n'a cessé jusqu'ici d'augmenter l'estime que les hommes de sa nation nous ont généralement inspirée dans ce voyage. J'avais annoncé

mon départ, le lendemain de grand matin, pour Genève. Cependant nous eûmes un moment la pensée de pousser jusqu'à Vévai; mais ce dessein ne put être exécuté; le mauvais temps et la bise toujours poignante, en furent la cause; Camille en était accablée; le retour à Genève fut résolu, et Vévai sacrifié. Nous partîmes vers midi, dans une voiture découverte où nous trouvâmes trois autres voyageurs. La voiture se mettait en mouvement, lorsque nous vîmes arriver de Pully, Desmousseaux, du Jorat et sa femme, qui conduisaient la troupe. Du Jorat qui nous croyait partis dès cinq heures du matin, ayant appris, je ne sais comment, que notre départ avait été retardé, accourait avec les siens pour nous faire ses derniers adieux. Ils suivirent, pendant quelques instans, l'équipage qui allait au pas; il fallut enfin se séparer. Ces messieurs agitèrent long-temps leurs chapeaux en l'air, et nous nous perdîmes enfin de vue. Je ne saurais dire combien nous étions touchés de tant d'obligeance et de bonté. Madame de Villeneuve, profondément émue, ne

pouvait se faire à l'idée de ne plus voir toutes ces bonnes gens, que nous venions, suivant toutes les probabilités, de quitter pour toujours! « Pour toujours! ajouta-t-elle aussitôt, non assurément, cela est impossible. Si nous n'avons pas le bonheur de nous rencontrer encore dans ce monde, nous nous reverrons dans l'autre! J'ai toujours cru qu'une des récompenses du juste serait, au jour suprême, de reconnaître, dans la foule de ses semblables, ceux qu'il aurait aimés! »

La voiturè avançait; nous avions cette fois pour compagnons de voyage, un Anglais, sa femme, et un petit enfant de cinq ans. La femme, née à Lausanne, portait une douceur d'ange sur son heureuse physionomie. L'Anglais, dont la lourde figure n'avait pas, à beaucoup près, la noblesse de celle de Lewis, était encore supportable. Je m'amusais à le voir, les deux poings fermés, feindre de boxer avec son enfant. Nous prenions ici l'Angleterre sur le fait.

La dame, dont la douceur me charmait, fit, à mon grand plaisir, l'éloge des maris français,

qui honoraient leurs épouses par une confiance méritée. Elle nous cita le trait que vous connaissez peut-être, de ce *Henry de Tokenbourg*, qui agit bien autrement en Suisse avec la sienne, et porta, comme il le devait, la peine de sa méchanceté.

« Idda, sa femme, en quittant son appartement, avait négligé d'en fermer une fenêtre. » Un corbeau y étant entré, enlève son anneau » de mariage. Un vassal de Henry trouve l'anneau, » le met à son doigt; le comte le reconnaît; transporté de fureur, il saisit la malheureuse Idda, » la précipite dans le fossé du château, et fait » attacher le vassal à la queue d'un cheval sauvage. Le pauvre vassal périt; mais la comtesse » avait eu le bonheur de s'accrocher à un buisson, » d'où elle était sortie dans l'obscurité. Elle alla » se réfugier dans un bois, y vécut de racines » et d'eau, mettant sa confiance en Dieu, protecteur de l'innocence. L'infortunée, peu de » temps après, fut rencontrée par un chasseur. » Henry lui fit d'inutiles supplications. Jamais elle

» ne voulut consentir à vivre avec un barbare ;
» elle finit paisiblement ses jours dans l'abbaye
» de Fischingen. »

J'étais touché de ce récit ; et je faisais en moi-même cette réflexion : que s'il y avait eu de bonnes institutions à Tokenbourg, le comte n'eût pas impunément fait attacher un innocent à la queue d'un cheval, ni jeté sa propre femme par la fenêtre. Quant au sérieux Anglais, il n'aimait pas beaucoup l'anneau enlevé par le corbeau. Madame de Villeneuve approuvait hautement la résolution d'Idda ; et elle eût encore écouté bien d'autres histoires. Mais quelque chose m'occupait, dans cette course, beaucoup plus que le récit des temps passés. C'était toujours le lac et ses rives magnifiques. Nos regards étaient constamment tournés sur le rocher de Meillerie, qui, se détachant dans le ciel, au nord-est, sur la rive opposée, rappelait les admirables émotions d'une âme tendre, malheureuse et sublime. Je dessinai plusieurs fois sur mon livret le profil de ce roc sillonné par le Génie, et dont l'impo-

sante figure changeait dans l'espace en s'éloignant.

L'horizon était sombre, les souvenirs attachans, les impressions fortes et douces tout à-la-fois. Le bruit répété des vagues qui se pressaient et venaient tour-à-tour se briser contre le rivage, réveillait dans mon âme les idées de continuité et d'infinité. L'aspect du paysage, la couleur de l'air, tout ici nous portait aux pensées mystérieuses. Le ciel, chargé de nuages bleuâtres, était réfléchi par les eaux du lac; les montagnes reflétaient la même teinte; et pourtant la richesse des nuances s'y faisait sentir. Les cimes voisines étaient plus sombres, les cieux plus pâles, les eaux du lac plus foncées que les cieux. Il y avait là un effet de lumière un peu triste, mais tendre et doux aux yeux d'un voyageur, rempli du passé, touché du présent, et peu confiant alors dans l'avenir.

Cependant notre équipage s'éloigne de plus en plus de Lausanne; la roche de Meillerie et les hauteurs environnantes fuient loin de nous. Ainsi,

la vie et tout ce qu'elle a de charmant vont m'échapper! Adieu, roc sourcilleux, pics escarpés, montagnes majestueuses, adieu! La tristesse, je le sens, va m'envelopper de ses voiles; étranger pendant un mois à la patrie, je pressens de nouvelles disgrâces, je devine de nouveaux malheurs! O ma patrie! ô mon fils! ô ma fille! Dieu! soutiens-moi!

Je rêvais, j'oubliais en quelque sorte d'où nous venions, où nous allions. Je fus tiré de ces rêveries au nom de Napoléon, prononcé par l'Anglais; on me montra des bois et des troupeaux appartenant encore à son frère Joseph. C'était un léger reflet, un retentissement du nom et de la gloire du grand homme, qui avait d'ailleurs, par de belles routes, par d'imposans travaux, laissé en Suisse des traces de son passage et de son génie. Honneur à l'illustre mort! s'écria l'Anglais à mon grand étonnement. Que de ruines dans la chute d'un seul homme!

Je demandai à l'Anglais des renseignemens sur Sainte-Hélène; il m'en donna volontiers, et parut

plaindre l'homme prodigieux, mieux apprécié peut-être en Angleterre qu'en France. Il était impossible de ne pas accorder des regrets au héros qu'on avait vu s'éteindre seul au milieu des mers, comme un phare superbe qui, répandant sur l'horizon et dans un lointain immense son étonnante clarté, pâlit tout-à-coup, et finit par disparaître. Les navigateurs le chercheront long-temps encore sur la surface ténébreuse de l'humide élément; et ne le trouvant plus, ils se diront entre eux : Où est-il ?

La vue du château de madame de Staël, à Copet, n'était guère propre à dissiper ces tristes pensées. Debout, dans la voiture, je vis mieux cette fois le pavillon où commence la grande allée d'arbres qui conduit à l'ancienne demeure de cette dame. C'est là que reposent ses cendres, à côté du cercueil de sa mère et de son auguste père. Comme tout s'éteint! Les voilà tous les trois dans l'Éternité! Vivante, madame de Staël nous eût offert, sans doute, une honorable hospitalité; mon imagination (l'aurais-je espéré?) se serait allumée à

la sienne; quelque grand sentiment, quelques belles idées, eussent apparu là peut-être. Quelle misère que la vie! Ah! tout n'est pas éteint! Son âme, son génie, son ombre, plane sans doute sur la surface du lac, encore moins tumultueuse que la destinée humaine; quelquefois elle s'arrête sur la cime des monts, et contemple en paix cette petite image de l'Océan! Je passe avec les miens; peut-être l'ombre de Corrine erre autour du char; elle me plaint de ramper encore sur cette terre de douleur, heureuse qu'elle s'estime d'être échappée à tant d'agitation, au mouvement des intérêts et des opinions diverses, aux insultes de la sottise et de l'envie. Peu digne de porter mes regards vers cette âme de feu qui s'élance comme l'éclair de cime en cime, elle sait que si je n'approchai jamais de la hauteur de ses pensées, mon cœur l'égala du moins par l'amour du bien et de la vérité! Mais le char m'emporte; je jette en fuyant un dernier regard sur le château qu'elle habita, et qui m'échappe, avec sa couleur grisâtre, vers l'extrémité de l'allée

qu'il couronne. La nuit étendant peu-à-peu ses ombres sur les ondes agitées, comme sur les coteaux, va bientôt atteindre au sommet des montagnes éloignées. Il reste encore assez de lumière pour nous montrer les belles campagnes, les maisons superbes, qui bordent de ce côté le lac de Genève; et nous rentrons, pour la troisième fois, dans une ville qui nous avait servi de point de départ, pour ces merveilleuses excursions!

CHAPITRE V.

« Le privilége du génie est de remuer »le monde. » (W.)

Ce fut le 26 août, au moment où la nuit commençait à se montrer, que nous rentrâmes à Genève. Fatigué de la force des impressions reçues et de la rapidité de notre course, j'aurais dû peut-être apporter quelque intervalle à cette suite de mouvement et d'agitation ; et cependant, dès le lendemain, nous étions, de bonne heure, sur pied, disposés à goûter, dans tout leur charme, les derniers plaisirs qui nous étaient réservés sur les rives du Léman. Ma première idée fut de nous rendre vers la demeure de l'honorable d'Ablancourt. Nous avions à peine fait quelques pas, que nous l'aperçûmes avec M. de Beaumont. Ils avaient appris notre arrivée, et s'étaient entendus pour venir nous joindre. Voilà comme nous

fûmes, cette fois, accueillis par les deux ministres.

Il importait de concerter aussitôt entre nous un plan d'opération et d'étude pour la journée. Rempli d'idées généreuses et toutes françaises, l'imagination encore frappée de plusieurs noms célèbres, et surtout de l'éclat récent d'un des hommes les plus forts dont la terre ait senti la présence, je voulus y joindre le souvenir du génie le plus piquant, le plus vrai, le plus facile, qui peut-être s'y fût montré. Je proposai à mes deux compagnes une promenade à Ferney; elle fut acceptée. Les deux pasteurs résolurent de nous accompagner jusqu'au grand Sacconex, où les appelait ce jour-là leur ministère. Ils devaient y attendre notre retour; nous partîmes, en nous dirigeant tous les cinq à pied vers l'ouest, sur un chemin bordé de haies vives et de magnifiques habitations. La journée était superbe, la route éclatante de lumière, et brûlante de chaleur. Quelques arbres, çà et là, nous prêtaient la fraîcheur de leur ombrage. Devant nous se dévelop-

pait le rideau imposant du Jura. Nous quittons, au grand Sacconex, les deux ministres. Nous poursuivons notre course, et j'arrive, avec mes deux dames, à Ferney. L'habitation du grand homme se montre. Des pauvres mendient à la porte de l'auguste demeure, comme aux portiques d'un temple. De nombreuses sociétés y entrent, d'autres en sortent; nous passons nous-mêmes la grille, nous montons; et je me vois enfin dans la chambre où fut l'homme extraordinaire. Des Anglais, une famille américaine, et plusieurs Allemands nous y suivent. La puissance des idées et la grandeur d'une nation s'expliquent ici.

La maison, en elle-même, est peu de chose, le nom de l'homme est tout; un lit très-simple où reposa cette tête prodigieuse, le baldaquin qui s'éleva au-dessus d'elle, les rideaux coupés assez haut pour échapper à l'indiscrétion des voyageurs, voilà ce qui frappe d'abord mes regards. On n'a rien changé à l'appartement, l'habitant seul a disparu. Quelques portraits sont appendus aux lambris, comme ils y étaient du

vivant de l'homme illustre. Je ne vois plus là que de vaines images annonçant qu'il y eut jadis dans cette étroite enceinte quelque chose qu'on appelle du génie; ce sont des ombres restées immobiles autour d'un nom, d'un souvenir; mais parmi elles figurent des rois. Si Joseph II y manque, Frédéric, en s'y montrant, annonce un phénomène assez rare, le pacte de la force avec la philosophie; Catherine II y réveille la même idée, la même espérance. Et ce serait du Nord, me disais-je, que nous arriveraient aujourd'hui l'ignorance et l'esclavage! la philosophie française, il n'y a pas un demi-siècle, échauffa le pôle de ses rayons; et les glaces du pôle débordées viendraient, dans nos magnifiques contrées, éteindre à jamais la civilisation! Non, il m'est impossible de le croire! Hommes à grandes vues, partisans de la force aveugle, détrompez-vous! Vous voudrez éteindre le feu sacré; et vous en serez vous-mêmes éblouis, frappés, renversés, comme cet ancien persécuteur de la foi de nos pères qui, voulant étouffer le christianisme à sa naissance,

entendit, avec un salutaire tremblement, la voix mystérieuse lui crier : Malheureux! pourquoi me persécutez-vous?

Si le Nord, à cette grande époque, avait déjà ès yeux fixés sur Ferney, le Midi ne restait pas sur ce point en arrière. J'en eus du moins la pensée, à la vue de l'image de Clément XIV, de ce sage pontife qui regardait « le besoin des peu-» ples comme la boussole des rois. »

A côté de ces grandes images, figuraient plusieurs hommes célèbres. Ce n'était pas pour eux un faible honneur. Il me sembla cependant que quelques-uns de ces personnages avaient entre eux peu de ressemblance. Diderot et Helvétius étaient bien pâles en présence de Leibnitz et de Newton. Voltaire, sans doute, avait placé là les deux philosophes français, par affection, et Newton et Leibnitz, par admiration; les premiers comme des amis, les seconds comme des monumens.

Deux autres portraits, beaucoup moins solennels, se liaient davantage aux affections intimes du poëte. L'un, l'image de Lekain, m'a-

vertissait que le génie, dans tous les genres, faisait presque disparaître les distances; l'autre, madame du Châtelet, révélait les plus douces pensées du grand homme. Mes regards tombèrent, près de là, sur un monument funèbre consacré à sa mémoire. Voilà l'homme tout entier. L'amour, le génie, la gloire, la mort; ou, si vous voulez, quelques affections fugitives, une intelligence qui brille et passe comme une étincelle, un peu plus ou moins de bruit, et après cela un tombeau, c'est là, mon ami, tout ce que les plus illustres peuvent nous montrer. J'approche, je lis ces mots :

« Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur » est au milieu de vous ! »

« Son esprit est partout, et son cœur est ici. »

C'était beaucoup d'esprit pour un tel monument.

Ces mânes, cet esprit, ce cœur, déplurent à madame de Villeneuve. Voltaire n'aurait pas dicté l'inscription, lui qu'on avait vu, dans *Zadig*, jeter du ridicule sur la distinction surannée du

cœur et de l'esprit, repétée jusqu'à la satiété dans les salons de Babylone! Quelques mots de l'auteur de *l'Ingénu* en eussent dit davantage. J'aurais volontiers écrit sur le marbre :

« Comment se trouve-t-il tant d'hommes qui, » pour si peu d'argent, se font les persécuteurs, » les satellites, les bourreaux des autres hommes?

» Avec quelle indifférence inhumaine un homme » en place signe la destruction d'une famille, et » avec quelle joie plus barbare des mercenaires » l'exécutent! »

Voltaire, à ces traits, se serait fait assez connaître; mais ma religieuse compagne qui craignait, comme le feu, les allusions, se serait contentée des emblêmes ordinaires d'espérance et d'immortalité.

Nous allions sortir de la chambre, lorsque j'aperçus, au-dessous du portrait de Catherine, le modèle en petit du tombeau d'une dame de *Langan*, que l'on montre aux environ de *Berne*. Le marbre tumulaire, déchiré et brisé, exposait à nos regards, dans l'anfractuosité, le beau corps

de cette jeune dame serré dans son linceul, et pressé par la pierre inexorable. Camille et madame de Villeneuve pâlirent; j'étais ému comme elles et pour elles!

Nous passâmes de là dans le salon; il est encore dans l'état où le philosophe l'a laissé. Des tableaux étrangers à la situation ne pouvaient m'intéresser. Un seul, placé au-dessus d'une porte, fixa notre attention. C'était malheureusement l'apothéose de Voltaire, composé et placé là pendant sa vie. La France, sous la figure de Minerve, conduisait le philosophe aux champs élysiens, où Louis XIV, Louis XV, et les grands hommes qui illustrèrent leurs règnes, s'apprêtaient, en lui tendant les bras, à le recevoir. Derrière lui, le Fanatisme s'enfuyait avec ses complices, Desfontaines, Fréron, et quelques autres, précipités dans le ténébreux abyme! Mauvais goût! petite vengeance! Voltaire ne connaissait pas toute sa force; il ne sentait pas assez en lui-même la présence du Dieu.

Sortis de l'asile de la philosophie, nous pas-

sâmes dans les jardins où l'auteur de Zaïre allait composer ses beaux vers. Beaucoup de choses y ont été changées; mais on y a conservé l'allée de charmille que le poëte affectionnait. Les Anglais prennent de la terre où l'on sait qu'il porta ses pas; ils cassent et emportent des branches d'arbres qui le couvrirent de leur ombrage. Les étrangers admirent plus que nous nos hommes supérieurs! Nous avons rarement en France ce respect pour la vertu et pour le génie qui honore les peuples. L'erreur est grande, le remède en est facile. Que le gouvernement donne l'exemple; qu'il nous relève à nos propres yeux, par la conservation des bonnes lois; et la nation française, apprenant à se mieux connaître, redeviendra ce qu'elle a été, la première du monde.

Ma tâche, dit encore de Villeneuve, ne pouvait être, comme vous pensez bien, de signaler en ce moment les fautes de Voltaire. Malheur à moi, si j'avais pu visiter, sans un respectueux étonnement, l'honorable asile de Ferney! Peu d'hommes, sur cette terre, furent exempts d'imperfections.

Voltaire a payé son tribut comme tant d'autres; mais un grand amour de l'humanité, joint à la supériorité du génie, et à son universalité, l'a placé, selon moi, au premier rang parmi les mortels!

Telles étaient, mon ami, les réflexions qui nous accompagnaient à notre retour. Nous suivîmes une longue allée d'arbres qui nous conduisit dans un joli bouquet de bois, où nous prîmes quelque repos. De là nous joignîmes la route et les respectables ministres qui venaient à notre rencontre.

Nous avancions ensemble sur cette route, émerveillés à chaque pas de la beauté du paysage, dont l'élégance, la suavité, la magnificence, avaient quelques rapports peut-être avec le génie de l'homme dont nous venions de visiter le philosophique séjour. Une seule pensée pleine de goût et de grâce semblait avoir présidé à l'arrangement de ces belles campagnes. Tout s'y liait, tout se touchait, nous pouvions nous croire dans un grand jardin, dans les allées sinueuses d'un

grand parc. Quelques personnes y circulaient, mais à de longues distances; c'était une seule propriété, et ceux qui l'habitaient en semblaient dignes. Dans ces sentiers et ces routes bordées de haies odorantes, point de pauvres, de l'aisance, de la sérénité partout; c'était une jolie petite fille, bien habillée et parée, qui nous indiquait le chemin, et s'offrait elle-même pour nous conduire; c'était une Anglaise vêtue de rose, qui se promenait, nonchalamment appuyée sur le bras de son mari, dans ces belles allées! En général, peu de monde, peu de promeneurs, peu de bruit, si ce n'est, aux approches du lac, le murmure répété des vagues qui venaient expirer sur le rivage.

Nous étions tous silencieux. Les deux ministres eux-mêmes, malgré le désir qu'ils éprouvaient de nous donner des éclaircissemens sur la contrée que nous parcourions, croyaient que le mieux, dans une situation pareille, était de nous abandonner à une douce rêverie. Je leur aurais volontiers parlé de Ferney, et de la grande ombre qui

semblait l'habiter encore, mais je craignais, dans l'enthousiasme où j'étais alors, que mes élans philosophiques ne fussent plus en rapport avec les religieuses inspirations de nos deux amis. Je me tus, et sans doute ils me surent gré de mon silence.

C'en était assez, d'ailleurs, pour fournir un texte à nos entretiens, de la contrée où nous portions nos pas. Ici le beau lac que nous avions plusieurs fois perdu de vue, s'offrit majestueusement à nos regards. D'Ablancourt me montra Genève, sur la droite, resplandissante des derniers feux d'un beau soleil couchant. Ses dômes et ses flèches qui en répercutaient la lumière, mêlaient leurs reflets à ceux du mont Salève sur lequel la ville se dessinait. Entre le Salève et le Môle, s'élevaient les sommets diversement colorés de la haute chaîne des Alpes, dont la cime la plus voisine du ciel réfléchissait encore, dans tout leur éclat, les rayons de l'astre du jour.

Le soleil baisse cependant; les couleurs s'effacent; le Mont-Blanc lui-même n'a plus à nous

montrer que la pâle blancheur de ses neiges et de ses glaces éternelles. Il va disparaître au milieu des ombres. Les belles maisons de campagne, éparses çà et là sur les collines voisines du lac, contrastent paisiblement avec ces grands traits de la nature. Elles se dessinent au milieu des massifs de verdure, des arbres, des peupliers, qui s'isolent sur le fond rembruni du Môle et des Voirons; et pour ajouter un dernier trait à ce tranquille tableau, une barque surmontée de voiles blanches nous présente, en passant à quelque distance du rivage, l'image d'un cygne qui flotterait doucement sur la face des ondes.

Madame de Villeneuve, tout entière aux souvenirs de Ferney, ne put, malgré la résolution prise de ne pas parler de Voltaire, s'empêcher encore, chemin faisant, de se récrier contre la froideur des inscriptions tracées sur le cénotaphe du philosophe. Les deux ministres déplorèrent avec elle l'insuffisance de la sagesse purement humaine, pour nous consoler de la perte de ceux que nous avons aimés.

Me voilà bien avancé, disait d'Ablancourt, quand un grand stoïcien me recommande de « ressem-» bler, dans ces cruels momens, au rocher que les » ondes de la mer battent sans cesse; de demeurer » toujours ferme, de braver la fureur des flots! » La belle consolation, d'entendre un autre philosophe comparer « le cours de la vie à la rapidité d'un » fleuve; et l'esprit qui m'anime à je ne sais quelle » fumée, à un vain songe! » L'étrange conseil qu'on me donne encore, en me disant « d'invoquer le » néant, dans les grandes douleurs, et de recourir » aux bizarres inventions de la magie, pour sonder » l'avenir; » comme si, lorsqu'il s'agissait de m'arracher au désespoir, les vrais magiciens n'étaient pas l'immortalité et la vertu! Et me voilà enfin bien plus armé contre les misères de cette vie, avec les réflexions de Plutarque à son ami Apollonius sur la perte de sa fille, quand il lui annonce que « la mort, dans la supposition même où l'âme » périrait avec nous, ne serait point un malheur! » Non, ce n'est point avec de telles subtilités qu'on me console, disait le grave de Beaumont à son

tour; il me faut, à moi, un grand sentiment, une conviction entière, un ordre, une manifestation du Très-Haut!

J'ouvre l'Évangile :

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront » consolés!

» Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils » verront Dieu!

» Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce » qu'une grande récompense vous est réservée » dans les cieux! »

Voilà, Monsieur, me disait-il, le langage que j'entends! Celui-là parle à mon cœur. Si Dieu, dans ses desseins que je n'ose sonder, me faisait subir une perte affreuse, mon âme éperdue saurait s'élancer au-delà des sphères visibles, pour ressaisir dans son sein l'objet de ma tendresse et de mon amour!

Ainsi s'exprimaient, mon ami, ces dignes ministres. Nous passâmes de là aux longs malheurs qui ne cessent de pèser sur le monde, et je citai à

mon tour, pour justifier ici le sage de Ferney, plusieurs de ses pensées :

« Il n'y a point de hasard. »

« Tout est épreuve ou punition, ou récompense, ou prévoyance. »

« Les méchans servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre. »

« Il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. »

« L'ordre parfait, enfin, ne peut se montrer que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne saurait approcher. »

C'est très-beau, s'écria d'Ablancourt; mais Voltaire devait dire encore « qu'il n'existe, avec un Dieu juste et bon, ni crime ni malheur nécessaire; que l'un et l'autre sont le fruit de notre liberté, jamais de la nécessité. »

« Ce grand homme, au demeurant, n'avait pas été très-fidèle à ses principes. A côté de choses admirables, dans ses ouvrages, on en trouvait de désolantes. Sa philosophie n'offrait pas un soutien assez fixe à la vertu; mais c'était

» toujours un devoir pour nous, en signalant l'er-
» reur, de ne point calomnier le génie ! »

Tel était, mon ami, l'intérêt répandu dans nos entretiens; pas un mot de cette conversation n'est sorti de ma mémoire. Je m'étais demandé plusieurs fois ce que j'avais trouvé de plus digne d'attention dans le cours de ce voyage; et ma conscience m'avait toujours répondu : Les pasteurs genevois et leurs doctes leçons. Là (en exceptant la diversité des croyances dont il ne fut jamais question entre nous), là, tout me semblait vrai, grand, généreux : pas un mensonge, aucune erreur obligée, toujours la vérité présentée comme elle devait l'être. Je n'avais cessé de voir chez eux une noble indépendance jointe à la circonspection qui en tempère l'audace, et nous préserve des écarts auxquels on s'expose quand on s'élève inconsidérément dans les régions spéculatives.

La nuit nous surprit, à une assez grande distance de la ville, où nous entrâmes à onze heures du soir. Il fallut songer à la séparation. Les deux

ministres voulurent nous accompagner jusqu'à l'Écu de Genève. Arrivés à peu de distance de notre hôtel, ils prirent, pour abréger la route, un passage couvert qui devait nous y conduire. Je m'étonnai de n'y trouver aucune lumière pour diriger notre marche. L'obscurité était profonde, minuit allait sonner; nous marchâmes assez long-temps au milieu des ténèbres; je demandai à nos vénérables guides si la police quelquefois n'y saisissait point des coupables. « Jamais, répondit d'Ablancourt; on doit ici marcher sans crainte. » Connaît-on beaucoup de villes en Europe dont on puisse en dire autant? Sorti de la route voûtée, je fus surpris encore de voir presque toutes les portes des grandes maisons ouvertes, sans surveillant ni gardien; elles restaient ainsi toute la nuit; point d'abus, aucun inconvénient, pas un délit, pas un crime : voilà, mon ami, la ville de Genève. Oui, il y a, dans Genève, une sorte d'atmosphère de morale et de vertu, dont on se sent, en parcourant son enceinte, environné et pénétré à chaque pas. Sans doute, si j'y avais prolongé

mon séjour, que j'y eusse trouvé plusieurs imperfections à signaler; tel est presque toujours le triste fruit de l'expérience. Mais j'y aurais aussi mieux apprécié de grandes choses que je n'ai pu qu'entrevoir. Mon observation subsiste, et je m'estime heureux de l'avoir faite!

CHAPITRE VI.

« Dieu aurait-il jamais fait pour nous
« tant de prodiges et de merveilles,
« si notre âme devait mourir? »
(Saint Augustin.)

Il avait été décidé par nos amis que l'on se réunirait, le lendemain, sur la rive orientale du lac. Fidèles au rendez-vous prescrit, nous passons, avant l'heure fixée, sur les deux ponts de fer suspendus qui regardent le Salève, et nous dirigeons d'abord notre course vers une éminence voisine de Cologny. Ces dames, à peine assises à l'ombre d'un grand arbre qui s'isole sur la hauteur, considéraient çà et là les campagnes voisines, quand le bruit du tambour et des voix militaires se firent entendre. Nous tournons nos regards du côté du midi. C'était une section de la garde citoyenne de Genève, qui se portait vers les remparts; et nous voilà, sans en avoir eu l'intention,

assistant au simulacre d'un assaut que trois cents hommes livraient à la porte même par laquelle nous étions sortis. Quelques officiers à cheval ordonnaient le mouvement ; les tambours battaient, les lignes se déployaient, les tirailleurs s'avançaient en tête et sur les ailes. Cet exercice, dont le spectacle était nouveau pour mes deux compagnes, me sembla bien calculé pour aguérir la jeunesse genevoise. Mais ce qui me toucha, ce qui me remua jusqu'au fond du cœur, ce fut de voir, sur la poitrine de plusieurs officiers, le signe d'honneur qu'ils avaient gagné en combattant dans nos rangs ; et cependant nous n'étions plus en France ; c'était de la gloire perdue pour la patrie.

Le simulacre fini, nous nous arrêtons encore un moment sur la hauteur, d'où nous dominons sur ce lac, auquel, lorsqu'on est à Genève, on revient toujours.

A gauche, nous avions Copet, Versoix, Nyon ; à droite, la pointe d'Ivoire ; devant nous, le prolongement du lac azuré qui réfléchissait les rayons du soleil. Plusieurs barques voguaient

dans le lointain. L'heure désignée approchait. Il importait au bonheur de tous de ne pas manquer à la parole donnée; nous nous portâmes aussitôt, comme on en était convenu avec les ministres, vers les rives de l'est, que nous n'avions cessé d'avoir sous les yeux. La première chose qui me frappa, ce fut la belle maison qu'un riche Genevois y faisait construire. L'édifice prenait de la physionomie; un port, en pierres de taille magnifiques, s'avançait déjà sous la forme d'un croissant, dont les pointes correspondantes, couronnées par deux jolis pavillons, étincelaient de lumière.

Nous allons plus loin; nous nous asseyons sur un tertre couvert de gazon. Là, les yeux errans sur le lac, je ne tardai pas à m'apercevoir que le calme de ses eaux se trouvait en rapport avec la tranquillité de mon âme. Les flots tumultueux avaient réveillé naguère dans mon sein le souvenir des passions turbulentes. La vague doucement agitée me semblait aujourd'hui l'emblême de la vie heureuse. Ainsi, me disais-je, l'esprit du voyageur se met en harmonie avec les objets

qui l'environnent. A l'aspect de cette surface paisible, à ce léger murmure des ondes, mon âme s'apaise, mon cœur s'adoucit.

Je me lève, je m'éloigne un moment; et les yeux tournés tantôt sur le Léman, tantôt vers les sommets blanchis qui se dessinent au loin dans l'espace, je m'interroge sur la grandeur des sentimens qu'avait fait naître en nous l'aspect de ces magnifiques régions.

Quel séjour, me disais-je, que celui où l'âme toujours en mouvement, ne cesse de prendre son essor vers le monde des pensées!

Si des rives enchantées de ce beau lac, je vais errer au milieu des monts, que de phénomènes divers, que de jouissances inattendues! Quel bonheur surtout quand, parvenu à leurs augustes cimes, mon imagination s'élance par-delà les limites du monde visible, et va chercher Dieu dans les sphères infinies!

Ici, j'imaginai plusieurs voix imposantes, consolantes et sévères, qui s'élevaient autour de moi.

LA PREMIÈRE VOIX.

« Oui, Dieu s'annonce à l'homme, Dieu lui parle par ces grands phénomènes. »

« Un mot de Dieu, pour toi, c'est le sommet éclatant d'où ton âme va se perdre dans le ciel; un mot de Dieu, c'est l'abyme sans fond dont l'obscurité mystérieuse t'étonne; un mot de Dieu, c'est encore le bruit du torrent qui fuit et fuira ainsi, tant que la terre roulera sur son axe dans l'espace azuré; c'est l'impétueuse cataracte, c'est le fleuve qui tombe, c'est la terrible avalanche allant combler au loin la vallée qui disparaît. »

« Un mot de Dieu, c'est l'éclair qui sillonne le champ des airs; c'est la voix du tonnerre répétée à l'infini par les montagnes retentissantes. »

« Un mot de Dieu, c'est cette voûte céleste où s'abyment tes pensées; un mot de Dieu, c'est un monde qu'il lance dans l'espace, ce sont les Pléiades qu'il jette au loin; c'est la comète qui traverse, sans nous toucher, l'orbite de la terre; c'est un monde qui se forme, c'est un monde qui se dissout. »

UNE VOIX PLUS DOUCE.

« C'est le cœur de l'homme juste; sensible à toutes ces merveilles; c'est une grande pensée qui t'arrive, à leur aspect, et jaillit tout-à-coup dans ton sein étonné, dans ton âme frappée d'une illumination soudaine. »

UNE VOIX SÉVÈRE.

« Et les guerres affreuses! et la peste dévorante! et la terre tremblante jusque dans ses fondemens! et la multitude des nations qui se déchirent et se consument! et le méchant qui triomphe! et le juste précipité! et la mort dont la porte s'ouvre et se referme sur les générations qui s'écoulent comme l'eau! Qu'en penses-tu? »

Il est trop vrai, m'écriai-je; de grandes épreuves sont imposées à l'homme ici-bas. Mais que sont-elles en présence de son immortalité? Tout change autour de nous, rien ne meurt, ma conscience ne mourra pas; et l'éternité, ô mon Dieu, me consolera des outrages du temps!

CHAPITRE VII.

« Oh ! si vous saviez combien il est doux
» d'aimer et d'être aimé ! »

(W.)

Je m'abandonnais encore à ces mystérieuses inspirations, lorsque j'aperçus, avançant le long du rivage, monsieur d'Ablancourt qui venait à nous pour ne plus nous quitter, me dit-il bientôt, qu'au moment fatal. M. de Beaumont, moins maître de son temps, avait promis de nous joindre dans la soirée. Après un moment d'entretien sur les idées dont j'avais aimé, dans cette intéressante promenade, à remplir mon âme, nous quittons ensemble les bords de ce lac si cher à la philosophie, et nous nous dirigeons vers Genève. J'avais vu, les jours précédens, plusieurs gondoles ornées de diverses couleurs voguer sur les eaux, et des sociétés ressemblant beaucoup à la nôtre, se faire ainsi conduire au loin, pour

mieux juger, au milieu du lac même, de la beauté de ses rives. Arrivés au Molard, une jolie barque attire notre attention. Madame de Villeneuve demande au batelier si la barque lui appartient. L'homme répond, en ôtant respectueusement son chapeau, qu'il sera trop heureux, avec un salaire raisonnable, de conduire ces dames aussi loin qu'elles voudront aller. Madame de Villeneuve monte, nous la suivons, accompagnés du digne ministre. La quatrième heure du soir venait de sonner, le lac était un peu agité. Madame de Villeneuve qui, dans le premier moment, ne s'en était point aperçue, ne se trouva pas d'abord fort à l'aise, au milieu de l'ondulation des vagues, et sur la frêle nacelle qui nous portait. Mais bientôt les courages s'élevèrent à l'importance de la situation. J'étais ravi, pour mon compte, de procurer à mes deux compagnes un plaisir, dont la contrée, où elles se voyaient alors, leur avait inspiré déjà la pensée. Ma femme et moi, nous étions assis l'un en face de l'autre, non loin du gondolier, qui maniait les deux rames

avec aisance, et considérait nos dames avec un air de respect, de complaisance et de bonheur, dont je fus charmé. D'Ablancourt changeait souvent de place, tantôt à côté de moi, tantôt près de madame de Villeneuve, pour répondre à nos questions. Camille, assise à l'arrière avec son ombrelle, produisait un effet merveilleux. Son attitude, sa physionomie, ses yeux, étaient rayonnans de joie. Ce fut là peut-être que je me sentis le plus heureux du bonheur des miens. La bise avait peu duré, le ciel était pur, le vent caressant et doux. Le soleil ne paraissait pas assez avancé dans sa course, pour presser notre retour; je me laissais aller au mouvement des ondes, comme au plaisir de faire des heureux.

D'Ablancourt nous montra d'abord, sur la gauche, la pointe dite de *Gonsalle*, plus loin la pointe de *Genthod*, à droite, mais un peu derrière nous, les plus hautes cimes du Mont-Blanc.

Le digne ministre regrettait de ne pas nous voir prolonger notre séjour à Genève jusqu'au douze septembre. Ce jour-là était celui de la fête

de la navigation. Il y avait un prix pour le tireur qui, passant rapidement devant l'effigie d'un mannequin, l'aurait atteint dans un cercle indiqué. Alors la ville entière et les autorités vogueraient sur les ondes.

Tournant les yeux vers la rive occidentale, vous voyez, dit-il à mesdames, cette belle maison, cette terrasse, ces beaux arbres, et ces magnifiques jardins! Eh bien! tout cela appartient à un homme très-honorable, à M. Hentsch. Aujourd'hui même, on doit y tirer un feu d'artifice, dont les effets magiques seront multipliés par la transparence des eaux. La même fête se renouvelle souvent dans la belle saison; c'est une féerie continuelle. Mais c'était aussi, aux yeux de d'Ablancourt comme aux miens, une chose étrange peut-être, qu'un plaisir aussi fragile que celui-là, en présence de cette grande et majestueuse nature, dont nous nous voyions de toutes parts environnés!

Ces autres habitations que vous apercevez au-delà sur les hauteurs voisines, nous eûmes hier,

nous dit-il, le bonheur de les parcourir ensemble. Un grand nombre d'entre elles, comme vous avez pu en juger, sont occupées par des Anglais, qui font leur plaisir de la pêche, et même du jeu. « Oui, Monsieur,..... du jeu! on se livre aux » jeux de hasard sur les bords du Léman! » Les émotions produites par les grands tableaux qui vous frappent ici, ne suffisent pas toujours à ces nobles insulaires; il leur faut encore de petites chances de gain. C'est un phénomène assez étrange, de quitter ainsi son pays, de dépenser beaucoup d'argent, et d'aller, au milieu des Alpes que vous voyez, essuyer de longues fatigues, pour revenir ensuite à d'insignifiantes combinaisons. Je suis loin cependant d'adresser ce reproche à tous les Anglais. J'en connais plusieurs qui aiment à aller à la voile; quelques-uns même choisissent, pour goûter ce plaisir, les jours de tempête; j'aime assez, chez eux, cet instinct, cette audace, l'Anglais s'y montre; d'autres vivent dans un isolement complet, ce plaisir peut s'accorder avec la haute sagesse comme avec la

folie ; et il y a cependant quelque chose d'imposant, selon moi, dans cet amour bien prononcé pour la solitude.

Toutes ces maisons, au surplus, ne sont pas envahies par la folie ou par la sagesse britannique. Quelques-unes, sans revenir à celle que j'ai d'abord nommée, sont occupées par des familles genevoises. Je pourrais vous en signaler plusieurs sur cette rive. Mais il me suffit, en avançant, de vous montrer ce château qui produit d'ici, à nos yeux, un si bel effet. Celui-là fut habité, il y a six mois, par Marie-Louise, dont le nom n'ira pas seul à la postérité.

Je ne dis rien, ajouta d'Ablancourt, de Copet, de Nyon, ni de quelques autres villes dont nous avons tant de fois parlé. Elles vous apparaissent dans le lointain, et rappellent encore des noms célèbres. Mais, actuellement, si vous regardez vers la droite, à l'est, vous verrez la tour de Tronchin, médecin renommé, modeste, regretté des riches, pleuré des pauvres, recommandable par un grand amour de l'humanité. Quant à cet autre pavillon

que vous découvrez sur le penchant de cette colline, celui-ci réveille des idées moins douces, mais il rayonne de plus d'éclat. Ce fut l'habitation d'un esprit bizarre, mais bien extraordinaire, de lord Byron, qui dormait le jour, voguait sur le lac à la lueur des étoiles, et s'écriait dans un sombre accès de mélancolie :

« Il est nuit!.... Les amours ont fui loin de » moi!..... Citoyen ennuyé du monde, mé- » ner ainsi une vie errante, et n'avoir personne » qui nous aime, personne que nous puissions » aimer (1)! »

L'infortuné! m'écriai-je en jetant les yeux sur ma femme et sur Camille, ah! si je suis loin de son génie, combien il fut loin ici de mon bonheur! Mais quel courage en ce moment! quelle action que la sienne! elle vaut plus à elle seule que tous ses poëmes! Honneur à l'héroïsme, au dévouement sublime d'une âme de feu!

(1) 'Tis night, . . . Love is at an end!
. . . . . Roam along, the word's tired denizen,
With none who bless us, none whom whe can bless!

D'Ablancourt finit en nous montrant encore les dents d'Hoche, presque à l'autre extrémité du lac, théâtre, au sixième siècle, d'un effroyable bouleversement, dont l'effet se fit sentir jusqu'à Genève.

Nous nous étions jusque là dirigés vers le nord; nous revînmes, en nous approchant de la côte orientale, vers le midi, ayant alors devant nous la ville de Genève, ses dômes et ses flèches toujours étincelantes de lumière.

L'entretien n'était pas très-animé. Les graves discussions ne nous avaient pas suivis sur le lac; et cependant quelle agréable situation alors que la nôtre! La douceur de la navigation, le retour paisible, la chaleur du lac reflétant encore les rayons du soleil; la fraîcheur que nous commencions à ressentir, en approchant de l'ombre projetée par les grands édifices qui couronnent la ville; les personnages célèbres que nous avions entendu nommer, leurs superbes demeures; l'idée que je ne reparaîtrais jamais dans ces régions enchantées; nos adieux aux Voirons, au Môle,

au Salève; cette réunion de circonstances extraordinaires pour nous, ce concours de sensations agréables, et de réflexions attendrissantes, charmèrent mon esprit, apaisèrent mon cœur fatigué. Elles éloignent encore aujourd'hui, quand j'y songe, elles dissipent mes ennuis. Émotions charmantes! plaisir ineffable d'avoir fait, dans cette délicieuse promenade, le bonheur de deux êtres qui m'étaient également chers, et dont l'un, hélas! par l'effet d'une séparation inévitable, va bientôt déchirer le cœur paternel, non, je ne perdrai jamais de vous le souvenir, vous embellirez ma vieillesse, vous me suivrez jusqu'au tombeau.

Débarqués, après deux heures de navigation et de bonheur, à la place même d'où nous étions partis, le ministre nous conduisit à sa philosophique demeure. Nous y étions attendus par madame d'Ablancourt, et par M. de Beaumont, désolé de ne pouvoir, dans ce moment décisif, nous accorder plus d'une heure de plaisir.

On jugera facilement que la situation politique

de l'Europe entra encore pour beaucoup dans nos derniers entretiens. La conversation roula principalement sur nos succès, nos fautes et nos malheurs. La matière ne manquait pas; et je revenais sans cesse au bonheur de rencontrer ainsi, dans nos courses, des hommes qui s'entendissent avec nous, et surtout des pasteurs de la portée de M. d'Ablancourt et de son ami. On était plus sûr de soi, on s'affermissait de plus en plus dans ses principes; et l'on regrettait, en se quittant, de ne pas suivre ensemble le chemin de cette vie, où quelques jouissances passagères se mêlent, hélas! à tant de contrariétés et d'amertumes!

Je n'oubliai pas, cette fois, de rappeler la grande discussion qui s'était élevée, à Lausanne, entre le bon du Jorat, l'honnête de Pully, et le grave Desmousseaux.

L'opinion de Desmousseaux fut, vous pouvez le croire, adoptée sans hésitation par les ministres. Ils pensaient comme lui sur les besoins du siècle, sur l'impossibilité de rétablir l'ancienne servilité, sur le projet supposé de blesser, par d'absurdes

priviléges, la parfaite raison et la noble fierté d'une nation telle que la nôtre. Mais ils furent tous deux de l'avis de M. de Pully, sur le danger, pour la Suisse, de l'influence du dehors. Ils disaient, avec Muller, que Dieu avait imposé aux Suisses cette grande loi sanctionnée pour tous les sages :

« De ne pas faire le commerce comme Tyr; de » s'en tenir à une heureuse innocence, à une douce » liberté; »

« De resserrer, chaque jour, les liens qui les » unissent dans la paix comme dans la guerre; »

« Et de regarder enfin l'introduction des maximes » et des mœurs étrangères comme la ruine de la » confédération. »

J'essayai ensuite avec eux, en revenant à ma courte apparition dans leurs contrées, de fixer l'idée principale qui se rapportait, dans chaque région parcourue, aux sensations que nous y avions éprouvées. J'aurais bien voulu agrandir le tableau; mais je dus, modeste voyageur, me borner, non sans regret, aux traits que voici :

« La bonté et la sociabilité de Lausanne; »

« Le génie, dans sa sublimité et ses écarts, à » Ferney ; »

« L'auguste religion, dans la majesté des Alpes; »

« La pensée, la haute morale, le bonheur de » la liberté conçue dans de sages principes, à » Genève. »

Le respectable de Beaumont fut enfin contraint de nous quitter, en se consolant par la douce espérance qu'il nous reverrait quelque jour dans son honorable patrie. D'Ablancourt nous restait; la conversation continua; le digne ministre m'entendit, avec un incroyable plaisir, faire encore l'éloge du peuple genevois. L'estime que m'avait inspirée la physionomie morale de ses compatriotes, tout ce que je dis sur cet intéressant sujet, le toucha profondément. Nous cherchions la cause des excellentes qualités de ce peuple; il me la montra dans ses institutions, dans l'éducation donnée à tous, dans l'universalité des connaissances mises à la portée de toutes les classes, et peut-être aussi dans l'impression que fait continuellement sur lui la vue des admirables phé-

nomènes qui l'environnent. J'avais moi-même retrempé mon âme à Genève; j'y avais retrouvé mon ancien penchant au bonheur de la pensée et des hautes inspirations. La douleur fut grande quand il fallut nous séparer; d'Ablancourt nous reconduisit jusqu'à notre hôtel. Je fus tellement étourdi de la séparation et des adieux, que j'en ai complètement oublié les autres circonstances. Je regrettai beaucoup, je souffris beaucoup, j'éprouvai encore de bien doux plaisirs. Mon ami, me dit ici le cher de Villeneuve avec attendrissement, plus vous vous replierez sur vous-même, plus vous sentirez que la vie de l'homme, tel qu'il sortit des mains de l'Éternel, ne devait être, si quelque accident extraordinaire ne l'avait écarté de la route primitive, qu'une suite continuelle d'enchantement, de bonheur et d'amour.

LES LOISIRS

DE

MONSIEUR DE VILLENEUVE.

QUATRIÈME PARTIE.

La Consolation.

CHAPITRE PREMIER.

« Et moi aussi j'ai connu ces malheurs ! » (W.

« Que vos amis, ô Dieu ! me sont chers et » précieux ! » (David.)

L'âme touchée des bienveillantes attentions de M. d'Ablancourt, nous rentrâmes à notre hôtel, où je m'ensevelis aussitôt dans un profond et doux sommeil. Nous partîmes le lendemain, à

quatre heures du matin, pour Lyon, réunis tous les trois dans une bonne voiture, dont le maître avait pris l'engagement de nous y conduire en deux jours.

Un beau lever de soleil, des flots de lumière effleurant les campagnes de Genève, et l'ombre des montagnes projetée au loin, furent les dernières images qui frappèrent nos yeux dans l'intéressante contrée que nous n'espérions plus revoir. Après avoir passé Meirin, appartenant encore à l'administration genevoise, je me vis à Saint-Genis, sur les terres de France. Laugras, Faran et ses belles campagnes s'offrirent bientôt à nos regards, j'en admirai la riche culture. Des arbres magnifiques, des haies touffues, des productions variées, tranchaient d'une manière remarquable avec le sévère Jura, au pied duquel se montraient encore quelques villages, de jolies maisons de plaisance, et plusieurs châteaux adossés à ce superbe amphithéâtre. Colonge se présenta ensuite sur notre gauche, et nous arrivâmes enfin au fort de l'Écluse, où je me sentis réellement en

France; nos ingénieurs venaient de le rendre inexpugnable. Ce fort, situé sur le penchant de la montagne qui fait face au môle du Vouache, est séparé de la Savoie par une profonde vallée, au fond de laquelle le Rhône roule en flots d'écumes. Le môle ne peut dominer nos ouvrages; et nous avons encore, pour éviter toute surprise, construit un fortin sur le plateau supérieur du rocher où le fort principal est assis. Je vis ce beau travail avec plaisir; mais, le dirai-je? malgré mon grand amour de la patrie, je n'éprouvai pas, en rentrant sur cette terre chérie, ce vif sentiment de bonheur auquel j'aurais dû m'attendre. Mon intention, sans doute, n'était pas de lutter contre les événemens. A mon âge, et après tant d'agitations, on n'a pas besoin, pour réaliser quelques espérances, de s'exposer à de nouvelles fureurs. Mais j'avais quelque peine, maltraité que je croyais être, à retenir mes plaintes; et voilà le danger du trouble jeté, sans motifs raisonnables, dans nos destinées!

J'avouerai cependant, ajouta de Villeneuve en

revenant un peu sur sa pensée, que j'éprouvai alors, sans m'en rendre bien compte, quelque douceur à revoir la France. Je venais de me livrer au bonheur de l'enthousiasme et de l'admiration. J'avais trouvé, avec un auteur que j'aime beaucoup, « un grand secret de bonheur » dans cette imagination qui m'avait transporté vers les sphères élevées. Mais je ne tardai pas à pressentir, à la vue de la terre natale, que ce pouvait être un devoir pour moi de ne pas m'isoler entièrement des intérêts de ce monde, et que je devais ressentir encore de bien douces consolations en servant la patrie. J'avais médité, j'allais en quelque sorte agir. Je passais, en quittant Genève pour rentrer en France, de la pensée à l'action, des théories aux réalités.

Telles étaient les réflexions auxquelles je me livrais, quand, après avoir passé *Abranchie*, nous arrivâmes à *Bellegarde*. Là, il nous fallut essuyer l'interrogatoire, et, si je ne m'étais pas fâché, je devrais dire la visite des douaniers : circonstance toujours fatigante, où l'on voit le mauvais

esprit fiscal qui a fait élever ces tristes barrières entre les peuples. « Je ne proposerais pas de les renverser, disait ici le bon de Villeneuve, en posant un moment le cahier sur son fauteuil, mais rendez-les aussi douces que possible, gardez-vous d'en faire un objet de gain pour le trésor; que votre modération montre que vous les établissez plutôt comme un moyen d'ordre, de vérification, de contrôle, que comme une source de richesses. » Au surplus, ajouta-t-il en recommençant sa lecture, un grand spectacle s'offrit encore ici pour nous faire oublier ces contrariétés, et lier en quelque sorte, à nos yeux, la situation présente à celle que nous quittions. La perte du Rhône n'était pas loin, quelques minutes de marche suffirent pour nous conduire sur un pont tremblant, d'où mes deux compagnes virent avec un certain effroi, le fleuve resserré dans d'étroites limites, se précipiter avec colère sous les rochers tombés du haut des montagnes voisines. Ces grandes masses calcaires se sont soudées ensemble, pour former le pavillon qui dérobe le

fleuve à nos regards. Ses eaux, après avoir roulé dans le gouffre, reparaissent à soixante pas de là, presque stagnantes. Tant de bruit et de fureur d'un côté, tant de calme et de silence de l'autre! Que la paix ne succède-t-elle ainsi aux temps de troubles et de persécutions, sur cette terre de douleur!

Je passai le pont, avec Camille, pour nous placer, en remontant vers la gauche, sur les rochers qui servent d'encaissement au Rhône irrité, et considérer de là l'escarpement où ce fleuve, avant d'arriver à sa perte, se jette dans un bassin dont on n'a pas jusqu'ici sondé la profondeur. Le bruit me parut effroyable; les rochers latéraux qui se resserrent à leurs extrémités, pouvaient être enjambés autrefois par les voyageurs; aujourd'hui l'espace a été agrandi par l'action de la mine; mais la vue des flots qui s'y portent avec furie, n'en étonne pas moins mon imagination. Le rocher d'où nous considérons ce mouvement extraordinaire du fleuve retentit et frémit sous nos pas. Il y aura là quelques jours de nouveaux boulever-

semens qui exciteront à leur tour la surprise des générations futures.

C'est là, mon ami, qu'arrivent, emportés par les flots, les hommes qui se noient, et que le Rhône souvent y roule de fort loin. Mais il n'est pas vrai que l'abyme engloutisse les corps qu'on y jette : ils reparaissent à la renaissance tranquille du fleuve; plusieurs cadavres y avaient été récemment retrouvés. On parlait d'une jeune Anglaise, victime d'une passion malheureuse. L'infortunée, vaincue par le remords, avait enseveli ses insupportables souffrances dans ce beau lac Léman, dont j'ai gardé des souvenirs si touchans, si tendres, si philosophiques, et où se passent cependant de ces scènes lugubres. Un autre personnage venait, sans douleur, au roc même où nous portions nos pas, d'en finir avec le destin. C'était un charbonnier, grand buveur de profession. Après s'être largement abreuvé de l'enivrante liqueur que produisent les rives du Rhône, il descend près de la chute du fleuve, y jette son chapeau : « J'ai assez bu de vin dans ma vie, dit-il,

« le temps est venu de boire de l'eau ! » Et il se précipite dans le gouffre.

Nous nous dirigions de là vers les rochers où la Valserine, passant sous le pont de Bellegarde, va se jeter dans le Rhône, à deux ou trois cents pas au-dessous de sa perte. Mais des femmes vinrent nous avertir que notre conducteur nous attendait; il fallut quitter ces lieux, sans avoir vu l'une des plus belles scènes de la nature qui soient en France. C'est, comme vous pouvez le savoir, un immense abyme, où l'on s'étonne de trouver un moulin, dont l'accès semble de tous côtés impossible. Le canal où coule le Rhône aurait ici mérité un coup d'œil de ces dames. J'aurais volontiers mesuré des yeux, avec elles, ses bords taillés à pic, à la hauteur de cent cinquante pieds. Nos regards auraient essayé de pénétrer à travers les branches qui, se joignant d'une rive à l'autre, répandaient sur ces profondeurs une obscurité à laquelle M. de Saussure avait donné le nom d'étonnante et de terrible.

Mes deux voyageuses regrettèrent beaucoup de

n'avoir pu jouir de ce spectacle; mais le temps nous avait manqué. Le conducteur, quand nous fûmes de retour à Bellegarde, était déjà sur son siége, le postillon sur son porteur. Nous partons; la route que nous avons à suivre appartient à la chaîne inférieure du Jura, moins âpre et beaucoup moins périlleuse que les sommets qu'il avait fallu franchir pour aller aux *Faucilles*; les beautés qu'elle présente cependant ne semblaient pas à dédaigner. C'étaient des montagnes secondaires, et même tertiaires, couvertes çà et là d'arbres touffus, où l'imagination pouvait créer tout ce qu'elle voulait. Madame de Villeneuve, en examinant les jolies vallées plus ou moins parallèles à la chaîne principale, aimait comme moi à promener ses regards dans leurs sinuosités mystérieuses. Les cimes et leurs inclinaisons se croisaient les unes sur les autres. C'était une espèce de miniature des Alpes, mais cette réduction d'un immense tableau nous paraissait encore gigantesque. Je pourrais vous nommer aussi le lac de Sylans, et le beau lac de Nantua, dont les eaux

réfléchissaient l'image des montagnes environnantes. Nous verrions ensemble des troupes d'oiseaux nautiques, errer dans la vallée qui va d'un lac à l'autre, et une grande allée de saules se montrer au-delà du lac de Nantua, au pied même d'une montagne couverte de bois, tandis que des rochers à pic nous domineraient vers la droite. Mais j'ai déjà poussé bien loin peut-être l'ardeur descriptive; et il faut, si je puis, y apporter quelques limites. Madame de Villeneuve, cependant, avait sans cesse les yeux fixés sur le lac, où se faisaient tant de parties de pêche et de plaisir, et sur ces diamans mobiles produits par le mouvement des eaux, qui nous renvoyaient la lumière éblouissante du soleil. Je ne pouvais moi-même me lasser, en avançant, de considérer les jolies pelouses, les beaux peupliers, toutes les richesses de la végétation qui devenaient plus sensibles, à mesure que les montagnes déclinaient, et que la pente des terrains tendait à s'adoucir. Je fus surtout frappé, dans l'ancien Bugey, de la beauté des prairies qui nous étalaient

de toutes parts, au moment du coucher du soleil, leurs ruisseaux d'argent.

Si j'avais fait, mon ami, quelques stations dans ces contrées (1), j'aurais proposé peut-être de perfectionner le régime des étangs; j'aurais conseillé de même aux agriculteurs, en distinguant, d'un côté, les engrais qui conviennent le mieux aux diverses natures de terre, d'étudier, de l'autre, les moyens de perfectionner les bestiaux; et c'eût été peut-être encore une heureuse idée de consacrer les vieilles tours qui couronnent la plupart des collines, à la conservation des grains. Ces diverses parties de l'économie rurale, dignes à tous égards d'être examinées, n'auraient pas, je crois, déparé mon récit. Mais nous voyagions avec une rapidité qui ne me permettait pas de me livrer à ces belles études. Tout était pour l'imagination, pour le sentiment, rien ou fort peu de chose pour la science.

Déjà nous avions passé le pont de Maillac. Plus nous avancions, et plus je ressentais le plaisir

(1) Le pays de Gex, le Bugey, la Bresse.

d'approcher des campagnes que j'avais encore parcourues dans ma jeunesse. Je me rappelai mon passage dans la Bresse, avec un bon ami de mon enfance. Nous allions assister alors à des scènes sanglantes; l'époque était affreuse; la tristesse mêlée aux consolantes affections du jeune âge, avait je ne sais quel charme, connu des âmes innocentes et douces. Nous chantions avec attendrissement le bonheur de nos premières années, les malheurs présens, les dangers qui paraissaient nous attendre. Hélas! le sort ne nous a pas fait périr ensemble, il a fait pis, il nous a divisés, ou du moins il a détaché mon ami de moi! O cœur de l'homme, je ne puis te comprendre! Enfin, ajouta de Villeneuve, j'allais revoir les mêmes lieux; et de quels événemens pouvaient-ils encore devenir le théâtre? Je l'ignorais, je l'ignore toujours. Puisse la Providence préserver la génération qui s'élève de nouveaux malheurs!

Mes dames s'imaginaient avoir franchi les pas les plus difficiles; ce fut un plaisir pour elles, après tant d'épreuves, d'avoir encore à subir la descente

de Cerdon. Nous avions un précipice à gauche, et les débris des châteaux féodaux sur les hauteurs. Camille, insensible au danger du moment, était tout entière à la beauté de la perspective. De son côté, madame de Villeneuve me montrait les ruines de ces anciens châteaux d'où s'élançaient de nobles brigands, aux siècles brillans de la chevalerie, pour attaquer les voyageurs, et surtout les belles princesses. La rougeur en était montée au visage de ma chère compagne. Pour mon compte, j'aimais beaucoup ces débris, j'en regrettais peu les anciens habitans.

La dixième heure du soir était sonnée, quand nous arrivâmes à Saint-Priay. On s'arrêta dans une auberge assez mal tenue. De vieux bancs chancelant sous ces dames, des cuillères et des fourchettes de plomb, n'avaient rien de commun avec les beaux hôtels de Genève. Mais l'excellent vin qu'on s'empressa de nous servir, m'avertit assez que nous approchions des contrées qui le donnent. Je pressentis Lyon; je devinai le Beaujolais. Les femmes dont nous étions entourés

m'en avertirent encore. Elles ne portaient pas sur leur physionomie la douce expression des figures genevoises; mais elles avaient le grand mérite, à mes yeux, de rappeler la patrie.

Nous quittâmes Saint-Priay à onze heures du soir; la nuit était obscure; nous passâmes encore ici dans une contrée où j'avais autrefois porté mes pas, et que les ténèbres, à mon grand regret, m'empêchèrent de reconnaître. Le lendemain, peu d'instans après le lever du soleil, nous étions à la hauteur du château de la *Pape*. Je reconnus bientôt la plate-forme du séminaire Saint-Irénée, que nous avions occupée pendant le siége de Lyon, et la terrasse où je m'étais souvent assis pour découvrir de là la ville assiégée, et recevoir, hélas! le reflet de ses édifices embrasés. Malheureuse époque! destinée lamentable! Les hauteurs de Montessuys nous apparurent à leur tour, et ensuite la Croix-Rousse, où les Lyonnais s'étaient si vaillamment défendus. Nous entrons enfin dans la ville, le 30 août, à six heures du matin. J'établis mes deux dames dans un hôtel

voisin de la place des Cordeliers; et nous nous mettons presque aussitôt en mouvement. Que ne puis-je ici, s'écria avec une vive émotion le cher de Villeneuve, rappeler les moindres circonstances de ce dernier séjour dans une ville que je n'avais pas vue depuis plus d'un quart de siècle, où j'avais, hélas! assisté à tant de désastres, où j'avais répandu bien des larmes, où peut-être j'en avais séché quelques-unes; dans une ville enfin dont il m'était resté de si amères et de si touchans souvenirs!

Avec quel plaisir, mon ami, je vous peindrais notre apparition chez le bon d'Hauterive, et la cordialité avec laquelle nous fûmes accueillis par cet excellent homme! Comme je vous ferais aimer ce digne Montesson, dont les manières furent si engageantes, si aimables, si consolantes! Dieu soit béni, me disais-je, l'amitié n'est pas un vain nom sur cette terre de douleur! Des invitations faites de cœur furent acceptées de même. Ces dames demandèrent un moment de liberté, pour se parer un peu, et aussi pour jeter un premier

coup d'œil sur la ville. Elles l'obtiennent! Quel plaisir! quel bonheur! quel souvenir! à la vue des rues, des maisons que j'avais habitées dans mes beaux jours, et où j'avais contracté des amitiés qui avaient encore, après trente ans, toute la fraîcheur de la jeunesse! Ici j'avais vu, pour la première fois, l'homme le meilleur que j'eusse connu sur la terre (1). Il n'est plus, me disais-je, sa douce compagne vient elle-même d'expirer sur les rives du Texas. Quelle destinée! Nous nous reverrons dans un autre monde que celui-ci! et bientôt peut-être..... O ma femme, ô ma fille!.... Mais pourquoi ces pensées? Ah! livrons-nous, il en est temps encore, au bonheur de nous voir, sans soins, sans inquiétudes, sans interroger de si loin l'obscur avenir! De pareils momens sont rares dans cette vie; allons, marchons, jouissons, soyons heureux! Voyez-vous cet espace immense et magnifique! c'est la place Bellecour; elle aboutit aux deux fleuves qui serrent la seconde ville de France dans leurs bras humides!

(1) Maurin.

Ces grandes façades! elles sont nouvelles; j'ai vu tomber les anciennes, après la déplorable catastrophe qui menaça de renverser de fond en comble cette malheureuse cité; un génie réparateur l'a fait sortir de ses ruines; honneur aux grands hommes! Venez de ce côté, à l'est; voici le beau quai du Rhône, et par-delà les plaines et les montagnes du Dauphiné; tournons vers l'ouest, ici nous avons le quai de la Saône, des ponts magnifiques, un port superbe, l'archevêché, et les hauteurs de Fourvière en perspective. Je songe à l'ancienne ville, et j'ai quelque peine à la reconnaître, tant Lyon me semble embelli! Mon intention, cependant, n'est pas de vous donner en détail la description d'une ville que vous connaissez; et je ne vous parlerais pas même de la place des Terreaux, si je ne m'étais rappelé, à sa vue, les innombrables victimes qui y furent immolées, et ce vaste hôtel-de-ville où j'en arrachai plusieurs à la mort. Mais je ne puis passer sous silence le grand théâtre, où j'étais allé pour la première fois, il y avait trente-deux

ans. Quel charme alors! quel bonheur! hélas! et quelle imprévoyance de nos destinées! Les loges, l'amphithéâtre, étaient remplis de femmes plus élégantes, plus parées, plus belles les unes que les autres; je m'étais cru transporté dans un autre monde que le nôtre, au milieu des jouissances, des voluptés, inconnues aux mortels! Eh bien! quelques mois après mon passage, tout devait disparaître. Les guerres, la terreur, les révolutions homicides, allaient tout moissonner. C'était de la jeunesse, de la beauté, de la grâce, de l'amour, tout l'enchantement du luxe et du plaisir! En un instant, tout cela fut éclipsé, perdu, précipité dans la tombe! Une réaction cruelle suivit; une autre, il n'y a pas longtemps encore.... Tant il est vrai que l'homme ne sut jamais s'arrêter dans ses fureurs ni dans ses vengeances! O Dieu! j'ai vu de près ces grandes infortunes, et je me plaindrais aujourd'hui des miennes!

Tant de secousses pressées les unes sur les autres, dépassent mes forces; mon âme deman-

dait des consolations : nous faisons en revenant une pause aux Célestins ! je jette un coup d'œil sur les feuilles du jour ! Dieu soit loué ! Ipsara est enfin délivrée ! Les Grecs sont vainqueurs !

CHAPITRE II.

« Si je n'ai point la charité, je ne suis que
» comme un airain sonnant, et une cimbale
» retentissante! »

(Saint Paul.)

Ainsi fut employée, mon ami, la première journée que nous passâmes dans la ville de Lyon. La fatigue venue, et la curiosité de ces dames satisfaite, nous nous rendîmes d'abord à l'invitation de M. d'Hauterive. Sa table, et son amitié plus précieuse que tous les festins, étaient là, avec sa bienveillante compagne, pour nous recevoir. Doux entretiens, utiles discussions, disputes animées, rien ne devait manquer à notre bonheur. Ce n'était pas ici Genève ni ses savans ministres, Genève ni son imposante physionomie. Nous étions dans un centre continuel d'activité, dans un foyer toujours vivant de reproduction et de richesse. Ma situation présente et mon imagina-

tion m'auraient peut-être encore appelé vers les bords du Léman, plutôt qu'aux lieux où la Saône et le Rhône réunissent leurs ondes. Mais ces idées ne résistèrent pas long-temps aux patriotiques émotions que nous ressentîmes à chaque pas, sous la direction du cher d'Hauterive. Cet ami, le lendemain, voulut absolument nous accompagner dans toutes nos tournées; il fallut obéir; et ce fut, chemin faisant, comme on peut le croire, un échange intarissable de paroles sur la situation industrielle de Lyon; sur son commerce; sur la perte des débouchés qui lui étaient autrefois ouverts; sur le mouvement progressif qui malheureusement tendait à s'arrêter; sur l'abondance excessive peut-être des fabrications mélangées; sur la rareté des précieuses étoffes qui faisaient anciennement la gloire de l'industrie lyonnaise; sur la faiblesse des bénéfices, comparée aujourd'hui à la grandeur du travail. D'Hauterive, sans contester tous ces faits, espérait beaucoup de l'avenir; quant à moi, je l'avoue, je n'étais plus ici l'admirateur de Villeneuve; mais

il fallait cependant reconnaître une apparence de prospérité, que je ne manquai pas d'attribuer à un mouvement bien antérieur, et qui aurait bientôt disparu, si la Providence ne venait au secours de cette France, capable, quand on la laisse faire, de si grandes choses. D'Hauterive, lui, ne concevait rien à mes doutes, à mes incertitudes! Il fallait le voir, avec sa haute stature, son air ferme et décidé, me montrer cette rive gauche du Rhône, où l'on peut dire qu'une ville nouvelle s'élève! La paix! la paix! elle seule, nous disait-il, a suffi pour produire ces merveilles; et d'autres prodiges nous attendent encore! Oui, mon ami, lui dis-je à mon tour, oui, que la paix règne! Que les gouvernemens, surtout, n'imitent pas le méchant voyageur qui, rencontrant une fourmilière sous ses pas, y jette avec son bâton ou ses pieds poudreux, le trouble et la désolation; et cette réserve, bien peu coûteuse aux maîtres des empires, suffira pour porter à son plus haut degré l'industrie des peuples.

Il s'éleva ici une légère discussion entre nous

sur la prééminence que l'on pouvait accorder aux trois sources principales de la richesse publique, l'agriculture, les manufactures, et le commerce. J'étais pour l'agriculture; d'Hauterive devait, comme de raison, se prononcer pour l'art du fabricant; un habitant de Marseille ou du Havre aurait pris la défense du commerce. L'accord fut bientôt fait entre nous; d'Hauterive donna, pour ne pas trop prolonger nos débats, le premier rang à l'agriculture; je reconnus, de mon côté, que ces trois parties de l'économie sociale se prêtaient un mutuel secours. Et nous continuâmes, d'un air de princes, l'inspection de la seconde ville de France.

Je ne me ferai pas ici, mon ami, le *Cicerone* de cette ville intéressante. Il n'est aucune des impressions que j'y éprouvai, à laquelle je n'attache un grand prix. Mais, je l'ai déjà dit, il y eut beaucoup plus de sentiment que de science dans nos tournées; et que vous importeraient, à vous, cette exaltation, cet attendrissement continuel, ces pleurs versés, à la vue des monumens, des

maisons, des fenêtres, qui réveillèrent en moi un plaisir, une douleur, un touchant souvenir? Si j'apercevais de loin les vieux arbres qui décorent Bellecour, je pensais aux amis qui jadis s'étaient promenés avec moi sous leur ombrage. Si nous traversions, par hasard, la rue *Sala*, je remontais à mes anciens travaux, à mes chagrins, et jusqu'à la perte que je fis, à cette époque désastreuse, du meilleur des pères! Si le nom de Pusy, assez près de là, frappait mes regards, soudain s'éveillait dans mon esprit l'idée des vertus, des belles pensées, des mœurs admirables que ce nom rappelle! La même émotion me saisit à l'aspect de cet hôtel, où j'avais vu pour la première fois l'aimable général de V.... que j'aime, que je chéris, qui me console encore! O souvenirs, ô attendrissement d'un cœur fait pour le charme de l'amitié, vous ne mourrez point avec ce corps périssable, vous m'accompagnerez dans l'autre sphère où j'aspire, vous me suivrez par-delà le tombeau.

Tels étaient, mon ami, les doux regrets, les consolantes espérances auxquelles je me livrais,

quand madame de Villeneuve et Camille s'écrièrent qu'elles apercevaient Montesson; elles ne se trompaient pas; c'était en effet celui à qui jadis je dus la vie (1), quand j'éprouvai le plus grand malheur qui puisse frapper un mortel, la perte d'une mère. Une assez grave indisposition l'avait empêché d'accompagner mes dames. Mais il venait, tout faible qu'il était encore, nous prier de faire une apparition à sa belle campagne de***. Je le vis accourir, tout couvert de sueur, pour nous répéter une invitation à laquelle il nous était impossible, disait-il, de ne pas répondre. Je devais être sensible à cette démarche, je le fus. C'était un moment de repos, c'était un nouvel abri. J'allais encore, pour quelques instans, trouver le calme que je cherchais dans le sein d'un ami.

Montesson avait résolu, ce jour-là, de nous suivre dans nos courses. D'Hauterive et ces dames ne purent y consentir; et nous convînmes, puisqu'il le voulait, qu'il viendrait, le lendemain,

(1) Montesson ne fut pas seul alors! Excellent M....., combien je regrette de ne vous avoir pas nommé! (D. V.)

nous prendre à notre hôtel, pour nous conduire de là à sa belle habitation.

En attendant que l'amitié vînt à *** nous entourer des soins les plus délicats, des prévenances les plus aimables, d'Hauterive jugea convenable, disposés qu'il nous trouvait aux sérieuses émotions, de nous diriger vers le suprême asile des infirmités humaines, vers ce grand et magnifique hôpital, connu de l'Europe entière, où il suffit, pour être admis, d'être homme et de souffrir. La sainte maison ne doit pas manquer d'habitans. Nous vîmes là toutes les salles, toutes les maladies, toutes les douleurs; mais nous y vîmes aussi l'exercice admirable des vertus chrétiennes dans la sublimité de leur application au soulagement des maux qui nous accablent. Si le mal existe dans ce monde, il est donc aussi quelque bien. Ce que l'imperfection de notre nature, et la méchanceté des uns produisent en souffrances, la bienveillance et la vertu des autres essaient de le guérir. Il y a dans ce mélange d'élévation et de faiblesse, de commisération et d'infortune, quel-

que chose d'incompréhensible qui me confond. Que d'abjection dans nos misères! mais aussi que de grandeur dans cette pitié vraiment divine!

Une seule chose m'étonna davantage; ce fut d'entendre nommer, parmi les premiers fondateurs de cette institution, le roi Childebert et la reine Ultrogote. Ces noms barbares sonnaient étrangement à nos oreilles avec le mot sacré d'humanité. Il n'en fut pas de même des cent quatre-vingts sœurs de Saint-Charles, qui s'étaient dévouées au service de cette admirable maison. Il n'y avait là que charité, travail, amour. Il vint dans l'esprit à madame de Villeneuve, de demander à l'une des sœurs si elle avait connu Thérèse. — Si je l'ai connue! répondit la sœur.... de Lons-le-Saulnier? — Oui! — O madame, quel ange! Elle appartenait à *l'œuvre de saint Paul;* mais quel malheur! Au surplus, ajouta-t-elle d'un air douloureusement résigné, on peut faire son salut dans la vie de famille comme dans la nôtre! — Et quoi! Edouard retrouvé! Edouard vivrait! Edouard.....- La sœur fit entendre, par un signe

de tête à madame de Villeneuve, qu'elle se trompait dans ses conjectures, et elle disparut. Il nous fut impossible d'en apprendre davantage; mille autres soins vinrent en éloigner la pensée.

D'Hauterive voulut absolument nous conduire jusqu'à la plate-forme qui couronne l'édifice. Ces dames furent bien dédommagées d'un peu de fatigue à l'aspect des campagnes, dont les beaux développemens excitèrent leur surprise. La route de Chambéry se prolongeait devant nous, vers l'est, au milieu des riches plaines et des hauteurs imposantes de l'ancien Dauphiné. A notre gauche, la route de Genève nous montrait le chemin que nous avions suivi, tandis qu'à droite une autre route annonçait Marseille. Ces trois grands moyens de communication nous révélaient la présence d'un vaste empire, et d'un haut degré de civilisation.

D'Hauterive, après l'inspection raisonnée de l'hôpital, nous conduisit à la bibliothèque, dont je n'ai conservé qu'une idée assez confuse. Que dirais-je d'ailleurs du portrait *d'Adamoly*, et des

livres dont ce digne homme fit cadeau à l'établissement? Que dirais-je même du buste en bronze de Voltaire, orné d'une couronne de chêne, et surmonté ridiculement d'une flamme qui sort de la tête du philosophe? Le buste de Raynal, rayonnant d'hilarité, me parut d'un meilleur style; sans doute le bon abbé ne portait pas cette physionomie, quand il criait froidement aux peuples de renverser les autels et les trônes. Mais l'image qui me fit le plus de plaisir fut l'heureuse figure de Camille Falconnet, l'un des aïeux d'une dame dont je ne cesserai, jusqu'au tombeau, de vénérer la mémoire, et de l'excellent ami qui déjà nous tendait les bras, du haut des collines riantes du Beaujolais!

Il fallut encore, sous la direction du cher d'Hauterive, aller, en nous dirigeant vers Bellecour, à l'hospice de la Charité, beaucoup vanté, et qui mérite de l'être. Entrés dans la première cour, nous trouvâmes à l'angle opposé une sœur vêtue de noir, la croix d'or sur la poitrine. Cette sœur, dont le regard et l'attitude montraient

beaucoup d'intelligence et de sévérité, nous invita d'abord, en nous regardant sérieusement en face, à déposer, pour les besoins de la maison, quelques pièces de monnaie dans un grand plat d'argent. Ce préliminaire rempli, elle envoya chercher le guide qui devait nous conduire. L'idée de demander avant d'accueillir, avait quelque chose de sec et d'intéressé qui nous déplut d'abord. La précaution pouvait n'être pas absolument mauvaise; mais elle me choqua, et me chagrine encore. Il faut plus de grandeur et de générosité dans un établissement semblable. « Il devait nous suffire, disait madame de Villeneuve, pour être admis et conduits, de porter, ce semble, nos physionomies. Nos sœurs, habituées à recevoir les curieux de tous les pays qui visitent ces saints asiles, pourraient mieux s'y connaître. » Le conducteur vint; c'était une espèce d'idiot, vêtu de gris, contrefait, petit, marchant devant nous sur deux jambes qui n'allaient point ensemble, ne manquant néanmoins, dans sa petite façon, ni de dignité ni d'assurance, et parfaitement en rap-

port avec ce refuge du malheur. Du reste, il nous conduisit, sans hésiter, partout. Les cuisines, les réfectoires, la boulangerie, les salles de travail, tout fut exploré, examiné, jugé. D'Hauterive me fit remarquer avec plaisir, dans la salle des femmes, le bruit uniforme du filage et du dévidage, annonçant le travail, l'oubli des peines, et quelque chose de plus, l'amélioration de ceux qui s'occupent.

Mes deux compagnes, à notre sortie de l'hospice, témoignèrent le désir (notre ami s'y prêta bien volontiers) de terminer cette tournée religieuse par la visite de l'église. Nous y entrâmes; et d'Hauterive nous montra d'abord plusieurs tombeaux qui s'élèvent à droite et à gauche de la nef. Les inscriptions portent toutes le même motif, le même caractère : des legs considérables faits à cet asile de l'infortune. Reynon, Chabert, Trincaud, Giraud, vous reposez dans cette enceinte! vos noms ne révèlent pas une antique illustration; mais ils n'en sont pas moins dignes de respect, si, comme nous aimons à le croire, aucun

héritier légitime n'eut à souffrir de vos dons. Je me prête à cette pensée consolante, et je vous paie volontiers ce tribut d'hommages dus aux bienfaiteurs de l'humanité.

A peine nous sortions du temple saint, livrés à ces mélancoliques réflexions, que j'aperçus M. de Saint-Genies, qui venait, comme il me le dit, accomplir un devoir en visitant l'hospice. Je ne fus pas fâché, je l'avoue, de cette rencontre; j'avais soupçonné un peu d'exagération dans l'irritation de Valmore; je me souvenais très-bien que, malgré l'exaltation du patriotisme, Saint-Genies, en 1793, ne s'était rendu coupable d'aucune faute grave; et je me prêtai sans difficulté à son entretien. Il nous raconta en peu de mots les principales circonstances de sa vie depuis trente ans. Il s'était montré avec chaleur au conseil des cinq-cents. Après avoir fait sa paix avec le directoire, on l'avait vu figurer dignement dans plusieurs ambassades, et soutenir à l'étranger l'honneur de la république française. Napoléon, plus tard, l'avait distingué; un de ses fils, au-

diteur au conseil d'état, promettait peut-être à la France un ministre; le second, en Russie, s'était, dans la grande armée, couvert de gloire. « Aujourd'hui, me dit-il, je n'ai qu'à me louer du Roi; mes deux enfans ont poursuivi leur carrière; le magistrat, actuellement maître des requêtes, n'en restera pas là; le militaire s'est fait remarquer en Espagne, par le prince généralissime. Quant à ce qui me touche personnellement, mon ami, j'ai renoncé, vous le voyez, à toute espèce d'ambition, ainsi qu'au vain prestige d'une perfection imaginaire; je m'en trouve bien. Il paraît, pour vous, à ce qu'on m'a dit, que vous êtes moins heureux que moi.... Cependant, vous avez là (en fixant ses regards assurés sur madame de Villeneuve), vous avez là, ce semble, de quoi vous consoler. Mais, mon ami! pour ce qui dépend des circonstances, tenez! tout cela! c'est faute de s'entendre! J'avoue qu'on a privé un peu légèrement de leur état des hommes honorables; et pourtant si vous y réfléchissez bien, vous verrez qu'il y a toujours, dans les malheurs qu'on

éprouve, un peu de notre faute! Cela est très-fâcheux pour ceux qui sont frappés! Mais, au fond, mon ami, ce sont (il tournait alors la tête, pour regarder d'un air de connaissance un abbé qui venait vers nous), ce sont tout simplement des honnêtes gens remplacés par des honnêtes gens! C'est toujours, dans la société, la même somme de biens et de maux! Et puis, voyez-vous, il y a de la témérité à vouloir.... » Le prêtre approchait; Saint-Genies, sans dire un seul mot à ces dames, nous quitta avec la rapidité de l'éclair, courut à l'ecclésiastique, lui prit la main, et sembla causer avec lui de la manière la plus amicale. J'attendis un moment; mais la conversation continuant toujours, et Saint-Genies paraissant nous avoir entièrement oubliés, nous nous éloignâmes sans lui faire nos adieux, et sans regrets.

CHAPITRE III.

« *Nulla religio sine sapientiâ.* »

« Point de religion sans sagesse! »
(LACTANCE.)

La rencontre de Saint-Genies contrastait un peu avec l'ardeur de d'Hauterive, qui, ne voulant jamais nous quitter, nous fit, ce jour-là, comme à l'ordinaire, asseoir à sa table. Aimable accueil! touchante intimité! bonheur de voir que les douces affections ne meurent pas si facilement qu'on le pense dans le cœur de l'homme; qu'il est en lui (hasardons le mot) quelque chose qui le distingue des brutes; qu'il tient, quand il n'est pas dépravé, à ses anciens attachemens; et que la différence, l'opposition même des intérêts, ne le changent pas toujours! Voilà, chez cet ami, ce que je trouvai, ce que j'éprouvai, ce que je sentis avec un inexprimable plaisir; car, s'il existe au monde

une chose désolante, c'est d'y voir trop souvent l'intérêt matériel diriger tout. Il n'y a, j'ose le dire, qu'une grande altération dans les mœurs qui puisse nous éloigner de celui que nous avons aimé; et nous devons encore, dans ce malheur même, des souvenirs à l'ancienne amitié. Pour moi, quand je vois, autour d'un homme abattu, les beaux sentimens se dissiper comme un songe, je ne sais quelle chaleur me monte au visage, quelle indignation me soulève le cœur : c'est là qu'est la désolation; c'est là que je vois l'animalité et l'infamie!

Ah! combien, mon ami, j'étais loin de subir, alors, cette affreuse expérience! Si j'avais écouté d'Hauterive, intérêt, affaire, famille, il eût tout négligé pour nous diriger, pour nous accompagner partout. Le dîner fini, ce bon ami calcula que nous avions encore quatre grandes heures de jour à remplir. Ces dames désiraient connaître les hauteurs de Sainte-Foix, il voulut les y conduire. Arrivés au pont d'Ainaï, il fallut considérer avec lui la colline qui présente, au-delà de ce pont, une perspective connue des artistes. Parvenus sur

la hauteur, notre attente ne fut pas d'abord satisfaite. Autrefois c'était une suite de charmilles, de haies vives qui permettaient de jouir d'un des plus beaux points de vue qui soient en France; aujourd'hui, les propriétés sont défendues par de longues murailles, très-rassurantes pour les propriétaires, mais un peu gênantes pour les promeneurs. Nous arrivâmes enfin sur une butte d'où nous vîmes tout-à-coup la chaîne des Alpes se déployer majestueusement dans le lointain. Enchantées de revoir, à cette distance, l'auguste physionomie des régions que nous venions de parcourir, la première pensée de ces dames fut encore de se rappeler les personnes honorables que nous y avions rencontrées dans le cours du voyage. D'Ablaincourt, de Beaumont, Pully, du Jorat, et vous, de Merville, Desmousseaux, Lewis, vos noms furent répétés avec bonheur sur les hauteurs de Sainte-Foix. Nous fîmes là en quelque sorte, sans oublier Dalmas, le compte des affections nouvelles auxquelles nos cœurs s'étaient ouverts, et des obligations que nous nous étions imposées

avec tant de plaisir. Revenus enfin à cet horizon magnifique qui avait réveillé chez nous de si douces pensées, nous nous disions en descendant la colline, et en avançant sur la belle allée Perrache, d'où nous apercevions le grand amphithéâtre qu'éclairaient encore les derniers rayons du soleil : et nous aussi nous avons vu de près ces grands phénomènes; et nous aussi nous avons eu l'inexprimable bonheur d'élever, dans ces régions extraordinaires, nos âmes vers la Divinité.

L'âme ainsi disposée, nous comptions, le lendemain, sur un beau jour; notre attente ne fut pas trompée. Ce jour-là, dans la matinée, l'heureux Montesson arrive triomphant, le fouet en main, le signe d'honneur à la boutonnière; jamais conducteur n'avait été plus distingué que celui-là. Délicatesse de mœurs, dignité, amitié, tout était réuni pour nous recevoir et nous conduire; la voiture attendait, nous partons, nous traversons la ville, nous suivons, en remontant, la rive droite du Rhône, et nous nous trouvons, en nous dirigeant un peu sur la gauche, dans l'agréable

manoir de notre ami. Son honorable compagne, ornée de grâces et de vertus, et trois belles vierges (ses deux filles et sa sœur), formant sa cour, étaient venues à notre rencontre. Je confondis, à la première vue, la tante avec les nièces; et cette méprise, assez naturelle d'ailleurs, ne me nuisit pas, à ce qu'il parut, dans l'esprit de cette demoiselle, qui, toutes les fois que mes regards se portaient sur les siens, me souriait de la manière la plus aimable. J'avais peu d'instans à donner à Montesson; il fallait en profiter. Après plusieurs tournées dans un vaste jardin qui me sembla fort beau par lui-même et par la situation, on se mit à table. Le repas fut abondant, et digne de voyageurs encore plus illustres que nous. J'éprouvais un vif plaisir à la vue de ce bon ami qui m'avait tant aimé, et à qui j'avais dû la protection de deux ministres, dont le beau caractère, le haut savoir et la sévère probité ont laissé des traces si profondes dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de les connaître (1). Tout ici me plaisait,

(1) M. de Montalivet et M. de Sussy.

tout me mettait à l'aise. J'avais, dans mon temps, accueilli Montesson, comme je le devais; il me traitait de même; il avait accepté, j'acceptais, c'était un échange de bons procédés, c'était un plaisir, un bonheur, un enchantement pour tous. La plus jeune des demoiselles, assise à ma droite, était pour moi aux petits soins, me versant à boire, avec un sourire, une régularité, une grâce admirable : délicatesse, gentillesse, prévenance, attention, tout était là réuni. Montesson me félicitait de l'heureuse idée de lui avoir amené mes dames; ses demoiselles et la nôtre lui paraissaient figurer ensemble à merveille; la satisfaction, la joie était générale; nous nous aimions comme nous nous étions aimés. Honneur à l'amitié, reconnaissance à l'honnête Montesson et à son aimable famille!

On se lève, on se promène dans les jardins. La principale façade du château, autant que je puis m'en souvenir, regardait l'ouest; nous avions devant nous le Mont-d'Or, si célèbre dans les fastes de la culture des champs; un peu vers la

droite, ce gracieux Beaujolais, qui semblait être pour nous la terre de prédilection et d'espérance; et sur notre gauche, vers le midi, le Forez, où commencent les Cevennes. Madame Montesson me montra, au sommet du Mont-d'Or, la demeure de l'ermite de Ceindre, gardien de la chapelle, objet d'une ardente dévotion dans ces contrées. Cependant la nuit avec ses voiles descend sur nous, la montagne s'efface, la voûte céleste nous apparaît seule avec ses admirables flambeaux; l'entretien porte un caractère inexprimable de douceur et d'attendrissement. Assis sur la terrasse du château, nous rappelons les circonstances les plus saillantes d'une vie agitée, composée, comme toutes les autres, d'une alternative de peines et de plaisirs. Le son d'un instrument se fait entendre; ces demoiselles y promenaient leurs doigts flexibles avec une grâce merveilleuse. Camille applaudit. Heureux âge où l'on aime de si bon cœur, où tout sentiment qui n'est pas de la bienveillance ne saurait être soupçonné.

La nuit que nous passâmes dans cet asile fut

digne, par sa douce tranquillité, de l'amitié qui nous l'offrait.

Le lendemain, Montesson m'attendait de bon matin sur la terrasse; j'étais, de mon côté, levé et habillé. Mon ami me conduit partout; agréables bosquets, riches potagers, essaims d'abeilles, tout est exploré, approuvé, admiré! Je jette encore les yeux sur le Mont-d'Or, sur ses vignes, sur son ermitage; je reconnais près de nous, vers la droite, une grande allée d'arbres où je m'étais promené à une époque de lamentable mémoire! Je me rappelle, à cette vue, l'ancienne demeure de mon ami Lacourt, qui m'avait sauvé d'un grand danger, que j'avais tant aimé, et que depuis je n'avais pu revoir. Où est-il? que fait-il? vit-il encore? Je l'ignore. Hélas! le sentiment que j'ai conservé pour lui dans mon cœur ne s'adresse plus sans doute qu'à sa tombe! Peut-être en est-il de cet homme respectable comme de tant d'autres que le temps a ravis à mon amour! O vous, qui vivez encore, et que j'aimai, accourez, si vous pouvez, ou dites-moi où vous êtes! avec quel bonheur je

vous presserai contre mon cœur attendri ! Et vous qui avez disparu de cette terre, levez-vous, entourez-moi, ombres chéries ; hélas ! vous n'êtes plus accessibles à mes regards ; mais je ne puis échapper aux vôtres. Dégagés des terrestres entraves, vous participez de la nature des esprits, des génies, des anges. Venez, accourez, voltigez autour de moi, répandez dans mon âme un baume consolateur. De pauvres mortels m'ont récemment fait beaucoup de mal ! Ah ! versez dans mon sein l'oubli des injures, le bonheur du pardon ; ce sera ma dernière jouissance sur cette terre malheureuse où je rampe encore !

Vous ne sauriez croire, mon ami, combien ces touchantes pensées agitaient mon âme, lorsque ces demoiselles vinrent nous annoncer qu'un dîner réparateur nous attendait. On se mit à table ; mêmes égards, même confiance, même plaisir avec la douleur exprimée par toutes les bouches, sentie par tous les cœurs, de le voir s'écouler si vîte. L'heure avançait ; je fis pressentir notre départ ; une vive émotion se peignit sur la figure de

l'aimable tante; madame Montesson ne voulait point y consentir. On parla d'autre chose; la conversation se tourna vers les graves discussions. On insista principalement sur l'importance d'une religion douce et bienveillante, mais fixe et invariable, qui, dans le cours de cette vie, tranche beaucoup de difficultés, met un terme aux disputes, et laisse aux hommes le temps de se livrer, sans distraction, aux affaires inévitables de chaque jour.

Montesson répéta plusieurs fois cette pensée de Lactance : « Point de sagesse sans religion; mais » aussi point de religion sans sagesse. » Et j'aurais volontiers gravé cette maxime en lettres d'or, sur la porte de nos palais.

Il fallut enfin se séparer. Les trois demoiselles regrettèrent beaucoup Camille. Notre apparition avait été pour ces dignes amis une source de plaisir; notre départ précipité les jeta tous dans l'affliction. Nous montâmes en voiture; Montesson voulait nous reconduire; mes dames ne le permirent pas; et ce fut, pendant quelques instans, un

continuel retour sur le bonheur de se réunir, et sur le regret, en s'aimant, de se quitter ainsi. Vous êtes venus, disait d'une voix altérée mon ami, vous n'avez rien vu, et vous vous en êtes allés! chacun de vous pourra dire : *Veni, vix vidi, et abiil* Mais si la station avait été courte, elle fut délicieuse; l'équipage se mit en mouvement; les adieux et les plaintes recommencèrent; on se fit signe encore de loin, et l'on cessa enfin de se voir.

Nous arrivâmes à Lyon vers les huit heures du soir. Nous devions encore passer un jour dans cette ville; ces dames en avaient besoin pour se disposer au voyage du Beaujolais. A notre arrivée, je trouvai une lettre de d'Hauterive, qui nous annonçait son absence obligée jusqu'au soir du lendemain, mais avec la résolution certaine de venir nous embrasser avant notre départ. J'avais, de mon côté, formé le même projet; cependant je comptais peu sur son accomplissement. Il y avait pour nous, à Lyon, cessation complète dans les jouissances de l'amitié; nous nous considérions comme isolés, abandonnés à nous-mêmes. J'é-

prouvais, en mon particulier, un vide où l'imagination entrait pour beaucoup, mais dont j'étais réellement et bien tristement affecté. Le lendemain, mes deux compagnes de voyage et de bonheur, après avoir fait leurs préparatifs, se dirigèrent, pour chercher des distractions, vers les hauteurs de *Fourvière*. Il fallut monter beaucoup avant d'atteindre à l'église; nous y arrivâmes enfin. Notre premier mouvement fut d'avancer vers la terrasse voisine, pour faire de là nos adieux aux belles campagnes où nos regards, sans doute, allaient errer pour la dernière fois. Les Alpes nous apparurent encore dans le lointain, mais environnées d'épaisses vapeurs. Le ciel avait quelque chose de triste et de sévère, précurseur des orages. Tout-à-coup un vent impétueux souffle, l'horizon se couvre d'un voile sombre, les nuages se succèdent, s'enchaînent, roulent, se groupent au-dessus de nos têtes, s'abaissent, nous environnent de toutes parts; la pluie tombe à flots, le tonnerre gronde, la cloche appelle les fidèles au service divin; le son argentin de l'airain sacré, résonnant au loin,

se fait entendre comme la voix des humains qui s'élève vers les cieux pour demander miséricorde! Idées sublimes, nobles sentimens de mon âme, élancez-vous, prenez votre essor vers la voûte céleste! L'orage redouble, le son de la cloche retentissante s'unit de nouveau aux éclats de la foudre; le temple saint nous sert d'asile, et nos yeux se promènent aussitôt sur les nombreux *ex voto* qui couvrent de tous côtés les saintes murailles. C'est une suite de tableaux où se peint le long enchaînement des misères humaines. Oh! combien on est ici frappé de cette grande vérité : que, de tous les sentimens, celui de la Divinité qui veille sur nous est le plus puissant sur le cœur de l'homme, et surtout le plus approprié à nos douleurs! Les ministres du Seigneur arrivent les uns après les autres, saluent l'autel, et se placent dans le chœur; nous figurons nous-mêmes dans les stales de côté. Les chants religieux commencent; les touchans, les attendrissans souvenirs se réveillent : je me rappelle ma tendre mère, mon excellent père, ma vénérable mère adoptive qui

vit encore, les augustes cérémonies qui m'avaient tant ému dans ma jeunesse; et je retrouve mon ancienne voix, pour chanter avec un sentiment inexprimable de consolation :

Excelsus super omnes gentes Dominus, et super cœlos gloria ejus.

Le Seigneur plane sur les nations, sa gloire éclate par-delà les cieux.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

Les superbes, à sa voix, ont été précipités du trône, les humbles y sont montés.

Suscitans à terrâ inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus.

Le petit sort de la poussière, le pauvre, de son fumier, et les voilà figurant au rang des princes.

Domus Israël speravit in Domino; adjutor eorum et protector eorum est.

Israël, tu as mis ta confiance dans le Seigneur; le Seigneur sera ton protecteur et ton appui.

Ces grandes idées, ces saintes images, nous touchèrent profondément; et tout y répondit. La couleur du jour, l'obscurité qui nous environnait, l'absence des amis; l'idée de nous trouver là seuls,

ignorés, inconnus, femme, fille, père, sur la hauteur de Fourvière; notre prochain départ, l'incertitude qui accompagne partoût le voyageur; toutes ces réflexions attendrissantes se pressèrent dans nos âmes étonnées. Il me fut impossible alors (tant j'étais ému!), de ne pas réunir dans ma pensée toutes les inquiétudes qui m'avaient poursuivi depuis plusieurs années, et pouvaient m'assaillir encore; et je me disais : Où en sommes-nous? que sera-ce de ma chère fille, de mon fils, de ma femme, de moi? comment vont s'accomplir nos destinées? Dieu nous accordera-t-il de longs jours?

Cependant le ciel s'adoucit, les vents ne se font plus entendre, un rayon de soleil perce les vitraux du temple; l'heure avançait, nous quittons le saint lieu; mais l'orage nous surprend sur le penchant de la colline; l'eau du ciel tombe par torrens. Je ne savais, loin de tout abri, ce que mes deux compagnes allaient devenir. Un pauvre ouvrier, témoin de notre embarras, leur offre un vieux, mais immense parapluie, s'exposant lui-même à la tour-

mente qui se précipitait sur Fourvière et sur nous. — Nous partons demain, nous sommes des étrangers ! — N'importe ! — Je lui donne ma demeure, il disparaît. Sans ce secours, mes dames, Camille surtout, eussent beaucoup souffert. Cet homme, en ce moment, nous rendit un service peut-être inappréciable ; j'ignore son nom, j'aurais peine à reconnaître sa figure ; jamais action ne fut plus désintéressée que la sienne ; et c'est à lui peut-être que j'ai dû le salut de ma femme bien aimée, et de ma fille chérie ! *Speravi in Domino, et protector Deus meus est.*

CHAPITRE IV.

» Que serait l'esprit le plus sublime, s'il ne »durait qu'un jour? » (Young.)

Arrivé presque aussitôt que mes deux compagnes à l'hôtel des Cordeliers, j'y reçus une lettre de reproche du digne Montesson et de sa respectable famille. Nous fûmes touchés, jusqu'au fond du cœur, des pressantes invitations que la lettre renfermait. Mais l'heure du départ était fixée sans retour; et mes dames, après un repos de quelques instans, résolurent d'aller s'établir dans un autre hôtel, sur les rives de la Saône, pour être, le lendemain, à portée de la diligence d'eau qui devait partir avant le jour, et nous conduire à huit lieues de là, jusqu'à la hauteur de Belleville.

Ce plan fut exécuté. J'avoue cependant que d'Hauterive occupait fortement mes pensées. J'allais quitter un moment ces dames, pour chercher notre ami, lorsque Camille s'écria qu'elle l'aper-

cevait marchant à grands pas sur le quai, et regardant çà et là pour découvrir, s'il en était temps encore, ceux qui venaient peut-être de lui échapper pour toujours. Nous descendons, nous accourons, nous arrivons jusqu'à lui. « Ah! nous voici » donc encore ensemble! Il est donc quelque vérité » dans les apparences qui lient entre eux les pau» vres humains! On éprouve donc une véritable » douleur à se quitter, en songeant que peut-être » on ne se reverra jamais! » Madame de Villeneuve vient nous joindre, nous remontons le quai, en nous félicitant de cette réunion presque inespérée, et toujours désolés d'une séparation à laquelle il fallait enfin nous résoudre. Revenues sur leurs pas, mes deux compagnes allèrent goûter un repos que l'agitation de la journée avait rendu nécessaire. Je suivis encore quelque temps mon ami. Nous arrivâmes ensemble, sans mot dire, jusqu'au pont de *Saint-Vincent;* je voulais aller plus loin, d'Hauterive jugea qu'une plus grande fatigue était au-dessus de mes forces; je me jetai dans ses bras; nous nous quittâmes avec un effort, avec un trem-

blement que je crois ressentir encore. Quand on pense à la brièveté de la vie humaine, à la disparition aussi rapide que l'éclair des objets de nos plus douces affections, et en même temps à ce besoin d'aimer toujours qui nous saisit incessamment et nous consume, on éprouve en soi je ne sais quel déchirement tout à la fois délicieux et cruel, qui nous révèle l'étendue de nos misères, l'excellence de notre nature, et la grandeur de la destinée qui nous attend!

CHAPITRE V.

« Il est bon de se réjouir de l'amitié
» d'un grand nombre de sages. »
(Confucius.)

Le lendemain, avant le jour, nous étions sur la Saône, Camille et sa mère assises sur le tillac du petit bâtiment qui nous portait, et moi placé silencieusement à côté d'elles. La température était froide, un épais brouillard couvrait la Saône et ses rives que je me promettais bien, à l'apparition du soleil, de montrer à ces dames comme un des plus agréables tableaux qui soient en France. Ne voyant rien alors, ne découvrant rien autour de moi, après avoir adressé quelques paroles à madame de Villeneuve et à Camille, je me repliai un instant sur moi-même et sur les émotions religieuses qui s'étaient, au milieu de mille autres pensées intéressantes, réveillées au fond de mon cœur, dans la ville de Lyon. Je crus avoir acquis la preuve que

la philosophie, attaquée aujourd'hui avec une funeste persévérance, n'était pas aussi éloignée de la vraie religion qu'on pouvait le croire; et que le problème à résoudre en ce moment serait la réunion de l'une et de l'autre par l'universelle charité et par la raison. Quelques mots avaient été jetés, à Lyon, sur des institutions à créer ou déjà fondées, sur le *compelle intrare* nécessaire pour redonner à la religion le sceptre qu'elle aurrait dû, me disait-on, conserver toujours. Mais autre chose était la pensée religieuse qui devait tout dominer, autre chose, l'ascendant illimité du sacerdoce. De graves inquiétudes avaient été conçues, à ce sujet, par des âmes pieuses; et, en vérité, pourquoi de semblables projets? pourquoi ces motifs de craintes et d'alarmes? Que les temples soient ouverts, que la voix du Très-Haut s'y fasse entendre, que nos cérémonies conservent leur imposante majesté; et la foule se pressera au pied des autels, et la religion exercera sur nous son doux empire; tout autre système que celui-là sera fécond en malheurs. Voyez Genève, considérez

Lyon! J'ai comparé l'une à l'autre, et je déclare que la physionomie philosophique de Genève ne m'a pas paru aussi opposée qu'on semblait le penser à la couleur essentiellement religieuse de Lyon. Toutes deux m'avaient touché. On pouvait être tout à-la-fois religieux et philosophe; on pouvait, fidèle à sa loi, s'entendre sur les grands principes, et différer sur quelques-uns, sans tomber dans l'abyme de l'incrédulité.

Le soleil se leva enfin; mais le brouillard ne fit qu'augmenter. Nous passâmes près de l'île Barbe sans la voir. Ce ne fut qu'à trois lieues de là que le ciel commença à s'éclaircir, les nuages à se dissiper, les rives à nous apparaître. J'aperçus le Mont-d'Or tantôt à ma gauche, tantôt à ma droite, devant ou derrière moi, suivant les sinuosités et les contours du fleuve. Arrivé non loin de Trévoux, le bateau reste engravé dans les sables; l'eau pénètre dans la partie inférieure, les pompes sont mises en jeu, l'inquiétude s'empare des passagers; la peur de Camille se dissipe à la vue d'une dame qui brode tranquillement sans s'occuper de

la manœuvre. L'eau pénètre encore, on s'effraie; la nef se dégage, on se rassure; le brouillard se dissipe, le soleil brille, les visages s'épanouissent. La navigation cependant redevient un peu sévère à la hauteur d'Anse, et même au-delà; le bâtiment, fixé dans le sable, s'arrête tout-à-coup; quatre chevaux vigoureux, conduits vers la proue, avancent avec effort au milieu de l'eau, qui bouillonne sur leurs larges poitrails; leurs forces réunies nous mettent en mouvement, nous avançons lentement sur un lit rocailleux dont le bruit nous avertit qu'il n'y a qu'une planche presque brisée entre le naufrage et nous. En ce moment, les collines environnantes nous offraient un beau spectacle; il eût fallu, pour en jouir, moins de difficultés à vaincre, moins d'obstacles à surmonter. Je voulais montrer à Camille, sur la gauche, un ancien château dont les tourelles se portaient vers le ciel, et d'autres châteaux s'élevant par degrés sur le magnifique amphithéâtre que nous présentaient les rives du fleuve. Je voulais, avec madame de Villeneuve, considérer plusieurs de ces édifices

dont l'antique structure contrastait agréablement avec la fraîche verdure et l'éclat des fleurs dont ils étaient entourés. Mais se voir sans cesse au milieu des bancs et des écueils qui menacent, des pilotes qui s'effraient, des matelots qui crient, et de leurs continuels et étourdissans efforts! Le moment d'observer et d'admirer, il faut le dire, était mal choisi. Ce fut là, sans doute, avec le brouillard, peut-être aussi avec la différence d'âge et de situation, ce qui m'empêcha de jouir, autant que je l'avais espéré, de la beauté des rives de cette Saône, renommées déjà chez les anciens, et dont l'aspect avait jadis excité dans mon esprit des sentimens si agréables et si doux. J'étais jeune alors, j'arrivais de Paris, tout m'étonnait, mon admiration était sans mesure; aujourd'hui je suis vieux, j'arrive de Genève, j'ai vu de belles, de grandes choses; ici la surprise est moins vive; mais je suis avec ma femme et ma fille, je jouis tout à-la-fois de leur bonheur et du mien; et je dois encore remercier le ciel!

La marche du bâtiment était d'ailleurs devenue

plus facile ; il ne tarda pas à flotter librement sur les ondes. Le léger bruissement du sillon qu'il trace après lui, se fait seulement entendre, un joli vent d'est s'élève, le rivage fuit avec ses allées d'arbres superbes où nous aimons à plonger nos regards, et avec ses collines dont l'aspect nous semble enchanteur. Douce navigation ! plaisir de se sentir porté sans effort vers les bosquets où l'amitié nous prépare des fêtes ! Voilà ce que j'aime, voilà comment il faut que la vie s'écoule ! Ce fut ainsi du moins que je la conçus au printemps de mes jours.

Les esprits devenus plus calmes, je vis l'instant où peut-être une gaîté sans mesure allait s'emparer de tout l'équipage. Un passager de joyeuse apparence fredonnait déjà un croustilleux refrain que la frayeur des dames lui avait inspiré. Je ris du refrain ; ailleurs, et dans tout autre circonstance, j'aurais, sans doute, ajouté quelques couplets. Ici la gaîté du chanteur n'allait pas à la situation sérieuse du voyageur : l'effort me fut impossible.

Il n'en fut pas de même d'une conversation qui s'établit avec un autre passager, dont la physionomie annonçait beaucoup d'honnêteté, mais un peu de mauvaise humeur. « Pourquoi tant de difficultés, disais-je, pour naviguer sur la Saône? » Eh! Monsieur, me répondit l'inconnu avec vivacité, vous ne savez donc pas ce que peut l'intérêt particulier! L'intérêt des grandes messageries veut, pour éviter la concurrence, que cette rivière soit dangereuse; elle le sera long-temps! Il suffirait de creuser un canal, au milieu du lit que vous voyez, jusqu'à la hauteur de Saint-Bernard; rien de plus simple et de plus utile; on ne songera, j'en suis sûr, à ce travail important, ou plutôt on ne le permettra (car on y a déjà pensé, et ce n'est pas l'esprit qui nous manque en France) que lorsqu'une diligence aura chaviré, et que deux cents personnes auront péri.

Distraits, un moment, par ce trait d'égoïsme administratif qui se montre dans les moindres choses, et sans lequel il est bien difficile de vieillir dans les fonctions publiques, nous arrivons à la

vue de Beauregard. Ici, les idées de critique et de réforme disparaissent; la beauté de la situation et la richesse connue du paysage, excitent l'attention de ces dames. Descendus gaîment sur la plage, nous nous dirigeons, avec d'autres passagers, vers une auberge dont l'extérieur fraîchement colorié avait quelque chose d'élégant et d'attrayant, commun à presque toutes les fabriques qui ne cessent de récréer les yeux du voyageur dans le cours de cette intéressante navigation. Nous dînons à table d'hôte; tous les convives font fête à madame de Villeneuve et à Camille. Le chanteur essaya quelques couplets. Le refrain n'était pas en rapport avec le ton de la société; l'auteur s'en aperçut, il n'en fut plus question. Nous remontâmes dans le bâtiment; les avaries avaient été réparées; et notre marche ne fut plus qu'une suite de sensations agréables, produites toujours par les admirables paysages qui frappaient nos regards, et où j'espérais pendant quelques jours trouver la paix et le bonheur. Camille assise sur des ballots et des meubles placés au milieu du

pont, dominait de là tout l'équipage et la Saône même, comme ces jeunes nymphes dont les figures sculptées à la poupe des vaisseaux semblent commander aux flots qui les environnent.

Arrivée près de Montmerle, la diligence s'arrête, plusieurs voyageurs y montent, la navigation continue. Madame de Villeneuve m'avertit qu'elle a cru reconnaître d'Aubigny. Je regarde, je cherche, je découvre, je saisis le coupable. Venu au-devant de nous, il avait reconnu Camille, et s'était élancé dans le bateau; je ne l'avais pas aperçu. Je sens très-bien, mon ami, que ces légères circonstances sont au-dessous de votre dignité; mais pourquoi nous traiter avec trop de rigueur? un tendre sentiment, une douce émotion, un trait qui part du cœur, pourrait-il sérieusement déparer un voyage? Je suis loin de prétendre qu'une bataille sanglante, d'épouvantables catastrophes, de bonnes scènes bien nourries de cruautés et de caïnisme, ne puissent intéresser davantage quelque lecteur difficile; mais je suis las, pour mon compte, de toutes ces hautes conceptions du

génie, et je me repose avec confiance aujourd'hui sur le duvet de l'amitié.

Il faut au moins reconnaître, mon ami, qu'il semblait impossible d'être plus aimable que d'Aubigny. Venir ainsi à notre rencontre, nous surprendre, se précipiter dans nos bras! Il y avait dans cet élan, dans cet essor de l'amitié, quelque chose, il faut en convenir, de bien extraordinaire; et voilà, mon ami, comme il faut aimer! Nous nous contemplons avec bonheur, nous joignons nos mains, nous nous embrassons plusieurs fois. La reconnaissance, les éclats de voix, les embrassemens, mettent en émoi tout l'équipage, qui n'offre plus, depuis la proue jusqu'à la poupe, qu'un tableau dont nous formons la scène principale. Nous naviguons ensemble, nous parlons sans cesse, nous ne savons ce que nous disons; et nous arrivons ainsi à la hauteur de Belleville; une barque nous attendait, nous traversons la Saône, en nous communiquant toujours l'un à l'autre les sentimens dont nos cœurs sont remplis. Déposés sur le rivage, nous suivons à pied une

allée magnifique de peupliers, que l'on doit à l'administration d'un ami intime de d'Aubigny. Averti à temps de l'arrivée des princesses, cet ami avait près de là préparé un splendide repas pour les recevoir. On traitait ma femme et Camille comme des puissances; et c'était aux soins de l'excellent d'Aubigny que nous devions ce somptueux accueil. Le dîner fini, on se promène dans les jardins; là, montés sur une petite éminence, nous jouissons d'une vue délicieuse. Les riants côteaux, les collines verdoyantes, les montagnes dont les couleurs un peu sombres se dessinaient au loin sur l'horizon, la force de la végétation, l'abondance des vignes dont le produit si suave est la richesse de ces belles contrées, tout ce que nous voyions, sans exciter l'étonnement qu'il n'appartient qu'aux grands phénomènes de la nature d'éveiller dans nos âmes, y faisait naître mille sensations plus douces les unes que les autres. Quand on va, quand on voyage, quand on roule beaucoup, la moindre chose nous frappe, l'indice le plus léger nous avertit. Il en est à-

peu-près des pays comme des hommes; lorsqu'on en a beaucoup pratiqué, on les juge presque à la première vue; et peut-être les hommes sont-ils plus difficiles à connaître. Ici, l'effervescence de l'admiration était passée; mais le repos de l'âme, la paix du cœur allait dominer toutes les autres affections. D'Aubigny, jeune encore, était d'une gaîté charmante; nous trouvions en lui un fond inépuisable de bienveillance et de bonté, dont je souhaite beaucoup qu'il y ait sur la terre de fréquens exemples. Il nous restait alors deux lieues à faire pour arriver au manoir où nous étions attendus. Une voiture, tirée par deux chevaux blancs magnifiques, avance majestueusement sur l'arène; nous y montons; notre ami nous accompagne à cheval, à la manière des rois; et, à coup sûr, ceux qui accompagnent les rois ne sont pas toujours aussi gais, aussi aimables que l'écuyer d'Aubigny. On se dirige rapidement vers l'heureuse demeure. Les ténèbres de la nuit augmentent à chaque pas, l'orbe de la lune n'est pas encore sur l'horizon; nous avançons entre les

haies, nous montons, nous descendons, sans nous faire aucune idée du paysage, mais bien convaincus que nous allons nous voir transportés, comme par enchantement, sur un théâtre de féerie et de plaisir. Plus de pics qui se perdent dans les cieux, plus de torrens impétueux à franchir, plus de cascades dont les proportions gigantesques nous étonnent, plus de précipices, plus d'abymes que nos regards ne puissent sonder; mais de riantes collines, mais d'humbles ruisseaux, mais des bosquets fleuris, des jouissances tranquilles, et les tendres épanchemens de l'amitié. Chaque pierre, chaque fontaine, chaque arbre, allait, comme dans les poètes, nous inviter à l'oubli du passé, et nous parler de bonheur. C'était vraiment une chose touchante que de voir d'Aubigny, sur son cheval, se presser vers la portière de la voiture, nous adresser la parole, exprimer de son mieux le plaisir que lui causait notre apparition dans ces contrées. La situation, en rappelant quelque chose de l'ancienne courtoisie, souriait infiniment à mon imagination.

Nous arrivons enfin dans l'asile où tout était préparé pour nous recevoir. Descendus de voiture, nous trouvons madame d'Aubigny, dont l'accueil, sans être aussi passionné que celui de son mari, n'en est pas moins touchant. D'Aubigny parle haut, sa voix résonne au loin, il me serre dans ses bras; l'émotion de son aimable compagne est douce, silencieuse, d'une simplicité, d'une vérité qui me charme. Le vieux père de notre ami, chargé d'années, retrouve un moment ses forces pour arriver jusqu'à nous et nous saluer. Une petite fille aussi vive, aussi spirituelle que jolie, se jette, se suspend à mon cou. Tous les sentimens, tous les âges, toutes les douces pensées, se réunissent autour de moi, pour consoler, pour embellir ma vie. J'étais ému, j'étais attendri, je ne pouvais parler.

Il fallut cependant instruire l'aimable famille des circonstances du voyage, de notre bonheur, de nos fatigues, de nos plaisirs. Madame de Villeneuve et Camille se chargèrent de ce soin. D'Aubigny, après ces douces communications, et quelques momens de fraîcheur et de repos, me conduit

dans mon appartement; madame d'Aubigny dirige ces dames. Je ne savais pas, arrivé à la maison hospitalière au milieu des ténèbres, où nous étions. La situation m'était inconnue. Je m'éveille, le lendemain, après un profond sommeil; j'ouvre mes fenêtres, je me vois dans un agréable château sur le penchant du Mont-Brouilly. Je promène çà et là mes regards curieux, et j'aperçois avec un incroyable bonheur d'autres habitations éparses sur un bel amphithéâtre où nos grands artistes et nos poètes pourraient trouver des inspirations et des modèles.

CHAPITRE VI.

« Sovente adviene, che 'l saggio, e 'l forte
» fabro a sé stesso è di beata sorte. »

(Souvent le héros et le sage sont les artisans de leur propre bonheur!)

Nous n'étions pas encore sortis de nos appartemens, que la voix de d'Aubigny se fit entendre dans les jardins du château. Allons, disait-il, allons! mes amis : « Princes, chefs, et vous, al-» liés invincibles, songez à votre ancienne valeur, » montrez-vous! » Hâtons-nous, les hauteurs du Brouilly nous appellent!

Au signal donné, nous partons; et nous touchons, après une heure de marche, au sommet où nous voulions atteindre. La fatigue avait été grande pour nos dames. Arrivés sur le plateau, la fraîcheur et la légèreté de l'air nous rendirent la respiration plus facile; le plaisir venu, la peine fut oubliée.

D'Aubigny nous montra d'abord la Saône poursuivant son cours du nord au midi. Nous vîmes avec lui, au-delà de cette rivière, à l'est, les collines de la Dombe, qui bordent les campagnes de la Bresse, et par delà, couronnant l'horizon, les sommités du Jura, surmonté lui-même par les cimes du Mont-Blanc, du grand Saint-Bernard et des Alpes italiennes courant vers le sud. En deçà, et du côté du midi, s'élevait le Mont-d'Or et commençaient les Cévennes, auxquelles le mont Pilate se liait d'un côté, tandis que, de l'autre, il communiquait aux montagnes de l'Auvergne.

Au nord, surgissaient en amphithéâtre les hauteurs du Beaujolais qui, se liant avec les montagnes d'Autun, et régnant du nord au sud, allaient ainsi se rattacher au mont Pilate que nous avions sur la droite.

Nous apercevions, en suivant la chaîne beaujolaise, le crêt David, le mont Sobran, et le mont Ajoux qui domine l'un et l'autre; plus près de nous le mont d'Avenat, se prolongeant un peu vers l'est, descendait en amphithéâtre jusqu'à

l'Ardière, et à la route qui communique de la Saône à la Loire, en suivant la vallée de l'orient au couchant.

D'Aubigny nous montra ensuite, vers l'ouest, mais à peu de distance, le mont Saburin, où je distinguai l'ancien château du père de la Chaise, habité aujourd'hui par les Montaigus.

Au-delà de cette première chaîne, trois autres rangs de montagnes allaient, en s'abaissant, jusqu'à la Loire, et séparaient le bassin de ce fleuve d'avec le bassin de la Saône.

Ainsi fut levé, dès mes premiers pas, le voile qui cachait à nos yeux le Beaujolais et les contrées d'alentour.

Je ne finirais pas, disait de Villeneuve, si je vous citais les ruisseaux, les rivières, les chaînes de montagnes, les vallées indiquées par d'Aubigny. Pas une ville, un bourg, un village, une contrée de quelque importance, qu'il n'ait nommé; pas une branche d'industrie qu'il n'ait fait connaître, pas un genre de culture dont il ne m'ait entretenu. Les bois, les grains, la vigne,

les prairies, le soin des troupeaux, la filature, le tissage, les corderies, l'accroissement en richesses de plusieurs villes, tout fut dit, expliqué, éclairci, discuté par notre ami.

Il était difficile, sans doute, de refuser son admiration à la beauté des montagnes voisines, naguère couvertes de forêts, actuellement enrichies de vignes et de superbes habitations. Je voyais là, dans son développement, un effet du mouvement imprimé depuis quarante ans à l'industrie française. Je ne pus cependant m'empêcher d'adresser quelques paroles à d'Aubigny sur le déboisement peut-être inconsidéré des sommets. Dépouillés de leur antique chevelure, ne pouvant plus fixer les orages, ils devaient, selon moi, laisser un libre cours à l'action des vents, et ne plus garantir du fléau de la grêle les vignes plantées dans les zones inférieures. Mon ami en convint lui-même; mais les propriétaires considéraient toujours le produit en argent; et l'avantage des vignobles était hors de toute comparaison. On eût mieux fait, néanmoins, de conserver plusieurs groupes d'arbres sur

la cime des monts; rien n'empêchait d'en planter encore; il fallait, pour y décider les propriétaires, de suffisantes immunités, et de notables encouragemens. Nous devions au surplus prendre patience, en songeant à l'immense avantage de porter une culture aussi intéressante que celle de la vigne sur les rochers et les coteaux où la charrue même ne pouvait pénétrer.

D'Aubigny, en me montrant au loin les sinuosités du cours de la Saône, m'expliqua le plan qu'il m'avait adressé, dans un temps, pour établir des chaussées sur ses bords, et fertiliser par l'arrosement les campagnes voisines. Il aurait voulu qu'une magistrature des eaux fût instituée à Lyon, pour rédiger un travail d'un bel intérêt sur le cours de cette rivière, et sur le parti que pourrait en tirer le premier des arts, l'agriculture.

L'agronome venait de se montrer, le géologue parut à son tour; et le sommet où nous étions alors fut, comme vous pouvez l'imaginer, l'objet d'assez hautes méditations. Les systèmes ne nous coûtaient guère; je fus moi-même enclin à penser

que le Brouilly avait été, dans les temps qui nous échappent, un volcan alimenté par la mer, dont les eaux auraient couvert tout le bassin de la Saône, au milieu duquel notre montagne, bien plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui, portait sa tête de feu au-delà des nues.

C'était, comme vous voyez, un théâtre assez important que celui où figurait encore la petite famille. Mais si d'Aubigny avait voulu agrandir l'intérêt, il aurait pu, en passant de la géologie à l'histoire, parler des événemens qui avaient, à diverses époques, ensanglanté ces lieux à présent si paisibles; il eût mis en scène César et ses vieilles légions victorieuses des Suisses, car c'est presque un privilége pour une contrée, aux yeux des érudits, que d'avoir été ravagée par de grands noms; ce genre d'illustration a manqué rarement à l'univers. Il aurait pu exhumer encore des désastres récens, des accusations atroces, de bons meurtres, d'abominables perfidies, des malheureux lâchement livrés et immolés sur les bords fleuris de cette Saône dont la vue n'avait d'abord réveillé

dans mon âme que de douces pensées. Il se contenta de m'indiquer le mieux qu'il put, dans les sinuosités des collines, l'habitation de madame de ***, moins célèbre et plus heureuse que sa mère (1), qui, après avoir connu, comme elle le disait, le bonheur de l'adversité, vu de près la gloire, et subi l'injustice, déclarait, sous le poids des fers, prête à marcher à la mort, que le bonheur, sur la terre, tenait plus aux affections qu'aux événemens. Et maintenant, ô vous, qui vous croyez malheureux, comprenez!

Ces souvenirs commençaient à devenir plus que sévères; je m'y sentais peu préparé. Nous convînmes avec d'Aubigny de jeter autant que possible un voile sur le passé, de ne songer, s'il se pouvait, qu'aux passions douces et tranquilles; et nous restâmes fidèles un moment à cette heureuse résolution.

J'aurai donc, mon ami, dit ici de Villeneuve avec l'expression du plaisir, à vous peindre actuellement les jours heureux que je passai avec

(1) Madame Roland.

d'Aubigny dans le Beaujolais; je me garderai bien cependant de vous faire, en détail, l'histoire de la vie que je menai, pendant un grand mois, dans cet asyle de l'amitié. Je ne finirais pas si je vous disais les coteaux parcourus, les châteaux visités, les agréables Beaujolaises que je rencontrai sur ma route, et dont les organes délicats, l'esprit délié, et l'aimable physionomie, se trouvaient en rapport avec ces rians paysages et l'air embaumé des collines. Pendant le jour, de belles promenades sous un ciel étincelant de lumière; le soir, de douces veillées, consacrées aux jeux, à la musique, aux échecs, à la joie; l'absence des nouvelles, l'oubli des agitations et des malheurs auxquels est en proie l'espèce humaine; au milieu de tout cela, mon ami, quelques discussions religieuses et philosophiques : voilà ce que je trouvai d'abord dans ces heureuses campagnes; c'en était plus que je n'avais désiré pour consoler ma vie.

Madame d'Aubigny et madame de Villeneuve aimaient surtout à diriger leurs pas vers la vallée

où coule l'Ardière. C'était un plaisir pour ces dames de voir les travailleuses affluer sur ses bords, pour se livrer aux soins que n'avaient pas dédaignés, dans les temps héroïques, les filles des rois; et je me rappelais alors, à l'aspect de ma chère fille, ces mots qu'Homère avait mis dans la bouche d'un de ses héros : « Heureux votre père, heureuse » votre mère, heureux votre frère! mais mille fois » plus heureux encore.... » Et des larmes d'attendrissement échappaient de mes yeux! La gaîté des femmes, leurs ris, leurs voix, la fraîcheur du vallon, la simplicité du travail, m'offraient ici, en rappelant encore les anciens temps, l'image d'un bonheur pur et facile. Je quittais quelquefois les miens pour m'abandonner, sans distraction, à mon allure rêveuse; je passais un certain pont de bois qui s'isolait sur l'horizon, et je me trouvais, presque sans y avoir songé, sur l'autre rive de l'Ardière, dont le cours paisible et le doux murmure répété par les échos d'alentour, réveillaient, dans mon sein, les plus tendres souvenirs. J'aimais à la voir serpenter entre les frênes, les hêtres, les

aunes, qui lui prêtaient, avec le chêne, l'orme et le peuplier, leur mystérieux ombrage. Ces dames passaient le pont pour venir jusqu'à moi. J'avoue qu'à cette vue, il m'arriva plusieurs fois de penser au doux plaisir d'un autre âge! Pauvre de Villeneuve, croyais-tu donc alors, comme La Fontaine, n'avoir pas encore passé le temps d'aimer? Mais que m'importait alors le progrès des ans? un grand philosophe n'avait-il pas dit que la jeunesse devait regarder devant elle, et l'âge mûr en arrière? « N'était-ce pas ce que signifiait le double visage » de Janus? Les ans m'entraînent, disais-je avec » lui, mais à reculons. Autant que mes yeux peu- » vent reconnaître cette belle saison expirée, je » les y détourne encore; si elle échappe de mon » sang et de mes veines, au moins n'en veux-je » déraciner l'image. »

Quelquefois, errant seul au milieu des collines, je rencontrais des promeneurs; nous parlions ensemble de la contrée, de ses habitans, de ses mœurs. Ces hommes honorables m'assuraient qu'elles y étaient généralement pures; que les

délits étaient rares; qu'on n'y avait pas connaissance, depuis long-temps, d'un crime prouvé. Un jour, une ferme était la proie des flammes. Je considérais au loin la fumée de l'incendie, lorsque je me trouvai, par hasard, à côté de deux jeunes filles qui parlaient entre elles du malheur arrivé et de sa cause. L'une d'elles fredonnait, sans y songer, je ne sais quel air du pays. « Claudine! lui » dit sa compagne, tu vois une ferme qui brûle, et » tu chantes! » Quel mot que celui-là, mon ami, dans la bouche d'un prince!

— Tous ces traits, sans doute, étaient admirables! mais je crus ici pouvoir interrompre le cher de Villeneuve. « Les mœurs dont vous faites » la peinture, lui dis-je, sont à-peu-près celles de » l'âge d'or. Cependant un de mes meilleurs amis, » homme de mérite, et bon observateur, passa » aussi, il y a quelques années, dans le Beaujolais. » Il remarqua, comme vous, de la résignation et » de la douceur dans ses habitans; mais de pauvres » vignerons et de chétives habitations avaient, à » côté des châteaux, contristé ses regards. Et sans

» aisance dans les campagnes, point de bonheur! » Les choses auraient-elles ainsi changé? » —

Hélas! mon ami, repartit de Villeneuve, les indices du mal dont vous parlez existent toujours. Cependant la condition des paysans, dans le Beaujolais, paraît s'être améliorée. Mais je ne saurais trop le redire, il reste encore, là comme ailleurs, beaucoup à faire; et Dieu nous garde de certaines lois malheureuses dont on nous épouvante! Dieu préserve la France de la trop grande concentration des propriétés dans les mêmes mains, et de ses abus inévitables! C'est là ce qu'il faut répéter sans cesse. Puisse ma faible voix arriver assez haut pour prévenir de si grandes fautes!

Voilà, ajouta de Villeneuve, ce que j'appris avec d'Aubigny; quant à mes excursions solitaires, elles étaient rares; car le bonheur de cet ami était de m'accompagner partout. Je me souviens encore d'une promenade que nous fîmes tous ensemble, dès les premiers jours de notre arrivée, vers le superbe manoir du patriarche de l'agriculture beaujolaise. La vieillesse, tout honorable qu'elle devait être,

avait eu toujours quelque chose de triste à mes yeux; et je craignis d'abord, dans la situation d'esprit où je me trouvais, que l'aspect d'un homme chargé d'années, presque aveugle, et courbé vers la tombe, ne fît que me ramener à mes sombres pensées. Ce ne fut pas là cependant la sensation que j'éprouvai. Après les salutations et les choses obligeantes dites de part et d'autre, « Eh bien! Monsieur, me dit l'auguste vieillard en tournant vers moi ses regards éteints, que pensez-vous de nos paisibles contrées? ne croyez-vous pas qu'au déclin de la vie on puisse y trouver le bonheur? On m'a dit que vous aviez essuyé beaucoup de contrariétés dans la vôtre! Eh bien! Monsieur, nous avons cela de commun entre nous. Pourquoi ne viendriez-vous pas, en vous fixant pour toujours dans nos collines, oublier avec nous les petites velléités ambitieuses que vous pourriez nourrir encore? Et moi aussi, j'avais eu mes espérances; j'avais voulu, comme tant d'autres, me mêler des affaires de ce monde, je n'y ai trouvé que misère et perversité! » Le vieillard commençait

à s'animer. Les dames dont il était accompagné, craignant pour lui le danger d'une exaltation trop vive, me firent signe de ne pas soutenir l'entretien; mais cet homme respectable le soutint très-bien sans mon secours. Il parcourut rapidement toutes les phases de sa brillante carrière; il s'éleva avec force contre l'ordre apparent des sociétés qui n'était au fond qu'un véritable désordre; il déplora la malheureuse facilité avec laquelle on pouvait tromper les faibles humains. Il signala avec une force étonnante les mœurs épouvantables répandues dans ces classes supérieures que l'on voulait en quelque sorte déifier. « Comparez à présent, me dit-il en souriant, comparez, Monsieur, mon heureuse vie dans ces campagnes, à celle que je menais alors! Et allez encore, pour redevenir quelque chose, flatter le pouvoir, et vous jeter aux pieds des grands! »

L'honnête vieillard eût continué long-temps sur ce ton, si toute la société n'avait montré, au moment du coucher du soleil, le désir de se rendre dans les jardins. Il voulut, appuyé sur le bras de

Camille, nous y conduire lui-même; et nous assistâmes bientôt au spectacle touchant d'une superbe nuit. La lune commençait à se montrer au-dessus de la grande figure du Mont-Blanc dont la cime dentelée se dessinait en partie sur son orbe immense. L'astre répandait au loin sa douce clarté; tout était silencieux autour de nous; l'imposant tableau ne s'offrait plus à l'auguste vieillard qu'à travers un nuage; ses regards allaient entièrement s'éteindre; la Parque s'apprêtait à trancher le fil d'une belle vie, le ténébreux abyme à l'engloutir; et le sourire éclairait encore son front vénérable, rayonnant d'une lumière faible, mais pure, mais tranquille, comme la nature sur la fin de ce beau jour.

CHAPITRE VII.

« Homme! tu n'es qu'un songe rapide,
» un rêve douloureux. »
(CHATEAUBRIAND.)

La vue de l'honorable vieillard, bien que consolante sous plusieurs rapports, m'avait disposé aux sérieuses pensées; mais le sentiment de la mélancolie qu'elle venait d'exciter dans mon cœur, n'était pas dénué de charme; et ce fut, en m'y livrant, que je pris le surlendemain la route de Chavannes, sur le revers du Brouilly. Après avoir suivi à mi-côte la colline, j'arrivai seul chez un vigneron dépendant du cher d'Aubigny. La situation un peu triste du paysage s'accordait avec l'état de mon âme. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'un tel séjour, si j'y fusse resté long-temps, eût été pour moi celui des profondes méditations. Oui, je me serais complu à Chavannes; là, coulant des jours en liberté, avec ma faible plume et

quelques livres, ayant devant moi des montagnes dont l'aspect parla toujours puissamment à mon imagination, seul, j'aurais songé sans doute à cette éternité dont la grande ombre semble avancer vers moi; et quand j'aurais été fatigué d'un isolement trop prolongé, peut-être me serait-il arrivé, dans les soirées d'automne, d'aller m'entretenir avec la famille du vigneron, me chauffer à son feu, et manger à sa table. La société de ces bonnes gens, assez intéressante pour me délasser de mes travaux, n'aurait fait peut-être qu'ajouter un degré de plus à la hauteur de mes idées. Je ne sais, mais il me semble qu'il y aurait eu pour moi quelque chose de mystérieux dans ce sévère séjour, et dans les réflexions que m'aurait inspirées son imposante solitude.

J'appris dans cette tournée qu'il existait, à plusieurs lieues à la ronde, dans les châteaux et dans les chaumières, des têtes exaltées qui se croyaient le pouvoir de faire des prodiges, même de prédire l'avenir; et j'avoue franchement qu'au milieu de ces sites isolés les uns des autres, la vie solitaire

pouvait conduire les têtes ardentes à ces étranges illusions. S'agissait-il de préserver la vigne du fléau de la grêle, « Des croix! s'écriait un inspiré, des croix! placez des croix partout, et comptez, pour vous préserver, sur la protection du ciel! » Craignait-on le tonnerre; un autre inspiré, monté sur un clocher, opposant à l'orage des gestes et des prières, recevait pour les services rendus un salaire honnête! Un autre personnage, pénétré d'un saint enthousiasme, et rempli d'indignation contre l'incrédulité du siècle, s'était écrié dans une assemblée nombreuse : « Babylone! moderne Babylone! tu périras! » Et fort heureusement la moderne Babylone croissait alors en splendeur, et croyait en Dieu plus que jamais!

Je méditais, en revenant de Chavannes, sur ce besoin que l'homme éprouve partout d'élever ses pensées vers les sphères invisibles; et c'était un nouveau motif, à mes yeux, pour en modérer et régulariser l'essor. J'entrai, abandonné au cours de mes réflexions, dans un temple où mes deux compagnes m'attendaient. C'était au moment où

le digne pasteur montait en chaire pour instruire et consoler les pauvres vignerons, et surtout les femmes, souvent endormies, mais profondément pénétrées, quand elles ne dormaient pas, des petites fautes qu'elles pouvaient avoir commises. L'idolâtrie, mon ami, nous frappe bien plus dans le culte un peu simple des campagnes que dans les cérémonies des villes, où les beaux-arts prêtent à la religion leurs nobles et mystérieuses couleurs. Cependant ces dames furent satisfaites, ainsi que moi, d'assister à cette scène religieuse, toute simple qu'elle nous parut; et peut-être sa simplicité même la rendit à nos yeux plus touchante. Le curé recommanda à la prière des assistans un grand nombre de morts : des noms obscurs de laboureurs, d'ouvriers, de pauvres journaliers, retentirent un moment dans l'enceinte sacrée, à côté de ceux du riche, de l'homme titré et du magistrat. Ces noms étaient mêlés et confondus; la vanité humaine ne se montrait plus ici que par des distinctions surannées et par de vains titres; mais les hommes qui les avaient portés

étaient déjà jugés d'après leurs œuvres; et le plus humble de tous, s'il fut juste, est dès aujourd'hui tout rayonnant de gloire dans les sphères immortelles! O vous, dont le cœur est inaccessible à cette ineffable espérance, de quel bonheur vous êtes privés!

L'âme touchée de ces idées consolantes, nous sortons du temple; arrivé à quelque distance d'un hameau voisin, je lève les yeux pour contempler la voûte céleste, une croix de bois portée par un enfant frappe mes regards. Cette croix précédait le cercueil d'un jeune vigneron couvert d'un drap blanc; deux hommes le portaient sur leurs épaules; des femmes, des enfans, quelques vieillards, le suivaient sans aucun signe de douleur : le pauvre malheureux s'en allait peu regretté; on ne perdait, on ne gagnait rien à sa disparition de la terre, où tout était fini pour lui. Triste réflexion! touchant tableau! Le cortége franchit un fossé; j'aperçois un moment l'appareil funèbre se dessiner sur le penchant de la colline, et tout disparaît! Frappé de la beauté du paysage qui con-

trastait avec cette scène lugubre, je rappelai avec attendrissement à madame de Villeneuve cette ancienne inscription : « Et moi aussi je fus en Arcadie ! »

Cette idée, ce cortége, la scène de l'église, le souvenir du vieillard, désabusé du monde et de ses vains honneurs, me ramenèrent naturellement vers le digne Grandmaison qui n'était plus, et dont l'amitié, au moment fatal, nous préparait des fêtes. C'eût été un crime de quitter les rives de la Saône, sans exprimer nos regrets à l'honorable veuve de notre ami ; j'annonçai l'intention de me rendre chez cette dame le lendemain. L'exécution de ce projet paraissait d'autant plus facile, que madame Grandmaison habitait alors son manoir de Farains, sur un coteau de la Dombe, à peu de distance de Beauregard. Madame de Villeneuve, un peu fatiguée, résolut de rester au Brouilly, avec l'heureuse famille de d'Aubigny. Je partis le..... septembre, à cinq heures du matin, avec Camille. Le temps était superbe. Nous vîmes, avant l'apparition du soleil, les som-

mets de Chamouni s'élever comme de grandes ombres au fond de l'horizon. Ainsi les hautes Alpes s'étaient présentées à nos regards dans toutes les situations, sombres au lever du soleil, resplendissantes de lumière à son coucher.

Nous avions la Saône à traverser. Nous arrivâmes au moment où la diligence de Châlons pour Lyon, paraissant à la hauteur de Belleville, avançait rapidement sur les ondes. On vint nous prendre dans une petite barque; nous touchâmes bientôt au flanc du bâtiment, Camille y monta, je la suivis. Le bateau continua sa course, et ce fut encore un plaisir pour nous, dans l'espace de deux lieues que nous fîmes à-peu-près sur la Saône, d'en étudier les rives, dont la vue nous sembla toujours ravissante. Camille me montra d'abord la demeure de d'Aubigny, et plusieurs autres fabriques rayonnantes de blancheur sur le penchant des collines. Nous paraissions nous être un moment éloignés, pour prendre position, et mieux juger de la scène magnifique où nous venions de figurer nous-mêmes.

Arrivés, après une heure de navigation, au-delà des *mouilles*, nous mettons pied à terre, pour suivre une belle allée de marronniers, longer un grand parc, appartenant à la marquise de ***, et arriver enfin à la maison hospitalière de l'ami que nous avions perdu. Nous entrons. La maîtresse du logis a d'abord deviné le père et la fille; Camille se précipite dans ses bras; on parle, on s'épanche, on pleure. Nous voilà chez ce pauvre Grandmaison, qui s'était bâti une demeure sans penser, non plus que nous, qu'il dût si tôt la quitter. Après un moment d'entretien et de repos, nous nous trouvons dans ses jardins, parcourant les bosquets et les allées d'arbres qu'il avait plantés, nous montrant encore l'un à l'autre les sites pittoresques de ce Beaujolais, où nous avions déjà goûté les jouissances si pures de l'amitié! Mais tout agréable que pouvait être la perspective, on croira facilement que ce ne fut pas elle qui nous occupa le plus, dans la situation attendrissante où nous nous voyions alors, ne cessant de parler de l'ami dont les mânes, sans doute, erraient consolés

autour de nous; c'était un continuel mélange d'émotions en apparence opposées, passant de l'expression du plaisir à celle de la douleur, des larmes à la joie.

Madame Grandmaison voulut, en se plaignant d'une apparition si courte, mettre autant qu'elle le put le temps à profit; et nous nous acheminâmes aussitôt, sous sa conduite, vers le riche manoir qui, au moment de notre arrivée sur le rivage, avait d'abord attiré nos regards. Je me sentis pénétré d'attendrissement en voyant cette dame respectable marcher devant nous, passer, pour arriver au château, par de jolis sentiers, dans un superbe paysage, où le chêne, le marronnier, le hêtre, des charmes, des saules, se mêlaient aux peupliers dont la cime pyramidale s'élançait vers le ciel.

Nous arrivâmes ainsi entourés, ainsi portés vers les douces pensées, à l'habitation que nous voulions visiter. La marquise en sortait à l'instant même; ce fut dommage, car c'était, nous disait-on, une jeune veuve, remplie de talens et de grâces,

de canon qui jadis en défendaient, d'un côté, l'accès, tandis que plusieurs tromblons le protégeaient, de l'autre, contre une attaque, tout ici nous annonçait un ancien manoir féodal, et trois ou quatre siècles d'existence. Madame Grandmaison aurait bien voulu rencontrer la dame de ces lieux, c'eût été un plaisir pour elle d'entendre les mélancoliques accords dont Camille eût fait résonner cette vaste et silencieuse enceinte. Mais il fallut nous contenter d'un grand cœur de bois peint en rouge, percé de plusieurs flèches, suspendu à la façade de l'ouest. Il y avait quelque ridicule peut-être dans ce cœur et dans ces flèches; et toutefois ces bizarres et naïfs emblêmes ne firent qu'exciter davantage ma curiosité et mes inutiles regrets. Tout était désert, la solitude profonde; pas un habitant, pas une voix. Nous quittons volontiers la solennelle demeure, qu'aucune princesse, aucune reine, aucune fée n'animait; je retourne sur mes pas, le nom du digne Grandmaison toujours à la bouche, et j'arrive, l'âme remplie des plus touchans souvenirs, à l'habitation de Farains,

cultivant la musique, aimant le plaisir. Cette idée me vint à l'esprit, je l'avoue; elle vous paraîtra peut-être bizarre dans la tête d'un homme, arrivé à Farains pour verser des larmes sur la cendre d'un ami; et rien cependant ne m'a plus touché dans tout le cours de mon existence que cette image d'un plaisir délicat, de la douce volupté, mêlée au sombre souvenir des tombeaux. L'amour et la mort sont les deux grandes circonstances de la destinée humaine. Les anciens le savaient; et leurs sépulcres où l'un et l'autre se montrent sans cesse, n'en sont que plus touchans. Au surplus, si l'idée qu'on m'avait donnée de la maîtresse du château souriait agréablement à mon imagination, il n'en fut pas tout-à-fait ainsi du château même, qui nous parut un peu triste et sévère. De hautes tourelles, de grandes façades d'une couleur grisâtre, de grands appartemens, des souterrains qui y répondent, un fossé tout alentour, au fond duquel coule un ruisseau assez abondant, au besoin, pour le remplir; l'indice de deux ponts-levis, l'enfoncement où leurs cornes se plaçaient, les quatre pièces

moins pompeuse, mais plus agréable que le château, et beaucop plus à notre mesure.

Les heures que nous passâmes dans la maison de Farains, furent, comme vous pouvez l'imaginer, plus consacrées aux regrets, aux plaintes sur les misères de la vie de l'homme, qu'à tout autre chose. Je m'attendris en songeant à notre ami, en mêlant à cette idée, comme cela nous arrive toujours dans les grands chagrins, le souvenir des personnes que j'avais le plus aimées. Je versai des larmes abondantes, la digne veuve et ma fille en répandirent beaucoup. Camille, envoyée vers moi par le ciel, était là, sans doute, pour alléger mes douleurs; mais l'hymen pouvait me la ravir un jour; ceux de qui je tenais l'existence, je les avais perdus depuis bien des années. La tombe d'un ami venait de se fermer sur lui; la mienne, dans une perspective, hélas! bien rapprochée, allait s'ouvrir! ainsi s'écoulaient, mon ami, les générations; ainsi s'évanouissaient ici-bas nos plus chères espérances. Cependant le soleil touchait à son déclin; nous étions attendus à Villefranche; il fallut, en-

core tout émus, songer au départ, en promettant de revenir accompagnés de d'Aubigny et de ma femme bien aimée. Les ordres sont donnés ; le beau cheval blanc, naguère si ménagé par son maître, est attelé à la voiture de Grandmaison. Nous partons, le cœur pénétré de reconnaissance pour la veuve, et avec l'intention, bien vaine peut-être, de la revoir. Arrivés au bord de la Saône, une grande barque nous y attendait ; nous passons le fleuve sans descendre de voiture, au milieu du doux bruissement des eaux, du calme de la nuit, et de ses ombres imposantes !

CHAPITRE VIII.

« Notre vie est composée comme l'harmonie
» du monde, de choses contraires. »
(MONTAIGNE.)

La neuvième heure du soir venait de sonner quand j'arrivai, avec Camille, à Villefranche. D'Aubigny s'y était rendu de son côté pour nous reconduire, dans sa voiture, au milieu de ses heureuses collines. Nous le trouvâmes chez sa belle-sœur, madame de Saint-Alban, aussi spirituelle, aussi aimable que lui. M. de Saint-Alban, à mon grand déplaisir, était absent; mais notre arrivée n'en fut pas moins, pour l'intéressante famille, un jour de fête, et nous passâmes tout-à-coup des sérieux entretiens, des touchans regrets, des larmes versées, au sein d'une société rayonnante de gaîté, de jeunesse, aux charmes de la musique, aux conversations animées, à tout ce que cette vie, peut, en apparence, comporter de

joie et de bonheur. Peut-être même le contraste fut-il trop brusque pour mon cœur fatigué; je paraissais abymé, éteint, je l'étais en effet; mais j'élevai mes pensées vers l'Éternel, une nuit tranquille reposa mon âme et mes sens; et ce fut un bien agréable épisode pour Camille et pour moi que cette apparition à Villefranche. Plaisir de voir des choses nouvelles, bonheur d'assister à des scènes variées qui nous donnaient en peu d'instans un abrégé de la vie, vous avez, dans ces diverses excursions, doublé mon existence; j'ai plus vécu.

Nous n'avions, le lendemain, que quelques heures à passer à Villefranche; madame de Saint-Alban voulut qu'elles fussent remplies. Je me dirigeai, dans la matinée, avec cette dame, d'Aubigny et Camille, vers les hauteurs de Saint-Roch; je dominai de là sur la vallée du *Morgon*, sur les prairies, les vignes, les usines nombreuses qui peuplent ses bords. L'une d'elles réveilla, dans mon esprit, le souvenir d'un des plus ardens défenseurs de nos droits, tandis qu'au même moment je découvrais, sur notre gauche, la montagne de *Buissante*, dont

les riches produits avaient abreuvé long-temps les anciens oppresseurs de ces contrées. L'un d'eux, un sire de Beaujeu (1), jouait aux échecs avec une abbesse des environs; un huissier vient, en cet instant, le sommer de rendre une jeune fille qu'il avait enlevée dans les campagnes voisines. Le sire, irrité, fait noyer l'insolent dans les fossés du château, et garde la proie dans son donjon. On pouvait, à coup sûr, se montrer un peu plus aimable que ce sire de Beaujeu; mais il semblait difficile de l'être plus que madame de Saint-Alban. J'éloigne de mes pensées le sombre Édouard, et je me rends aux invitations de cette jeune dame, qui, de retour à la ville, nous fit un accueil dont je perdrai difficilement la mémoire. Je vis alors ce que j'avais presque oublié à Farains, que tout n'était pas pour la douleur dans ce monde; que la grâce, de beaux sentimens, un honnête désir de plaire, y compensaient bien des maux; et qu'enfin les passions tout à-la-fois douces, tendres et vertueuses, pouvaient encore embellir la vie.

(1) Édouard II, au quatorzième siècle.

J'aurais ici, dit encore de Villeneuve, beaucoup de choses à dire, des scènes agréables à peindre, et surtout à exprimer, comme à mon ordinaire, de touchans adieux; mais j'étais pressé de retourner au Brouilly, où m'attendait madame de Villeneuve; et peut-être éprouvez-vous, en écoutant mon récit, le même désir. Nous quittâmes Villefranche, vers les trois heures après midi, sous la conduite de d'Aubigny. Ce bon ami, chemin faisant, me donna sur cette ville et sur les campagnes environnantes des renseignemens dignes d'attention. « J'appris de lui qu'anciennement le peuple, dans la banlieue, allait, quand les grains étaient mûrs, les couper sans la permission des propriétaires, les liait ensuite, et se payait de sa peine en prélevant la dixième gerbe. » Cette dîme-là avait été moins difficile à détruire que l'autre.

Quelque chose de plus extraordinaire encore était le privilége accordé par Humbert IV aux maris de Villefranche, de battre leurs femmes jusqu'à l'effusion du sang, pourvu que la mort ne s'ensuivît pas. Cet Humbert, à ce qu'il paraît, ne valait guère

mieux que le comte de *Tokembourg;* et je n'ai pas ouï dire que les huissiers et les dames de ces contrées regrettassent le bon vieux temps.

Nous observions, de notre voiture, les collines de la Dombe, et la maison même où nous avions été si gracieusement accueillis par madame Grandmaison. D'Aubigny nous assura que le prince de Dombes se qualifiait jadis, prince souverain par la grâce de Dieu; qu'il avait la permission de battre monnaie, et le droit de vie et de mort sur ses sujets, comme aussi de les anoblir, en les chargeant d'impôts suivant son bon plaisir. Ces princes avaient un grand pouvoir, les peuples souffraient, la puissance royale n'était rien. Mauvais système, disait d'Aubigny; l'unité fait la force des états; elle n'existait point dans ces temps si vantés. De grâce, Messieurs, point de regrets! suivez aujourd'hui le mouvement, marchez avec le siècle! « Hypocrites, » vous prétendez savoir ce que présagent les diverses » apparences du ciel, et vous ignorez les signes » auxquels on peut reconnaître les temps (1). »

(1) Saint Mathieu.

Nous avancions, en causant ainsi ; et cependant notre retour au Brouilly ne fut pas aussi prompt que je l'avais espéré. Arrivés non loin de la Saône que nous avions eue toujours sur notre droite, nous la vîmes, du côté de Montmerle, sillonnée de barques ; j'en demandai la cause ; d'Aubigny me dit qu'on se rendait ainsi, des contrées d'alentour, à une foire très-renommée dans le pays. Aussitôt l'idée de quitter la voiture, de traverser la rivière, et de faire une courte apparition sur la rive opposée, s'empare de l'honnête d'Aubigny. Nous avions vu tant de choses, éprouvé tant d'impressions différentes, que le premier mouvement de Camille comme le mien fut de combattre cette soudaine résolution. Une excursion semblable n'allait pas surtout avec les douleurs de Farains, et l'image du cher Grandmaison apparaissait encore dans le lointain à notre imagination attristée. Il nous fut impossible de persuader tout cela à d'Aubigny ; le plan conçu fut à l'instant exécuté. Une barque qui, sur le signe qu'il fit, avait traversé diagonalement le fleuve, nous déposa en peu de minutes

sur le rivage. Le mouvement y était immense. Camille reconnut d'abord le costume des femmes de la Bresse dont les petits chapeaux lui rappelèrent surtout quelques scènes pittoresques de notre voyage. Ce fut encore une chose curieuse pour nous que ce mélange de toutes les industries qui s'exerçaient à vingt lieues à la ronde. L'industrie du potier, l'art du fondeur, les tissus de toute espèce, les boîtes bizarrement coloriées (1), dont les maris faisaient présent à leurs femmes, et les amans à leurs maîtresses ; tous les produits, tous les genres de travaux paraissaient là rassemblés. Les plaisirs y tenaient aussi leur place, et elle n'était pas petite. Çà et là des vauxhals, des danses, des scènes grotesques, des voltigeurs, des sauteurs, c'était un bruit, un tintamarre, une discordance incroyable. L'élégance d'un grand nombre de dames, des regards expressifs, beaucoup de coquetterie, et la fatuité de quelques jeunes gens me frappèrent encore davantage. Je n'étais pas de très-joyeuse humeur! Je me sentais, mon ami,

(1) Baricolées.

plus disposé à gémir sur les faiblesses de l'espèce humaine qu'à rire de ses folies. Je demandai à d'Aubigny si cette fête bruyante, sans parler du passage de la Saône, n'était pas, dans un certain genre, fertile en naufrages! Jeunes femmes, m'écriai-je, sans attendre sa réponse, armez-vous de sagesse et de constance! Époux, soyez sur vos gardes! Que de poursuites, que d'accidens possibles dans cette étonnante affluence! D'Aubigny, accoutumé à la pureté de ses montagnes, parut à peine me comprendre. Mais j'ai su depuis que mon apostrophe pouvait bien ne pas être absolument déplacée! La foire se termina pour nous par une station dans un café où nous fûmes servis par de bien jolies figures, dont l'élégance nous rappelait la grande cité. La campagne et sa simplicité, Paris et ses mœurs qui ne sont pas toujours simples, se trouvaient là réunis. Je finis, je l'avoue, par éprouver dans cette cohue un malaise difficile à peindre. Ce contraste de joie et de tristesse, de réflexions sérieuses et d'étourdissans plaisirs, allait me devenir insupportable, sans les attentions soutenues

de d'Aubigny, et aussi sans la rencontre de l'honnête de Merville, dont je n'avais plus entendu parler depuis notre séparation au Montanvert. Sa sœur et sa nièce étaient absentes, mais sa jeune femme, qui n'avait pas été du voyage de Suisse, l'accompagnait. C'était une dame grande et belle, pleine de dignité et de grâce. Il avait encore avec lui un de ses amis, ancien artiste, aussi recommandable par ses talens que par ses mœurs. Cet homme distingué, après avoir prêté au mélodieux Grétry les suaves accens de sa voix, avait renoncé, avant le temps, au prestige d'un art enchanteur, pour terminer, dans l'exercice paisible de la vie des champs, une honorable carrière. De Merville regretta de nous avoir rencontrés si tard : deux jours plus tôt, il nous eût dirigés vers les sites les plus remarquables des rives de la Saône, comme il avait fait à Bonneville, à Saint-Gervais et à Chamouni. Madame de Merville voulait nous emmener à sa belle campagne des environs de Bourg. Mais on eût plutôt détourné la Saône de son cours, que de nous enlever à l'excellent d'Au-

bigny. Il fallut quitter notre voyageur, sa femme et son ami, sans espérance de les revoir ; nous repassâmes le fleuve, et retrouvâmes à Belleville la voiture qui nous attendait pour nous conduire au Brouilly. Je regrettais un peu de Merville et sa famille. Mais je me disais aussi, en jetant un dernier regard sur le tumultueux rivage : Adieu, je cherche le repos, le bonheur, la paix de l'âme, et je sais actuellement où je vais les trouver.

CHAPITRE IX.

« Dieu ne favorise point le riche contre
» le pauvre, parce qu'ils sont également
» l'ouvrage de ses mains. »
(Job.)

Nous arrivâmes au mont Brouilly vers la dixième heure du soir. Madame de Villeneuve et madame d'Aubigny furent les deux anges qui devaient, dans les heureuses campagnes où nous allions encore passer quelques jours, nous offrir le bonheur que nous cherchions. J'avais besoin de repos, je regardais comme à-peu-près terminées nos courses dans le Beaujolais; mais j'étais loin de compte. L'infatigable d'Aubigny, après nous avoir accordé deux jours de réflexion, voulut visiter avec nous les sites qui avaient échappé jusque là à nos ardentes promenades. Son premier soin, les jours de grâce révolus, fut de nous conduire aux environs de Beaujeu, dans un antique château, où

nous fûmes accueillis avec plus d'honneurs qu'il n'en fallait pour exalter à l'excès mon imagination. Cet édifice, avec ses pavillons, ses cours, ses galeries, ses salles immenses, ses épaisses murailles, et les vieilles peintures dont les contours presque entièrement effacés rappelaient sans doute l'histoire de ses anciens habitans, me parut, au premier abord, digne des temps de la féerie et de nous. Je ne pouvais, sans une sorte d'étonnement, promener mes pas sous ces voûtes, dans ces vastes salles, sur ces vieux planchers où marchèrent tant de braves chevaliers, Henri IV lui-même, dont un noble propriétaire de ce beau manoir fut l'ami. Je croyais, au bruit que nous faisions en marchant, voir venir à nous ces anciens preux, avec leurs casques, leurs lances, leurs dames, et tous les brillans accessoires de cette chevalerie qui a donné à quelques Français un fond de vanité bien étrangère, je le crois, au caractère primitif d'une nation aussi imposante que la nôtre.

Si le château était magnifique, le propriétaire l'emportait encore sur la romantique habitation.

J'avais pensé, en y entrant, à l'ancienne chevalerie; le maître de cette maison, aujourd'hui, s'occupait d'agriculture : le présent ne le cédait point au passé. On parlait beaucoup alors d'une certaine loi qui devait modifier étrangement la propriété en France. Il en fut question entre nous. Possesseur qu'il était d'un grand domaine, je m'attendais à voir, dans cet honnête homme, de hautes prétentions. Il n'en fut pas ainsi; la petite propriété trouva en lui un loyal défenseur.

La petite propriété, à son avis, produisait toujours plus que la grande. Plusieurs de ses ouvriers n'avaient pour tout bien qu'un arpent de terre; chacun d'eux, cette année, allait tirer de son fonds modique cinq à six pièces de vin; et lui, grand propriétaire, n'en aurait certainement que deux pièces par arpent. Le petit propriétaire faisait tout à propos; il chaussait sa vigne, remplaçait un cep mort quand il le fallait; retournait, amendait son terrain lorsqu'il le jugeait convenable; le grand propriétaire avait beau se complaire dans son manoir, il ne pouvait, avec beaucoup d'argent et des

hommes à gage, soigner ainsi ses vastes domaines. Le petit propriétaire vivait de peu, le grand propriétaire consommait beaucoup. Le petit propriétaire, aidé par sa famille, travaillait sans relâche et obtenait relativement un résultat satisfaisant; les ouvriers du grand propriétaire travaillaient nonchalamment, perdaient le temps, consommaient son vin, sa piquette, son grain; la dépense croissait en raison de la diminution du travail et du produit.

On avait dit que les petits propriétaires, consommant sur place, ne portaient rien ou portaient peu à la ville, qu'ainsi leur accorder quelque faveur, c'était préparer la ruine des grands marchés, des grands centres de consommation et d'action. « Il y aurait d'abord à examiner, disait ici mon » maître en agriculture, s'il serait sage de favoriser » les villes aux dépens des campagnes. Mon opinion » est faite là-dessus; mais je laisse cette question » de côté, et je dis que la ruine supposée des grands » marchés par l'extension de la petite propriété est » à mes yeux une chimère. En voici la preuve, c'est

» que la petite propriété est parfaitement placée
» aux environs des grandes villes. Les campagnes
» voisines de votre ville de Paris offrent à cet égard
» un fait irrécusable. Le lait, le beurre, les fro-
» mages, les légumes, les œufs et beaucoup d'autres
» produits encore y abondent, et ce sont surtout les
» petits propriétaires qui les y portent. Les grands
» propriétaires y contribuent aussi, je le sais, et
» pour beaucoup ; il est encore vrai que les bestiaux
» sont conduits sur vos marchés par la grande et la
» moyenne propriété ; mais personne ne propose
» de détruire la moyenne propriété non plus que
» la grande; on dit seulement qu'il faut laisser aller
» la répartition des richesses à sa pente naturelle ;
» il n'y a rien là qui ne soit éminemment juste et
» raisonnable. De grandes plaines, de vastes prai-
» ries, de beaux pâturages, de nombreux trou-
» peaux, sont d'excellentes choses ; il y en aura
» toujours, parce qu'un grand nombre de campa-
» gnes comportent ce genre de richesses ; la Beauce
» aura dans tous les temps ses vastes plaines cou-
» vertes de blés, la Normandie ses magnifiques pâ-

» turages, les pays de coteaux leurs vignes plus ou » moins divisées, et les contrées voisines des grands » marchés, sans exclure le luxe des châteaux, au- » ront aussi de petits et médiocres propriétaires. » Que gagnerait-on, par de mauvaises lois, à con- » trarier la nature, et à blesser l'éternelle justice? » On diminuerait les produits en tous genres, on » tarirait la source de l'impôt, on affaiblirait la » population, on énerverait la force de l'état! Cet » avenir est-il désirable? Je le demande aux plus » intrépides défenseurs des prérogatives féodales; » ne vaut-il pas mieux avoir, dans la société, des » pères de famille que des hommes isolés; des » propriétaires que des journaliers; des ouvriers at- » tachés au sol, par intérêt, que des mendians, » des voleurs et des assassins? »

C'était passablement parler. Je lui demandai, sous le rapport de nos ressources agricoles et du bien général, ce qu'il pensait de l'institution des couvens. Il me répondit qu'uni d'amitié avec le vénérable directeur d'une de ces maisons nouvellement fondées, il ne pouvait cependant leur

être favorable. « Lorsque les campagnes étaient incultes, les hommes sans industrie, sans propriétés, sans liberté, et que d'affreuses violences s'exerçaient partout impunément, je conçois, disait-il, que les couvens, devenus des asiles inviolables, au milieu de la confusion, du sang et du brigandage, aient rendu de signalés services à la société; mais aujourd'hui que la terre, sous la main du propriétaire libre, donne un meilleur produit que dans l'ancien temps; aujourd'hui que les droits de chacun sont respectés, et l'ordre social appuyé sur ses véritables bases, multiplier ces sortes d'établissemens, c'est fonder, sans nécessité, des institutions privilégiées, qui acquerront sans cesse, n'aliéneront jamais, obtiendront des franchises, ne cesseront de faire la guerre aux petits propriétaires voisins, en diminueront le nombre, finiront par les éteindre, et par substituer l'oisiveté, la mendicité, les mauvaises mœurs et le vol, à la place du travail, du salaire mérité, et des habitudes de famille. « Vous » n'aurez plus, ajouta-t-il, qu'à nous donner, avec

» ces belles choses, l'inégalité des partages, et » vous pourrez vous vanter, en organisant la mi- » sère et dépeuplant l'état, d'avoir porté un coup » sensible à la prospérité publique ! » Je ne me fis pas répéter deux fois la leçon.

Nous quittâmes le château et son sage propriétaire, avec quelques idées de plus sur le véritable intérêt des sociétés ; mais je gémissais avec d'Aubigny, en pensant qu'un faux principe implanté dans quelques têtes, ou un hasard malheureux, pouvait nous replonger dans la barbarie, lorsque l'explosion d'un coup de fusil se fit entendre. Je tourne la tête ; je vois un aigle, qu'un chasseur venait d'aveugler avec de la cendre de plomb, s'élancer au plus haut des airs, et retomber comme une roche sur la cime de *Monthoux*. On accourt, on l'accable sous des couvertures ; les cruels chasseurs contemplent la victime. Moi, je m'éloigne à grands pas, en gémissant sur cette fin déplorable, sur cette grande mort, produite par une arme qui ne s'adresse qu'aux habitans de l'air vulgaires et timides. « Vous voyez, disais-je à d'Aubigny, à

quoi tient la destinée de ce qu'il y a de plus noble sous le ciel! » Un individu peut périr, répondait mon ami, les races ne meurent pas. « C'est très-bien pour les races, lui dis-je; mais pourquoi ce sacrifice si facile des individus? et pourquoi cette loi cruelle s'étend-elle jusqu'à l'homme?

D'AUBIGNY.

Nous ne voyons qu'un point, l'ensemble nous échappe; Dieu seul pourrait vous répondre.

MOI.

Et le guerrier qui périt! et le sage persécuté! et le grand homme immolé! et le retour aux vieilles erreurs! et les nations détruites! et.....

D'AUBIGNY.

Et l'immortalité! et l'éternité! et le passage dans un monde meilleur! »

Je me rappelai les émotions éprouvées sur les rives du Léman et ailleurs; je ne répondis rien.

D'autres châteaux et de nouvelles leçons nous attendaient, les jours suivans, dans les campagnes environnantes. Je puis dire même qu'il est peu d'hommes honorables, dans cette contrée, que je

n'aie vus de près, et que rien surtout n'égala mon bonheur lorsque, accueilli et fêté dans de grands et riches manoirs, j'y trouvai des vieillards, dans toute la force de l'action et de l'intelligence, chauds partisans des institutions conservatrices de nos libertés! Mon ami, c'est un tableau vraiment admirable que la vie des champs. Il y a dans les soins agricoles quelque chose de simple, de naturel, qui calme l'esprit, repose l'imagination, et nous maintient dans une situation morale, philosophique et raisonnable, éminemment convènable à l'homme. Si tel personnage qui fait, de nos jours, tant de bruit, ne s'était jamais occupé que d'agriculture, combien d'inconséquences et d'erreurs de moins! Il eût suivi tout simplement la ligne tracée par ses pères; son âme serait tranquille, sa vie moins funeste, l'état lui-même mieux administré; et peut-être ne serais-je pas aujourd'hui où vous me voyez!

De Villeneuve, peu frondeur de son naturel, revint bientôt à l'innocent spectacle de la vie champêtre; aux consolations qu'elle avait versées dans

son cœur; aux réunions de plusieurs grandes familles qui avaient rappelé à son âme attendrie les premiers temps du monde! « Quel plaisir, disait-il, quel bonheur de passer ainsi quelques instans dans une belle exploitation, et de causer avec ces hommes si utiles, si nécessaires, sur les intérêts agricoles de la France! Que de sagesse, selon moi, que de bon sens, dans ce qu'ils me dirent sur l'état des paysans dans le Beaujolais, et sur leur peu d'aisance, malgré leur chapeau couleur de rose et leur air résigné! Riches propriétaires qu'étaient ces nobles vieillards, leur opinion semblait décisive à mes yeux; le mérite était plus grand, la conviction plus complète. La cause de la pauvreté des habitans de ces campagnes venait de l'oppression qu'on leur avait jadis fait subir; elle venait du poids des impôts, des tailles, des taxes; de leur injuste répartition sur les basses classes de la société, tandis que les ordres privilégiés en étaient exempts. La condition de ces pauvres gens, me disait un jour un de ces agens visibles de la Providence, n'est pas encore ce qu'elle devrait être,

mais elle paraît s'améliorer un peu. Avec de la conduite et de l'économie, ils se marient et forment souche. J'ai sur plusieurs coteaux que vous voyez des terres qui jusqu'à ce jour n'ont rien produit; je vais les diviser en dix parts; je placerai un jeune villageois sur chacune d'elles; ils se marieront; je compterai bientôt autour de moi dix familles de plus; et si je puis les transformer, eux et d'autres encore, en propriétaires, je serai le plus heureux homme du monde!

Entendez-vous, me dit ici de Villeneuve en me serrant la main, comprenez-vous, grands calculateurs, admirables faiseurs de projets, ingénieux ordonnateurs des misères publiques? croyez-vous que cette contrée soit trop peuplée; qu'il n'y en ait pas beaucoup d'autres, en France, qui lui ressemblent; et qu'il soit si sage, si beau, si politique de crier sans cesse au souverain que tout est perdu parmi nous si les richesses, l'aisance et l'industrie finissent par s'infiltrer dans tous les rangs de l'état social?

Le cher de Villeneuve attendait une réponse;

Je n'en fis aucune, il continua. « J'interrogeai, me dit-il, cet agriculteur distingué sur ce qu'il pensait des métairies et des fermages; il m'assura que l'existence des métairies était une suite nécessaire du malaise des cultivateurs; qu'il serait à désirer peut-être que le système des fermages pût s'introduire; mais qu'il regardait aujourd'hui ce changement, dans le Beaujolais, comme dangereux et peut-être impossible. La métairie admettait l'intervention continuelle du propriétaire qui surveillait son bien; si le fermage prévalait, de pauvres fermiers, malgré les conditions stipulées illusoirement dans les baux, ruineraient la vigne pour en tirer un produit exagéré pendant la durée de leur jouissance; et cette source de richesse serait perdue pour tous.

Que faudrait-il donc faire, disait-il alors, pour remédier au mal?

Il faudrait que les vignerons pussent eux-mêmes, en acquérant quelque aisance, inspirer de la confiance aux grands propriétaires. Vous verriez alors des fermes s'établir, la population s'accroître avec

les produits du sol, et la pauvreté disparaître.

Sans cette heureuse révolution dans nos contrées, nous aurons toujours ici quelques riches propriétaires, beaucoup de métayers misérables, et une population faible.

Frappé de la justesse des idées de cet homme respectable, qui avait parcouru récemment une grande partie de la France, je lui demandai ce qu'il pensait généralement de notre agriculture, de son état présent, de ce qu'il fallait faire pour en hâter les progrès; il me répondit « que l'étude des sciences exactes étant aujourd'hui trés-répandue en France, il lui semblait impossible que leur application à l'art de fertiliser les champs n'amenât pas, dans les procédés qui s'y rapportent, des améliorations remarquables. Tout devait finir par marcher de front dans le mouvement progressif du travail, de la pensée et de l'industrie. »

Un grand moyen améliorateur, suivant lui, était la multiplication et le perfectionnement des races de bestiaux. Il importait, sans renoncer absolument aux races étrangères, de donner autant que

possible la préférence aux bonnes races du pays; de les faire refluer des provinces qui en sont pourvues dans celles qui en manquent; et d'agir ainsi par nos propres moyens sur l'amélioration et la reproduction.

A l'égard des troupeaux fins, il insista sur la nécessité de s'attacher à la finesse de la laine plus qu'à la taille des animaux; il voulait, en perfectionnant dans ce sens les troupeaux qui la donnent, qu'on se gardât bien, par des prohibitions ou des droits excessifs, d'interdire aux étrangers l'achat de nos laines fines.

Son idée principale, pour ce qui touchait à la culture, était d'adopter de bons assolemens, et de chercher, par de nouvelles combinaisons, à varier davantage nos produits.

Il pensait encore qu'en commençant à restreindre un peu les céréales, pour donner plus d'extension à la culture des prairies, on finirait par augmenter les produits de toute nature.

Il parla successivement des plantations à encourager, des routes à établir, des canaux à con-

struire, des communications à rendre généralement plus nombreuses et plus faciles.

Il demandait aussi des dispositions réglémentaires et législatives. De grandes améliorations ne pourraient s'effectuer, en France, qu'au moment où elle jouirait du bienfait d'un Code rural qui déterminerait les principes généraux, et préparerait les moyens d'y ramener graduellement les usages particuliers.

Il insistait, en revenant au système général, sur l'égale répartition des impôts, et sur l'institution légitime, par élection, des conseils municipaux et autres. Il en est d'un impôt injuste, disait-il, comme des trente deniers de Juda; c'est le prix du sang, il ne peut entrer dans le trésor. Comment pouvez-vous faire le bien si les charges sont inégalement réparties, si quelques habitans sont taxés outre mesure, tandis que d'autres ne paient rien; si les conseils d'administration sont souvent composés d'hommes qui n'entendent rien aux affaires, et qui s'étonnent des décisions qu'on leur fait prendre, des avis qu'ils ont donnés?

Il faut, Monsieur, nationaliser, dans une juste mesure, les conseils municipaux, les conseils d'arrondissement, et même les conseils généraux de département; alors les abus cesseront, et je ne sais où l'agriculture pourra s'arrêter.

Il terminait enfin l'exposé de son système, en disant qu'il fallait avoir sans cesse, présente à la pensée, la libre répartition des richesses et des capitaux, en raison de l'industrie et du travail de chaque citoyen.

Tels étaient, mon ami, les raisonnemens de cet estimable propriétaire sur la partie la plus importante de l'économie publique. Mais il faudrait comme moi avoir vu ces hommes de près pour savoir tout ce qu'ils valent; il faudrait avoir assisté à une belle scène d'administration agricole, pour connaître dans toute son étendue la puissance créatrice du travail, et l'importance de pareils hommes dans l'état social. Comme nous sommes petits, nous autres, avec notre recherche, nos longs discours et nos brillantes conceptions! Chez eux, peu de prétentions à l'éclat, peu ou point de luxe,

tout pour l'utilité, tout pour le travail; mais avec le travail, la gaîté, le bonheur, la sérénité, qui l'accompagnent toujours. Constamment à son affaire, le maître ne perd pas un seul moment. A l'heure même du festin, « assis à table comme un dieu (1), » s'il a un ordre à prescrire, il le donne! un renseignement à recueillir, il le prend! un marché à faire, il le conclut! On aperçoit d'abord chez lui, avant de prendre un parti, une sorte de lenteur, de tâtonnement, qui ne laisse rien au hasard; le mot dit, la parole donnée, l'engagement est irrévocable comme le destin!

Ce qui me frappa surtout, dans une de ces réunions de famille où j'assistais un jour avec d'Aubigny, ce fut la déférence de tous ceux qui entouraient le digne vieillard à ses moindres volontés. Son nom sans cesse répété par ses enfans avertissait d'abord qu'il était le centre de toutes les affections et de toutes les pensées. Un honnête député, nouvellement élu, présent à cette scène intéressante, en fut touché comme moi. Il me prit

(1) Homère.

à l'écart, avec mon ami, pour nous faire part d'une réflexion qui lui semblait jeter une grande clarté sur d'importantes questions. Il lui paraissait impossible, par exemple, en voyant l'influence que cet homme exerçait autour de lui, de ne pas y trouver le type primitif de l'organisation sociale; et il lui semblait facile, en examinant ce qui se passait là sous ses yeux, de nous faire un système raisonnable sur l'origine des sociétés, sur la source des droits et des devoirs de chacun, et d'en tirer de justes inductions sur ce qu'il y a de mauvais ou de bon, d'injuste ou d'équitable, dans les lois et les usages qui régissent aujourd'hui le genre humain. « Je suis, disait-il, saisi d'une » idée, c'est que la considération, la force, la » source du pouvoir, réside dans la propriété, » dans la fortune. Moins riche, le maître ici serait » certainement moins obéi et moins respecté. Ne » conclurez-vous pas de là, avec moi, que le lé- » gislateur n'a fait que se conformer à la nature » des choses, en accordant la prépondérance à la » richesse; et que les derniers changemens intro-

» duits dans la législation l'ont été par la raison et » par le bon sens? »

« Vous raisonnez à merveille, et surtout en » grand propriétaire, lui répondit d'Aubigny avec » le sourire de l'amitié; mais il m'est impossible, » à mon tour, d'admettre, comme vous l'insinuez » ici, que la richesse soit la condition première et » légitime d'une préférence exclusive! »

« Eh! pourquoi non? s'écria le député avec » une voix qui faisait pressentir la tribune; n'est-» il pas évident que les rangs se coordonnent en » raison des fortunes? Et si tel est l'état naturel » des choses, pourquoi ne pas fixer et sanction-» ner par les lois ce que la nature établit par le » sentiment? »

« Entendons-nous, répartit l'ardent d'Aubigny; » j'admets que l'or assure trop souvent la supério-» rité à ceux qui le possèdent; mais c'est une raison » de plus pour n'y rien ajouter par les lois.

» Autre chose est la richesse, autre chose est la » science, la probité, la vertu. La richesse n'est » pas toujours le fruit du mérite et du travail; elle

» peut être aussi l'effet du hasard, de l'injustice et » de l'usurpation.

» Il y a danger, en disant sans cesse aux hom- » mes, soyez riches, de les exciter à franchir les » bornes légitimes pour le devenir.

» Il y a danger, en fixant les rangs en raison » des fortunes acquises, de décourager la classe la- » borieuse et vraiment respectable de la société, de » l'irriter par l'humiliation, de la corrompre par la » soif effrénée des richesses.

» Il y a danger de substituer, aux grands pro- » priétaires occupés, de grands propriétaires pares- » seux qui cesseront de résider dans leurs domai- » nes et ne s'en occuperont jamais.

» On s'expose enfin à mettre ainsi l'inertie à la » place du travail, l'immobilité à la place du mou- » vement, la mort à la place de la vie. »

M. de*** allait répondre; mais je lui fermai la bouche, en rappelant cette pensée d'un grand homme :

« Que les riches, même dans les aristocraties » sagement organisées, ne devaient pas toujours

» être préférés ; qu'il importait au contraire qu'un » choix opposé apprît quelquefois au peuple qu'il » y a dans le mérite des hommes, des raisons de » préférence plus importantes que la richesse ! »

Le député se tut !

CHAPITRE X.

« Allez donc, mangez votre pain avec joie, et »buvez votre vin avec allégresse, car main»tenant vos œuvres sont agréables à Dieu. »
(L'Ecclésiaste, ch. 10, v. 7.)

o

En revenant du riche manoir où de grands intérêts avaient occupé mes pensées, d'Aubigny voulut, malgré l'absence de nos dames, profiter des heures de jour dont nous avions à disposer encore, pour se rendre avec moi au château de la Chaise, situé sur le penchant du mont Saburin. Le propriétaire n'habitait pas alors ce beau domaine; mais je pus, sous la conduite de mon ami, en visiter toutes les parties; et il y eut là quelque chose d'imposant dont mon âme fut profondément touchée. Le nom du père de la Chaise, qui semblait avoir concouru à la révocation de l'édit de Nantes, et dont la physionomie réfléchie, et sinistre, peut-être, annonçait l'homme prêt à por-

ter un grand coup; le souvenir de Louis XIV, de Mansard, et des Montaigus; d'anciens tombeaux, sans noms, antérieurs peut-être au christianisme, et découverts récemment dans cette enceinte; des ossemens d'hommes trouvés çà et là, le caveau réservé à la famille qui maintenant a le château pour demeure, et au milieu de cet appareil.....

Ici de Villeneuve s'arrêta. « Le croiriez-vous! me dit-il ensuite avec émotion; oui, mon ami, ce fut près de ces tombeaux, et dans la chapelle même des Montaigus, que je fis la rencontre du voyageur que j'avais aperçu vers les sources de l'Arveiron, avec ses deux compagnes. Ce voyageur alors était debout; ces deux dames prosternées au pied de l'autel faisaient leur prière. Au bruit que nous faisons en entrant, au cri d'étonnement que pousse Dalmas (car c'était lui), les dames se retournent, je reconnais Thérèse et sa mère. Dalmas se jette à mon cou, et me tient embrassé. Madame d'Ossonville approche; et me dit d'un air grave et satisfait : « Monsieur! » nos familles se connaissaient depuis long-temps;

» la piété filiale a rendu Thérèse à ses parens » désolés ; la perte affreuse de d'Héricourt (1) a » ouvert les yeux à l'honnête Dalmas; l'amour le » plus pur a fait le reste; vous savez tout ! » Pendant ce court moment, une noble rougeur couvrait le front de Thérèse ; Dalmas prit sa main qu'il couvrit de baisers. Thérèse dit plusieurs mots, que je m'empressai d'interrompre, par quelques phrases sur la sainteté du nouveau lien qu'elle avait formé. Dalmas me dit en riant qu'il se souvenait de nos disputes, qu'il n'adoptait pas entièrement mes idées sur certaines choses, mais que les charmes et la pureté angélique de sa femme étaient un argument auquel il ne connaissait pas de réponse.

Peu s'en fallut, je l'avoue, que ma tête ne tournât, dans cette suite d'événemens, auxquels cependant le voyage de Dalmas au Saint-Bernard, les plaintes de M. du Jorat, à Lauzanne, et la réponse faite à madame de Villeneuve par une des sœurs de l'hôpital de Lyon, pouvaient m'avoir

(1) Elle n'en dit pas davantage sur ce malheur.

préparé. J'appris aussitôt de Dalmas, « qu'arrivé » à Lons-le-Saulnier au moment de notre départ » de cette ville, épris des charmes et de la vertu de » Thérèse, il avait, pour la disposer à un change- » ment d'état, concerté, d'accord avec ses respec- » tables parens, un voyage en Suisse, où elle devait » figurer sous les ailes de sa mère. Leur union » n'avait été consacrée qu'au retour du voyage. » Et c'était là, selon moi, un exemple de l'heureuse influence des idées religieuses sur la sagesse humaine. La vie sainte qu'avait embrassée Thérèse était digne de louange sans doute; mais le projet de renoncer pour toujours à la société aurait, si elle l'eût accompli, coûté la vie à son père, affaibli par les années. Le rôle de mère de famille que Thérèse allait remplir me semblait le plus saint de tous; et la persévérance de son mari dans ses anciennes idées était, quoi qu'il pût dire, désormais impossible. Une mauvaise politique, la religion mal entendue, avaient précipité Dalmas dans une philosophie absurde; la religion, sous ses bienveillantes couleurs, dans son véritable esprit

de charité et de bonté, en avait tiré Dalmas.

Cet excellent jeune homme, venu à Lyon pour procurer à Thérèse le bonheur de revoir encore une fois ses anciennes compagnes, devait, avec ses dames, retourner le soir même à Villefranche, et de là, après y avoir passé quelque temps, partir pour le Jura. D'Aubigny, qui les voyait pour la première fois, déclara, témoin de la joie de tous, qu'il s'opposait à ce départ précipité, et qu'il comptait bien les emmener avec nous dans sa demeure, où ils resteraient plusieurs jours. Dalmas, avec sa rondeur ordinaire, ne fit aucune difficulté, et nous partîmes.

Nous nous imaginions tous aller directement au Brouilly; mais d'Aubigny comptait autant d'amis que d'habitans dans le Beaujolais. Il fallut bien, dirigés par lui, voir, chemin faisant, l'une des plus agréables habitations de la contrée; et cette visite, par la permission du ciel, porta un caractère de douceur et d'attendrissement tout-à-fait en rapport avec les émotions dont nous étions remplis. Madame de Cormeil, chez la-

quelle nous fûmes conduits, et qui nous reçut dans ses magnifiques jardins, me parut charmante. Je crus me souvenir de l'avoir vue autrefois à Lyon, brillante d'élégance et de grâces; je le lui dis, en supprimant quelques années; mes souvenirs semblèrent la toucher. Thérèse, moins jolie peut-être, mais plus belle, avait à côté de cette dame l'air un peu gauche et embarrassé; mais la candeur, mais la jeunesse, mais la simple innocence! quel moment, quel tableau, quel charme! J'allais, avec un plaisir incroyable, de l'aimable maîtresse du château à la sensible Thérèse; et tandis que madame d'Ossonville racontait tout à madame de Cormeil, je prenais la main de Thérèse, je la mettais dans celle de Dalmas, et je leur disais : « Allez, jouissez, heureux époux, filez des jours d'or et de soie; que la destinée vous soit douce sur cette terre de passage! Et moi aussi, au printemps de ma vie....! » Et j'avais peine à retenir mes pleurs! Puis, je montrais aux deux amans les longues allées de tilleuls dont l'air est si agréablement parfumé, les acacias étalant

çà et là leur élégant feuillage, quelques saules inclinés sur le cristal de l'onde, et jusqu'aux bosquets, confidens habituels des plus douces pensées. Les heures ainsi employées passèrent vîte; la nuit ne tarda pas à se faire pressentir; la lueur du crépuscule vint donner à l'horizon une teinte mystérieuse plus belle pour ceux qui s'aiment que les plus beaux jours; et bientôt le château et ses tourelles, éclairés par la tendre lumière de l'astre des nuits, projetèrent au loin leurs grandes ombres. C'était le moment des enchantemens et du bonheur; il fallut alors, en quittant cet asile, nous réserver à de nouveaux plaisirs. Madame de Cormeil, suivie d'un domestique, nous reconduisit à travers les vignes de son vaste domaine. Le ciel était superbe, l'horizon immense; les étoiles, bien que plusieurs d'entre elles fussent éclipsées par la clarté de la lune, brillaient assez pour offrir à nos yeux les principales constellations. Je les montrais aux deux époux; Thérèse regardait le ciel, et Dalmas contemplait Thérèse.

Nous avancions cependant, après avoir fait nos

adieux à madame de Cormeil, vers la demeure de d'Aubigny. La fraîcheur de la nuit, l'influence salutaire d'une marche paisible, nos entretiens avec Dalmas, ne firent qu'une promenade délicieuse de mon retour au Brouilly; et notre entrée dans le château, où madame d'Aubigny et mes deux dames nous attendaient, leur ravissement à l'aspect de Thérèse, la surprise, les explications, le plaisir de se revoir, les mêmes choses redites sans cesse et toujours écoutées, tous ces traits, mon ami, que je ne fais qu'effleurer ici, formèrent pour nous le couronnement de cette belle journée.

Nous avions, ce jour-là, en parcourant de magnifiques manoirs, cueilli la fleur de la civilisation dans nos campagnes; la vie des champs s'était alors montrée dans tout son lustre; cette vie, le lendemain, s'offrit à nous dans ses travaux et son innocente simplicité. Les vendanges avaient commencé, nos dames y figurèrent avec madame d'Ossonville et Thérèse. Je contemplais de temps en temps les travailleurs, leur gaîté, le grand

chapeau des vendangeuses, venues des montagnes voisines pour louer leurs services, et embellir, en l'animant par le travail, cette agréable contrée. Tout respirait la joie autour de nous; tout le monde, même les pauvres du pays, paraissaient alors entourés d'abondance; et cette impression passagère fut d'autant plus douce que les vignerons en général n'étaient pas, comme on me l'avait répété, plus aisés dans le Beaujolais qu'ailleurs; et qu'à la première vue, je leur avais appliqué ce verset de Job : « Ceux qui foulent le raisin dans le pressoir meurent de soif. »

Chaque journée laborieuse fut terminée par des chants et des danses; une des femmes chantait, les autres dansaient; elles avaient presque toutes une jolie voix. Thérèse, assise près de nous, les regardait avec une sorte de curiosité et d'étonnement dont je ne perdais pas une seule nuance. Plus je la considérais, moins je pouvais m'accoutumer à sa nouvelle situation. Mon imagination replaçait toujours sur son front le bandeau des vierges, et le signe de notre rédemption sur sa chaste poitrine.

Lorsqu'elle parlait, l'illusion semblait encore plus complète; c'était toujours la sœur de saint Vincent, et non l'épouse que je croyais entendre.

Ces jolies scènes de vendange se succédèrent pour nous pendant trois grands jours, et d'autres plaisirs s'y mêlèrent encore. Je me souviens qu'étant parvenus, la veille de notre départ, au sommet des plus hauts sillons, là, comme si Dieu avait voulu, en un seul instant, rappeler à notre mémoire toutes les sensations éprouvées dans le cours du voyage, nous pûmes jouir tout à notre aise du plus beau spectacle qui se fût depuis un mois offert à nos regards étonnés; car jamais la grande chaîne des montagnes, pendant notre séjour dans le Beaujolais, ne s'était montrée sur ce vaste horizon, avec autant d'éclat et de magnificence. Non-seulement le Mont-Blanc se présentait vers l'est avec ses cinq têtes qu'il portait dans les cieux; mais nous découvrions encore sur la gauche le sévère Jura, la crête blanchie du grand Saint-Bernard, et vers la droite la cime neigeuse des Alpes italiennes que j'avais franchies dans ma

jeunesse pour assister à des prodiges de valeur et de gloire. Je saluai pour la dernière fois le sombre Jura, l'imposant Montanvert, et cette longue suite de sommets d'albâtre qui se prolongeaient dans l'immensité.

De ces hautes contemplations, mes yeux retombaient sur la terre; j'y retrouvais madame d'Aubigny, Camille, ma femme chérie, et Thérèse, dont les heureuses physionomies s'élevaient étincelantes de joie au-dessus des vignes dorées. Une seule réveillait en moi un douloureux pressentiment. Je me rappelais, à la vue de ma fille, ce souvenir confus d'un passage de l'histoire des patriarches : « Cet enfant ne peut quitter son père, » car son père mourra s'il le quitte. »

Telles étaient les émotions touchantes qui remplissaient mon âme, lorsque je reçus de Dijon, du Jura, de Lyon, de Lausanne et de Genève, des lettres qui, en nous reprochant notre départ précipité, renfermaient quelques avis dont chacun, selon son point de vue, pouvait apprécier la justesse.

« Valmoré, espérant qu'un heureux changement » dans la politique régnante, lui rendrait son état » et sa fortune, ne pouvait se décider à croire qu'un » système où la probité lui semblait un titre de » proscription, fût durable. Il serait désolant de » penser, disait-il, que la finesse, pour réussir, » valût mieux que la probité dans ce monde, et » que, pour parvenir, comme le disait un sage, il » ne fallût pas être trop honnête homme. »

« Il annonçait ensuite, dans une note, que » M. de Saint-Genies venait d'être appelé à Paris » pour remplir, auprès d'un ministre, des fonctions » aussi lucratives qu'honorables. »

« Blainval, indigné des pratiques de ce qu'il » appelait un certain parti, me parlait beaucoup de » Dalmas, de ses nouvelles idées, et de son union » avec Thérèse. Les excès et la fausse exaltation » de quelques hommes, l'avaient conduit à la folie » du matérialisme; la candeur et la sainteté d'une » vierge l'avaient ramené à une consolante croyance » et au bon sens. »

« D'Hauterive et Montesson sollicitaient à toute

» force, une nouvelle apparition de la petite fa-
» mille dans les campagnes hospitalières de Lyon.
» Suivant eux, et surtout selon d'Hauterive, tous
» les progrès dans l'ordre social devaient, en der-
» nière analyse, aboutir à ceux de l'industrie. Ils
» demandaient cependant l'un et l'autre une hon-
» nête liberté; car, disaient-ils, que peut l'indu-
» strie sans elle? »

« M. du Jorat était à-peu-près décidé à accom-
» pagner son ami de Pully, dans une de ses périodi-
» ques excursions. Ces deux excellens hommes es-
» péraient me revoir, et nous prouver que le mieux
» était, pour le bonheur de tous, de revenir aux
» anciennes voies. *Stemus super viàs antiquas,* disait
» surtout le bon du Jorat, *et ambulemus in eis.* »

«Desmousseaux n'était pas tout-à-fait du même
» avis. Dans son opinion, le règne de la vérité et du
» sens commun devait à la fin l'emporter. La des-
» truction du mouvement industriel, qui agitait au-
» jourd'hui toutes les imaginations, lui semblait
» une chose impossible. La dégradation complète
» des classes inférieures ne l'était pas moins. Il

» pensait, en s'appuyant sur une grande autorité, » que le combat entre les anciennes et les nou- » velles idées, pourrait durer quelque temps en- » core; mais que la cause des peuples et des rois » (car ces deux causes n'en faisaient qu'une) l'em- » porterait à la fin sur les ridicules prétentions de » ceux qui, aspirant à d'absurdes priviléges, vou- » laient enlever à chacun le droit de parvenir en » raison de ses talens et de ses vertus. Il finissait » sa lettre par ces mots qu'il regardait comme » l'expression de notre voyage : Dieu, patrie, li- » berté, amitié ! »

« Les pasteurs de Genève regrettaient que nous » n'eussions pas prolongé notre séjour parmi eux, » et porté plus loin nos excursions en Suisse. L'un » d'eux, d'Ablancourt, s'offrait pour faire avec » nous, dans un an, une tournée complète dans » les vingt-deux cantons. Publiez toujours, ajou- » tait-il, le voyage que vous avez commencé; il » donnera une idée de l'époque, de l'esprit, des » passions du moment. La suite viendra plus tard; » et vous aurez été plus utile que vous ne le croyez.

» Le malheur porte son fruit : *Bona rerum adver-*
» *sarum mirabilia.* »

D'Aubigny, prenant dans ces diverses pensées ce qui allait le mieux à la tournure de son esprit, ramena toutes les données recueillies dans le voyage à quelques faits principaux.

« Un mouvement général des esprits vers le travail, la raison, la vérité, et les bonnes mœurs qui en étaient la suite. »

« Un mal-aise remarquable qui naissait, suivant lui, d'une opposition déplacée à l'esprit et aux besoins du siècle. »

« Le zèle mal entendu de quelques hommes dont la conscience était toujours à la disposition du plus fort, et la corruption qui devait s'ensuivre. »

« La nécessité (ses yeux étaient alors fixés sur Thérèse et Dalmas) de mettre de la philosophie dans la religion, de la religion dans la philosophie ; et de s'abandonner, en acceptant le christianisme dans son aimable pureté, à la puissante influence d'une religion douce et raisonnable. »

Toutes ces idées de d'Aubigny semblaient ad-

mirables. Mais j'avoue qu'alors les émotions du cœur l'emportaient en moi sur toutes les autres ; et que je crus reconnaître la présence de la volonté divine dans ce touchant concours des affections les plus douces, pour me venger de l'injustice des hommes et du sort.

La dernière soirée fut, comme presque toutes les autres, consacrée, après de tranquilles promenades, aux plaisirs de la musique et de la danse. J'osai, tel que vous me voyez, prendre part à la joie commune. O jouissance de l'amitié ! O bonheur de me voir confondu avec les meilleures gens du monde, vous aviez rajeuni mes forces, mon cœur battait comme il y avait vingt ans. Ce dernier moment fut donc encore un plaisir, une fête ; et cette fête fut peut-être la plus intéressante de toutes. Dalmas et nos dames y figurèrent en première ligne. Thérèse ne dansa pas ; mais la tranquillité d'âme, la douce gaîté répandue sur son aimable physionomie, m'annonçait assez qu'elle avait trouvé le bonheur. Oh ! combien je m'applaudis alors d'avoir entrepris cette heureuse

tournée! De quel cœur je remerciai la Providence de m'en avoir inspiré la pensée! A cette joie se mêlait de la mélancolie, sans doute. Toutes ces bonnes gens, je les aimais, je les chérissais! Et si je ne devais jamais les revoir! Et si, à ces scènes attendrissantes, allaient succéder des jours de deuil et de douleur! Mais pourquoi ces pensées? Le Jura, Genève, ces riantes campagnes étaient-elles si éloignées du centre de la France? Me serait-il donc si difficile de revoir mes dignes amis? Quant aux contrariétés que je redoutais encore, pourquoi tant les craindre? S'il existait sur la terre des chances pour le mal, il y en avait aussi pour le bien; et peut-être après tout qu'une alternative de bonheur et d'adversité pour l'homme, était, en affermissant, en agrandissant son âme, un signe de la protection du ciel.

Très-bien! s'écria d'Aubigny, en saisissant avec vivacité la parole; et voici, moi, ce que je dis à l'homme capable de m'entendre.

« Veux-tu, au milieu du conflit des intérêts humains, rester fidèle à l'honneur et à la vérité,

accomplis, quoi qu'il puisse arriver, cette résolution généreuse. Si les destins te sont contraires, garde-toi de te répandre en plaintes inutiles ; élève ton âme vers les hautes contemplations, discute avec les sages, et cultive, au déclin de la vie, l'héritage de tes pères. »

FIN.

00088558

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015